

# AVDOTIA.

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

# AVDOTIA

ROMAN RUSSE,

PAR

**HIPPOLYTE AUGER.**

1





PARIS

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC,

11, rue du Jardinet.

—

**1846**

# I

A l'entrée d'un bois de mélèzes et de bouleaux, par une belle soirée du mois de juin, une jeune fille cueillait des fraises sauvages. Elle pouvait avoir seize ans, tout au plus. Le hâle avait confondu dans une même teinte, la peau de son visage et de son cou avec la couleur de ses cheveux blonds, dont la nuance variait à l'infini, d'après les reflets de la lumière : on aurait

pu compter les côtes de sa longue natte, tant elles se doraient, au moindre rayon de soleil, sur leurs cavités plus foncées. Mais de grands yeux, d'un bleu vif, éclairaient cet ensemble légèrement bistré, et ses lèvres entr'ouvertes, fraîches et vermeilles qu'elles étaient, donnaient à sa physionomie cette expression vague qu'on pourrait prendre pour de la niaiserie, si certain charme de naïveté ne rappelait aussitôt le souvenir de l'innocence.

Quand elle eut empli sa petite corbeille d'écorce de bouleau, la paysanne tourna la tête du côté de la plaine, et son regard se fixa sur un point où quelques chaumières, entourées d'arbres, se détachaient d'un immense village, à l'extrémité duquel on apercevait la demeure seigneuriale, avec l'église aux coupoles peintes, et des jardins d'une grande étendue. Ce petit groupe

d'habitations était le centre de son univers, sa patrie, car là, dans l'isbâ (1) natal, se trouvaient son berceau et son oncle... la pauvre enfant était orpheline... ses yeux allèrent deux fois, de sa petite récolte à la cabane, avec un sourire de satisfaction ingénue ; ensuite, écartant les broussailles qui gênaient son passage, elle se dirigea vers le chemin du village pour retourner à sa demeure.

Comme elle marchait, le galop d'un cheval se fit entendre, elle s'arrêta pour laisser passer le cavalier et le regarder... de ce regard d'enfant, radieux, limpide, qui parle, sans rien dire...

Le personnage qui chevauchait ainsi, était un jeune homme d'une vingtaine d'an-

(1) Maison de paysan construite en bois.

nées, de bonne mine, blanc et rose avec des moustaches noires bien dessinées... Son coup-d'œil sillonna, comme un éclair, le moment de son passage...

La villageoise ne remarqua ni sa haute stature, ni l'élégante ondulation de ses mouvements dans l'aplomb de sa tenue en selle; elle vit seulement sa fouracheka (1) de drap blanc, aux liserés rouges, dont la visière était surmontée d'une petite cocarde nationale; elle fut presque éblouie de l'éclat des boutons de son surtout qui brillaient aux rayons du soleil couchant, dans la rapidité de sa course; et le collet rouge de ce vêtement, en indiquant sa condition, lui imposa en quelque sorte une crainte respectueuse.

La présence d'un tel personnage est pres-

(1) Casquette d'uniforme.

qu'un évènement, dans l'intérieur des terres, loin de toute ville, tant les communications sont rares dans le fond des provinces. L'inexpérience de la jeune fille était si grande qu'elle ne prévit rien de ce que devait annoncer cette apparition soudaine. L'intendant du domaine auquel elle appartenait, était le seul homme qu'elle eût vu vêtu d'un habit de forme à peu près semblable. Son oncle, ancien soldat, décoré de la croix de Saint-Georges dans les guerres du Caucase, avait aussi, aux jours de fête, un surtout qui offrait quelque analogie avec le vêtement du cavalier. Mais il y a si loin du prestige de la jeunesse à l'aspect des vieillards en grande tenue, qu'elle ne pouvait faire aucun rapprochement ni établir de comparaison... Elle suivit d'un œil avide, la course du jeune étranger..... Peu à peu sembla ralentir sa marche, puis il s'arrêta... pour revenir tout-à-coup, mais pas

à pas, sur la route qu'il avait parcourue.

Elle avançait timidement sur le tapis d'herbe qui garnissait le bord du chemin... De son côté le cavalier venait à sa recontre... Bientôt ils se trouvèrent en présence, et de part et d'autre, ils purent se mieux voir et sans doute s'observer.

La jeune fille était si gracieuse dans toutes ses proportions, avec sa taille élancée, ses bras arrondis, et ses petites mains aux doigts éfilés; elle avait l'air si naïf que l'inconnu, avant de lui adresser la parole, se prit à sourire.

Encouragée par cette expression de bienveillance, elle surmonta son émotion. D'ailleurs, l'ignorance exclut la crainte, et, malgré les distances sociales, la nature qui a ses instincts secrets, la puissance de ses

sympathies, est prompte dans ses prédilections : la villageoise éprouva du plaisir à regarder un jeune gentilhomme, officier aux gardes, soigné dans sa personne, doué de tous les avantages de son sexe et de son rang... Elle fut plus heureuse que surprise, comme si elle eût vu se réaliser, dans cette rencontre fortuite, une vague espérance, un rêve indécis, ce je ne sais quoi, qui, dès l'enfance, occupe la pensée, qui trouve sa forme et son mot dans les hasards de la vie.

Et disons-le, tout d'abord, cette jeune fille passait dans le village pour une espèce d'idiote ; jamais elle ne venait jouer, danser ou chanter le soir, après les travaux, devant la maison du staroste (1)... Sauvage et rêveuse, elle évitait tout contact avec ses semblables ;

(1) Doyen ; espèce de magistrature dans chaque village.

elle n'aimait personne ou du moins ne manifestait à qui que ce fut la moindre affection : indolente, mélancolique, elle restait des jours entiers à la même place, les yeux fixés sur le même point, indifférente aux agitations de la bourgade à laquelle elle appartenait, et comme sourde à toutes les voix, à tousles bruits... Son oncle seul savait la distraire, attirer son attention ; elle avait pour lui de douces caresses, des soins touchants, de délicates prévenances ; elle jouait avec ses moustaches grises, baisait la balafre qui parait son visage, souriait au ruban jaune et noir, à la croix d'argent qui décorait sa poitrine ; ou bien, la tête appuyée contre cette forteresse vivante sous laquelle battait un cœur, dans son oisiveté nonchalante, durant les longues soirées d'été, elle regardait le ciel et les formes bizarres des nuages, à l'horizon, pour y chercher de capricieuses images.

Le vieux soldat, en revenant au village après avoir obtenu son congé, n'y avait plus trouvé sa belle-sœur qu'il savait être veuve et près de laquelle il accourait. Sa pauvre femme venait de mourir: mais une petite fille de six ans restait dans l'Isbâ...

L'Orpheline, s'effrayant au premier aspect, de l'expression farouche du guerrier, avait repoussé ses caresses; cependant, peu à peu, le sentiment avait effacé l'impression fâcheuse; et maintenant aimante, soumise, elle était la consolation du vieillard. De son côté, lui aussi devenait pour elle le but de ses projets, la pensée de son existence, dans le monde de pensées vagues et sans but qui exaltaient son imagination, avec toute l'indécision de son ignorance.

— Fille, le nom de ce domaine? dit le cavalier d'une voix douce, en riant de nouveau.

— Nikolsky, répondit-elle.

— Et tu fais partie du village?

— Oui.

— On te nomme?...

— Avdotia.

— Où portes-tu ces fraises?

— Chez mon oncle.

— Et si je te priais de me les donner?...

— Je les ai cueillies pour mon oncle.

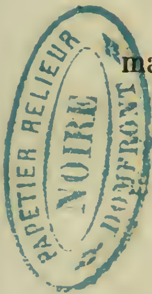
— Ton oncle s'en passera ce soir, voilà tout.

— Non.

— Comment non? Je les veux, car elles m'appartiennent.

— Non! la terre les produit sans culture, elles sont à qui vient les chercher au bois.

— Elles sont à qui la terre appartient... mais je te les achète.




— Moi, je ne les vends pas.

— Tu n'as donc pas compris mes paroles?

— J'ai compris que vous vouliez priver mon oncle de ces fraises.

— Quand ton oncle saura que le maître

les a voulues, il ne pourra te faire un reproche.

— Le maître? s'écria-t-elle avec un léger mouvement brusque, involontaire.

— Oui, tu viendras m'apporter ces fraises au château, je les veux.

— Vous êtes le prince?

Et la villageoise en disant ces mots, atterée par la surprise, faillit laisser tomber la corbeille qui contenait les fruits.

Pendant cette espèce d'altercation dont, ans nul doute, le jeune homme avait fait une plaisanterie, il venait d'analyser rapidement les graces natives de la paysanne: il ne s'était pas trompé dans le premier coup-d'œil jeté en passant sur elle; il avait devant

lui, la plus gracieuse créature qu'il eût encore contemplée ; jamais des traits plus fins et plus réguliers n'avaient frappé ses regards : le sérieux ingénu des réponses de la belle enfant, lui révélait toute l'innocence de son ame, et semblait encore ajouter au charme de sa personne.

En ce moment, une calèche de voyage sortit du bois et vint s'arrêter devant le propriétaire du vaste domaine de Nikolsky.

— Qu'y a-t-il, Dmitri Serguévitch (1)? demanda, en sortant de la voiture, et en se découvrant avec respect, le valet de cham-

(1) Il est d'usage en Russie de joindre au nom de baptême d'une personne, le nom de baptême de son père ; c'est non seulement une formule de respect et de politesse quand on lui adresse la parole ou quand on parle d'elle, mais encore une manière de la distinguer des différents membres de sa famille ; cela équivaut à notre *Monsieur* : ainsi *Dmitri Serguévitch*, signifie Dmitri fils de Serge.

bre qui s'y prélassait avec toute la nonchalance de ses pareils.

— Rien que d'agréable, répondit le jeune homme. Je veux avoir ces fraises et cette belle enfant va me les apporter au château... tu comprends?...

— A merveille.

— Allons, fais-lui place à tes côtés, et garde-toi surtout de porter la main sur ces fruits qui me tentent.

Il fit un signe de tête, puis remettant son cheval au galop, il laissa Vassili, garçon fort accoutumé à servir son maître dans toutes les circonstances possibles, se charger d'amener Avdotia, recevoir le prix des fraises qu'elle avait destinées à son oncle...

La jeune fille reçut les politesses et les prévenances du valet avec une sorte d'appréhension... mais le maître avait ordonné, sa propre volonté cessait d'exister ; et sans dire une parole, elle céda à l'effort que fit Vassili pour la placer dans la calèche.

## II.

Le prince Dmitri Serguévitch T***, lieutenant dans l'un des régiments de cavalerie de la garde impériale, avait été envoyé en remonte dans le gouvernement de Koursk, où il possédait le plus important de ses domaines. Les chevaux choisis, achetés, il était venu passer une semaine chez un de ses camarades en congé, dont la propriété touchait à la sienne, et il avait voulu pro-

fiter de cette circonstance pour visiter Nikolsky, où sa mère d'ailleurs, avant qu'il quittât Saint-Pétersbourg, lui avait instamment recommandé de se rendre, pour régler quelques affaires d'intérêt. A ce sujet, la princesse, qui seule se chargeait de la direction de la fortune de son fils, avait directement écrit à l'intendant, et, de son côté, le matin même, le jeune prince avait envoyé deux de se sgens prévenir de son arrivée et tout disposer au château pour le séjour de quelques moments qu'il avait l'intention d'y faire.

Près de quatre mois s'étaient écoulés depuis que Dmitri avait quitté la capitale, centre de ses habitudes; il était impatient d'y revenir se dédommager de toutes les privations que son excursion lui avait imposées. C'était la première fois qu'une semblable absence l'arrachait à la vie

joyeuse et douce à laquelle, depuis son enfance, il s'était accoutumé. Aucune aventure ne l'avait distrait dans son ennui, et sans le vin de champagne, seul indice de civilisation qu'il eut trouvé dans le fond de la province, il eût, à tout prix, coûte que coûte, aux dépens de sa bourse, fourni le nombre de chevaux qu'il devait envoyer au régiment, pour abréger son martyre. Mais le gaz acide carbonique de la *veuve Cliquot* (1), lui avait fait supporter son exil, lui avait procuré quelques rêves; l'estomac et l'imagin .tion aidant, il s'était laissé dorlotter par les coquettes de district, en prenant son plaisir en patience. Au bout du compte, ces amusements forcés servaient à lui faire mieux apprécier le sybaritisme de son existence ordinaire, contre laquelle jadis il osait quelquefois murmurer; surtout ils lui

(1) En Russie le vin de Champagne est fort apprécié et celui qui porte cette *marque* est l'un des plus recherchés.

faisaient comprendre les douceurs de la sympathie dans la liberté du choix.

Disons, pour expliquer ou pour excuser le charme irrésistible ressenti tout-à-coup en présence de la naïve villageoise, que le Prince venait d'être obsédé par des beautés tellement mures et tellement prétentieuses, dans leurs atours et dans leurs discours, qu'il avait cru devoir noyer son bonheur par des libations dignes des temps cyclopéens et herculéens de l'histoire de Russie : Dmitri Serguévitch avait le vin tendre.

Comme il avait fait recommander à l'intendant de Nikolsky de ne pas lui faire de réception solennelle, il arriva au château où les principaux habitants avaient été seuls assemblés. Alors, prétextant un peu de lassitude, il remit au lendemain matin l'audience qu'il devait leur accorder. Puis,

se hâtant d'entrer dans son appartement, il ordonna aussitôt à l'un de ses valets de courir au-devant de la calèche. Il ne voulait pas que le caprice des fraises tournât au préjudice de la belle enfant qui les avaient cueillies; il ne voulait pas que son premier acte d'autorité sur ses terres fût interprêté dans un sens défavorable.

On le voit, le jeune maître avait le cœur droit; des idées nobles et généreuses étaient le résultat d'une excellente éducation. Mais sa tête était vive ; le sang bouillait dans ses veines. Les fanfaronnades de la jeunesse ont plus d'une fois imposé silence à la raison. Dans cette circonstance, la prudence dont il donnait une preuve, révélait aussi qu'il avait la conscience de ses actions... peut-être eût-il écouté l'espèce de scrupule qui s'élevait secrètement au fond de son cœur, s'il eût eu le temps de la réflexion; mais,

c'est triste à dire, quand il s'agit du mal, nos ordres sont toujours promptement et fidèlement exécutés.

Vassili, avec cette sagacité qui fait le principal mérite d'un premier valet de chambre, dès qu'il se vit en tête-à-tête avec la petite paysanne, appréciant, en connaisseur, son innocence et le mérite de ses charmes, ne trouva rien de mieux à faire que de la bien disposer à l'honneur dont son seigneur daignait la gratifier.

— Ma chère enfant, dit-il, Dmitri Serguévitch, votre maître et le mien, est à Moscou comme à Saint-Pétersbourg, le jeune homme le plus distingué par ses manières... Il n'y a pas de belle et grande dame qui ne soit flattée de se voir l'objet de ses attentions... j'en sais plus d'une qui

vous envierait le bonheur de lui présenter des fraises...

— Et moi qui les destinais à mon oncle, dit la gracieuse jeune fille, avec un léger soupir de regret.

— N'est-ce que cela? consolez-vous, le Prince prendra seulement la plus belle, répartit le drôle en grimaçant un sourire; ensuite vous retournerez auprès de votre oncle, avec votre corbeille, à peu de chose près comme vous l'avez apportée.

— Tant mieux! dit-elle avec ingénuité.

Alors le soigneux valet de chambre, avec son intelligence habituelle, baissa la capote de la calèche, avant de traverser le village, pria sa jolie compagne de se tenir bien tranquille au fond du véhicule, puis faisant

signe au cocher de fouetter ses chevaux, il songeait au moyen d'introduire la fillette au château, quand son camarade qui, depuis le matin, avait eu le temps de connaître les localités, vint le sortir d'embarras.

On fit descendre Avdotia, toute tremblante de se voir l'objet de tant de soins; puis à travers les jardins, tandis que la voiture, suivant une belle avenue d'arbres, allait faire son entrée officielle, on conduisit officieusement à la maison seigneuriale, la jeune fille qui fut introduite dans l'appartement du Maître, par une entrée de service.

Le Prince se trouvait seul...

Dans une chambre voisine, les meilleurs chanteurs du village, rassemblés par l'ordre de l'intendant, chantaient en chœur, et

leurs voix unies emplissaient l'espace, de telle sorte, qu'il eut été impossible d'entendre au dehors de cet appartement, le bruit qu'on pouvait y faire, les cris qu'on aurait pu y pousser, si Dmitri, séducteur maladroit, n'avait pas été d'ailleurs secondé dans ses projets par le charme de sa personne, par la complète ignorance où se trouvait la jeune fille sur le danger qu'elle pouvait courir, et par une grande habitude des entrevues de ce genre.

Avdotia s'avança ingénuement et présenta ses fruits... sa candeur intimida un moment le lieutenant de cavalerie.

Le sentiment de la crainte n'existait pas chez la jeune fille, car celui de la pudeur, tout instinctif qu'il soit, ne s'était pas encore éveillé dans son ame... La grace et la tranquillité s'accordaient si bien dans son main-

tien, qu'il eût été impossible d'y résister sans le secours d'une force morale, qu'on n'a pas à vingt-trois ans, et surtout quand on sert dans un régiment des gardes : l'esprit de conquête est une conséquence de l'état militaire, et c'est durant la paix qu'on s'exerce à l'art de vaincre.

Dmitri débarrassa la jeune fille de ses fraises, puis l'attirant dans ses bras, il l'y pressa en contemplant la surprise ingénue qu'exprima le regard de l'orpheline, en savourant le parfum qu'exhalait sa bouche ouverte comme le calice d'une fleur. La peau de ce visage était si fine, bien que le hâle en altérât la transparence, et des traits réguliers, des contours si gracieux en formaient l'ensemble !... Et le léger tremblement dont la villageoise semblait saisie dans la naïveté de sa confiance et de son abandon, avait une vo-

lupté secrète, une étrangeté si pleine de charmes!.....

Quand Avdotia dut retourner à la chaumière, le cœur palpitant, les yeux remplis de larmes, l'esprit inquiet, la démarche incertaine,... troublée, craintive, agitée, elle évita de passer par le village ..

Arrivée à la porte de la chaumière, la force lui manqua ; elle n'osa point paraître devant le vieux soldat ; songeant tout-à-coup qu'il allait lui demander l'explication de son absence, le vague besoin de savoir ce qu'elle devait répondre l'inquiéta. Pour la première fois, dans son esprit, elle lia un effet à sa cause et formula une pensée; pour la première fois, le souvenir l'effraya..... ses larmes coulèrent en abondance... Ensuite, dans un mouvement de désespoir, elle entra précipitamment comme

pour chercher un refuge contre elle-même.

Son oncle n'était point à sa place ordinaire... Etonnée, elle appela : tout fut silencieux dans la demeure ..

Cependant, de la maison voisine on l'avait vue rentrer.

— Avdotia! Avdotia! cria d'une voix cassée une vieille femme, en s'approchant de l'isbâ... Michaïl Ivanovitch (1) est allé voir le Prince.... car on dit que notre maître est arrivé...

Et la jeune fille respira... elle se sentit soulagée d'une vive appréhension.

Alors elle resta plongée dans une sorte de stupeur, ses yeux se séchèrent... mais son

(1) Michel fils d'Ivan.

cœur continua de battre, car maintenant sa êverie avait un but, un motif ; ses regards, dans leur fixité, voyaient une image...

La nuit devenue obscure, et son oncle ne rentrant pas, la jeune fille céda au sommeil... sans le savoir elle était sur sa couche.

## III.

Le lendemain, quand Avdotia ouvrit les yeux, elle aperçut son oncle qui, brossant son vieux surtout militaire, noircissant ses moustaches, se préparait à faire au prince une visite en sa qualité d'ancien troupier.

— Paresseuse! dit Mikaïl en la voyant debout, n'as-tu pas honte de dormir si longtemps, quand toutes les filles de Nikolsky

songent à leur toilette pour aller saluer le maître... vite, mon enfant, fais-toi belle, répare le temps perdu.

Le souvenir n'était pas encore réveillé dans le cœur de la villageoise. Elle suivit machinalement les ordres de son oncle, heureuse de l'entendre parler selon sa coutume, avec affection, avec douceur, comme si elle eût redouté son courroux ou sa mauvaise humeur, toutefois sans s'expliquer la cause de cette crainte. La connaissance de ce qui est mal suppose des notions qu'elle n'avait point encore; mais en procédant à l'œuvre de sa toilette, les évènements de la veille se réflétèrent dans sa pensée... elle s'arrêta rêveuse et triste; un profond soupir souleva son sein, quelques larmes gonflèrent ses paupières... un léger tressaillement de terreur mêlé d'une sorte de joie, s'agita dans tout son être... un rayon de lumière

commençait à percer le nuage qui couvrait son intelligence... le passé, le présent s'animaient en elle, l'espérance pénétrait dans son ame... ses regards voyaient les objets sous un aspect nouveau; les sons, en parvenant à son oreille, avaient une valeur et presqu'une acception... Toutes ses facultés s'ouvraient à la vie... les sensations et les impressions se manifestaient... la nature s'épanouissait sous l'influence d'un vague besoin, d'un vague désir.

Alors la voix des cloches de l'église la rappelant à ses pieux devoirs, elle se signa et fit dévotement sa prière.

Mikaïl, beaucoup trop occupé de lui-même pour faire attention à sa nièce, et, dans cette circonstance, obéissant par habitude à la ponctualité militaire, eut bientôt effectué sa grande tenue.

— Enfant, dit-il, je pars; je ne dois pas manquer à l'appel un jour de parade... Quand tu seras prète, tu iras à l'église te joindre aux autres filles du village.

Dès qu'il eut passé le seuil de la porte, Avdotia sembla respirer plus librement. Elle posa une main sur son cœur comme pour le sentir battre, et, relevant la tête, son regard scintilla : la longue enfance cessait, une saison nouvelle s'annonçait par un sentiment indéfinissable, mais doux et puissant.

La nature développe ainsi ses germes, tôt ou tard, pour les phases de la vie, et plus de temps la sève est restée inerte, plus l'efflorescence est rapide.

Sans doute tout était encore indécis dans

ce qu'éprouvait Avdotia, aucun mot ne s'attachait à ses pensées; mais dans la logique imposée à notre espèce, il faut sentir avant de savoir, comme il faut savoir pour exprimer: elle suivait la marche de toute chose ici-bas, elle subissait la loi commune, elle aimait, d'abord par instinct, pour arriver insensiblement à la conscience de l'amour.

Ce qu'on appelle la coquetterie de la femme, ce désir de plaire qui révèle, dès l'enfance, la fonction du sexe, et qui se manifeste par la parure, à tous les étages de la société, quel que soit le degré de civilisation, fut pour Avdotia le mouvement involontaire du sentiment dont l'étincelle était passée dans son ame. D'ailleurs son oncle lui avait recommandé de se faire belle, et déjà, dès le premier pas, sous le prétexte spécieux de l'obéissance, le mau-

vais principe semblait surgir naturellement, comme une conséquence forcée de la nécessité de se dissimuler à soi-même et de dissimuler aux autres ce qu'on souhaite avec le plus d'ardeur : vouloir être remarquée par le prince au milieu des filles du village, devint tout-à-coup un désir, une volonté ferme, une sorte d'action. Elle lissa ses cheveux avec un soin extrême; elle se mira dans l'eau qui allait ajouter à l'éclat de ses chairs vermeilles, elle se trouva jolie, et souriant à ses vêtements des jours de fête, une idée jusqu'alors inconnue se formula dans son esprit comme pour y préparer ses projets...

Et le souvenir du jeune homme s'empara de sa pensée, le nom de Dmitri erra sur ses lèvres, son image même passa et repassa devant ses yeux pour jeter dans son ame

un trouble extrême, une sorte d'extase qui la fit doucement tressaillir.

La pauvre paysanne ne savait absolument rien de la vie, rien de l'inégalité des conditions sociales ; la connaissance tardive d'elle-même venait d'être le premier degré de la science inévitable qui nous attend tous sur la terre, dans le grand drame où chacun joue son rôle, pour soi, au soufle des passions et des intérêts, en lutte avec les volontés étrangères… Ce que Vassili, le valet du prince lui avait appris sur son jeune maître, recherché à Moscou, à Pétersbourg, par de belles et grandes dames, revenait à son souvenir, mais sans lui faire deviner ni comprendre que ces mots ouvraient devant elle un abîme, qu'ils mettaient, entre le besoin d'aimer et l'homme qui l'avait fait naître, une distance infranchissable.

Elle se laissait aller au charme de ses émotions, à l'épanouissement de son intelligence, sans prévoir comment les autres devaient interprêter les circonstances qui produisaient le développement de ses facultés...

Entre l'ignorance qui, la veille encore, voilait tout à ses yeux et l'expérience qui, le lendemain peut-être, devait la lui faire regretter, elle s'élançait dans la vie par l'impulsion qu'elle avait reçue, sans craindre le malheur. Dmitri avait paru ressentir tant d'ivresse à l'initier au sentiment dont elle éprouvait maintenant le transport doux et secret, qu'elle s'y abandonnait avec une sainte confiance...

Tout va vite dans la pensée, sous l'inspiration du cœur, quand on suit la pente

naturelle. Dans l'esprit d'Avdotia, les idées naissaient en foule sans qu'elle s'étonnât, et bercée par l'espoir de se retrouver bientôt en présence du jeune prince, elle se préparait pour ainsi dire au bonheur de contempler les traits mâles et gracieux dont l'image se retraçait à son souvenir. Elle se sentait la force de lui parler, à présent... la veille, elle n'avait rien su lui dire... Elle était certaine que tout d'abord il la chercherait parmi ses compagnes, qu'il saurait la découvrir... Ne lui avait-il pas dit : que tu es jolie!...

Elle quitta donc sa chaumière soutenue par une joie naïve, elle traversa le village désert, et surmontant l'émotion qui s'empara d'elle en apercevant le château, elle alla se mêler à la foule qui en encombrait l'entrée.

Les amis du prince, dont les terres étaient

voisines de Nikosky et qui lui avaient offert l'hospitalité, voulant à leur tour lui rendre visite, après avoir projeté à l'improviste une partie de campagne venaient d'arriver... Des femmes élégantes, de jeunes seigneurs, des voitures, des chevaux, un monde de valets. C'était un bruit et un mouvement dont la génération présente, dans ce domaine, n'avait pas encore eu d'exemple... Dmitri, quand il passa au milieu de ses vassaux, ne jeta sur cette foule qu'un regard distrait, tout occupé qu'il était de ses hôtes. Ses soins attentifs, ses prévenances, s'adressaient exclusivement aux femmes qui daignaient ainsi le surprendre, femmes dont les gracieux vêtements, de mousseline légère ou de soie, annonçaient la condition, qui parlaient un langage incompris au village, qui recevaient l'hommage des villageois avec l'indifférence de l'habitude.

Avdotia, les yeux attachés sur son jeune

maître, attendait un regard... Pleine d'anxiété, elle épiait et suivait ses moindres mouvements; mais toujours déçue dans son espoir, des larmes obscurcissaient sa vue, son sein se soulevait péniblement; il semblait que son existence dût dépendre d'un signe de souvenir... L'homme du monde n'eut aucun souvenir; nul espoir secret ne lui fit une seule fois tourner la tête du côté de la jeune fille... Aucun signe ne vint répondre à l'ardente impatience d'Avdotia, et, bièntôt entraînée par ses compagnes, il lui fallut quitter cette place pour rentrer dans l'isbâ où le sort la forçait à vivre.

Elle s'éloigna machinalement, elle suivit le flot qui l'entraînait, le cœur gonflé, sans trop comprendre ce qu'elle éprouvait, dans un état d'abattement et de malaise impossible à exprimer... elle respirait à peine...

Avdotia passa la journée dans une sorte d'engourdissement dont rien ne put la sortir, pas même les soins qu'elle rendait à son oncle... Sa langueur, toute vague qu'elle fût, avait d'ailleurs le charme mystérieux de ces nuits sombres où les plus légères lueurs brillent d'un éclat extraordinaire ; une crainte sans motif, un espoir sans nom alternaient dans sa pensée, agitaient son cœur...; puis, quand le soir vint, elle prit sa corbeille...; comme la veille, elle se dirigea vers la forêt pour aller cueillir des fraises...; mais son regard distrait n'aperçut pas de fruits à travers le feuillage des plantes... Au retour, elle écouta vainement, nul cavalier n'arriva sur la route... Elle marcha devant elle, la tête baissée, et guidée par l'instinct... elle s'arrêta... près du château !..

Les derniers rayons du soleil éclairaient

la porte et les fenêtres de l'appartement, où la veille, à la même heure, on l'avait introduite à la faveur du mouvement et du bruit... Maintenant la porte et les fenêtres étaient fermées, et le plus profond silence régnait sur cette habitation... La demeure seigneuriale, un moment réveillée, était retombée dans le sombre sommeil auquel, depuis son enfance, elle l'avait constamment vue condamnée.

A cet aspect, Avdotia tressaillit comme si tout-à-coup, sortant d'un songe, elle fût elle-même revenue aux réalités de la vie

— Non, non, s'écria-t-elle, ce n'est pas une erreur, le jeune maître, le prince... Dmitri Serguévitch... il était ici, hier, ce matin encore... je l'ai vu... il m'a parlé...

Alors son regard brilla, son oreille parut entendre des sons... attentive et comme ravie, dans une douce extase, quelques paroles expirèrent sur ses lèvres... Elle tressaillit de nouveau :

— Je le vois... je l'entends, dit-elle...

La pauvre fille restait ainsi, quand l'intendant du domaine, promenant un dernier regard de surveillance, vint l'arracher au prestige de son imagination.

— Que fais-tu là, ma chère enfant ? lui demanda-t-il.

— Le prince... répondit-elle en hésitant avec une vive émotion.

— Il est parti.

— Déjà !

— Qu'avait-il à faire au village ? C'est à Moscou, c'est à Pétersbourg que la vie est belle pour les gens de son âge et de son rang.

— Moscou ! Pétersbourg ! répéta-t-elle avec une douleur secrète.

Ensuite, étouffant un soupir et courbant la tête, elle reprit lentement le chemin de sa chaumière.

## IV.

Un mois s'était à peine écoulé depuis l'apparition du prince T*** à Nikolsky, qu'on y vit arriver un autre personnage. Celui-là, trapu, ventru, barbu, au nez camard, au teint rougeaud, s'appelait Timoféi Andrévitch (1).

C'était un enfant du village, et le frère de la défunte mère d'Avdotia. Il pouvait avoir cinquante ans ; sa corpulence le

(1) Timoféi, fils d'André.

déformait au point qu'on eût cru voir en lui une de ces figurines chinoises, désignées sous le nom de magot, si son incroyable activité n'eût détruit cette illusion : il roulait sans cesse, et ses petits yeux ronds, vifs, perçants, annonçaient une finesse et une intelligence peu communes.

Dans son enfance, Timoféi avait été attaché à la maison de son seigneur, le comte Lévadine, à qui le domaine de Nikolsky appartenait à cette époque. Mais à l'âge de quinze ans, quand le fils du comte, auprès duquel il remplissait les fonctions de complaisant, était entré au corps des pages, il avait obtenu, lui, la permission de se livrer au commerce, et de rester à Moscou dans une boutique du Kitaï-Gorod (1).

(1) *La ville chinoise,* quartier de Moscou, qui touche au Kremlin; enfermé de murailles crenelées, il n'est habité que par des marchands.

Depuis le jour où, muni d'un passeport, il avait quitté le village, avec l'obligation de payer chaque année dix roubles de redevance, jamais il n'avait eu l'occasion d'y revenir. Son exactitude, ses attentions délicates, quand le maître ou quelqu'un des siens venait habiter Moscou ou s'y trouvait de passage, lui avaient constamment mérité la bienveillance de chacun ; d'ailleurs toutes les fois qu'une récolte manquée ou quelque aventure malheureuse pouvait porter atteinte au bien-être de la famille de son seigneur, il avait offert, volontairement des sommes de plus en plus fortes, qui témoignaient de la prospérité de ses affaires commerciales.

Le marchand n'arrivait pas au village natal sans un puissant motif d'intérêt. Depuis que Nikolsky était passé, par voie d'héritage, dans la famille du prince T***, tous

les paysans qui dépendaient de ce domaine avaient, à plusieurs reprises, subi quelques exactions de la part des hommes d'affaires; plusieurs de ces vassaux possédaient de grandes richesses en numéraire, si bien que le faste nobiliaire de Pétersbourg se soutenait par des ressources illicites. Mais il était résulté de cette conduite peu scrupuleuse, commandée par la princesse T*** mère de Dmitri Serguévitch, que chacun, forcé de dissimuler son avoir, se faisait pauvre, cherchait tous les moyens de s'en tenir à payer sa capitation et rien de plus.

La vanité gémissait de cette nécessité. Posséder, dire et faire dire qu'on possède est la plus vive jouissance des enrichis. Quelques-uns d'entre eux, et particulièrement le marchand de Moscou, se trouvaient gênés et froissés de cet état de choses. Obligé d'avoir recours à des tiers, à un

prête-nom pour toutes les transactions d'un négoce qu'il fesait maintenant sur une grande échelle, Timoféi souffrait dans ses intérêts autant que dans son amour-propre, et ce n'est pas peu dire. Aussi ce double mobile lui faisait-il constamment chercher les moyens de sortir de cette situation. Pour y parvenir, le moyen le plus facile était sans doute de payer une somme et de se libérer ainsi, une fois pour toutes, de l'impôt légal qu'il devait à son seigneur (1), d'acheter le droit de disposer à son gré de son temps, pour lui, pour sa femme et ses deux filles. Mais il savait calculer, il craignait que ses offres n'éveillassent les soupçons si elles étaient assez fortes pour être acceptées et qu'elles ne fussent rejetées si elles étaient trop mi-

(1) Ces transactions, moyen d'émancipation, autorisé par les lois, doivent amener, lentement il est vrai mais sans secousses, la Russie à une organisation politique entièrement conforme à celle des États Européens les plus civilisés.

nimes. D'ailleurs le maître n'était pas de ceux qui mettent leur orgueil à compter des vassaux millionnaires, il pensait que tôt ou tard, une occasion se présenterait d'arriver à ses fins sans faire un grand sacrifice : non pas que l'argent lui manquât; mais il se gardait d'être prodigue, par esprit de justice, comme naguère, par reconnaissance, il avait donné jusqu'à cinquante mille roubles au jeune comte Lévadine, son ancien seigneur, afin de l'aider dans son déplacement, lorsqu'il avait été appelé à Odessa pour y exercer une de ces charges honorifiques qui sont très-peu rétribuées par la couronne.

— Mes richesses m'appartiennent, pensait-il, elles sont les fruits de mes travaux, de mon habileté, de ma persévérance, de mes économies; que dois-je à mon seigneur? seulement ce que lui rapporterait

mon séjour sur la terre où je suis né. Comptons à vingt roubles par année, et c'est plus que je ne dois légalement payer de redevance, moi et chacun des miens, puis multiplions d'après la durée de la vie humaine, et donnons ce qu'il est équitable de donner, mais ne donnons pas davantage. Pourquoi le résultat de mon intelligence profiterait-il à d'autres qu'à moi?

Quand l'habile Timoféi eut appris que le jeune prince T*** se trouvait à Moscou, après avoir fait une excursion dans ses domaines, il voulut le voir, et connaître sa manière de vivre. Puis après s'être convaincu que le digne gentilhomme menait grand train, jouait, buvait, aimait les belles femmes, les beaux chevaux, et jetait l'argent par les fenêtres, il se tourna dévotement vers l'image de son comptoir, se signa trois fois, et pria Dieu avec toute la ferveur d'une

croyance que le contact continuel avec les négocians étrangers n'altérait en rien. Ses petits yeux ronds brillèrent d'un éclat plus vif que de coutume.

Eclairé par son intérêt, et aveuglé sur les notions du devoir, par l'égoïsme qui lutte contre l'égoïsme, il crut pouvoir recourir à la ruse sans vouloir ou sans pouvoir se rendre un compte bien exacte de ce qu'il y avait de licite ou de défendu, par les lois divines et humaines, dans le projet qu'il venait de former, tout-à-coup, avec une fertilité d'imagination bien caractéristique.

Alors il se rendit chez un gentilhomme de grand nom, mais de petite fortune, dont il était le créancier pour fournitures faites à sa maison, depuis nombre d'années.

Admis en sa présence, le marchand s'in-

clina respectueusement, puis il présenta ses mémoires, nouveaux et anciens, régulièrement arrêtés et signés par le débiteur.

— Vraiment, Timoféi, je suis désespéré de ne pouvoir m'acquitter avec toi... je suis sans argent...

— C'est toujours votre réponse, Excellence... et voilà longtemps que cela dure; ne concevez-vous pas que de pauvres marchands aient besoin de rentrer dans leurs avances...

— Pauvres marchands! tu veux rire, Timoféi... ne sais-je pas bien que vous roulez sur l'or.

— Erreur, Excellence: pour moi, pour les miens, tout est privation. Nous buvons

du kouass (1), nous mangeons du pain noir, nous nous refusons tout, afin de pouvoir fournir à vos jouissances... Et d'ailleurs, mon seigneur est à Moscou pour le moment. Le prince T***, Dmitri Serguévitch... c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, car il aime le plaisir...

—J'en sais quelque chose...joueur intrépide, il m'a gagné hier, à la *préférence*(2).

— Une forte somme peut-être?... et comme l'argent vous manque, vous ne pouvez pas prendre votre revanche?...n'est-ce pas?

— Ma foi! tu l'as deviné...

(1) Boisson de farine fermentée : c'est celle de la classe inférieure.

(2) Jeu qui a quelque analogie avec le Boston et le Wisth,

— Et moi, Excellence, je me disais, le moment est peut-être venu où je puis me libérer de mes redevances, acheter le droit de vivre à mon gré... Mais si mes débiteurs ne me paient pas, et si Dmitri Serguévitch est heureux au jeu, il me faut renoncer à cette espérance...

— Eh! que diable! veux-tu que j'y fasse, Timoféi?... je serais très heureux, je t'en donne ma parole, de réduire Dmitri Serguévitch à consentir à tes propositions... Hier, avec trois cents roubles-argent de plus dans ma poche, je lui regagnais au *Pharaon*, tout ce que j'avais perdu à la *Préférence*.

— Ah! si j'avais été là, Excellence, je les aurais empruntés pour vous les prêter...

Le gentilhomme devint rêveur, et le

marchand garda le silence : son regard semblait vouloir scruter ce qui se passait dans l'esprit de son débiteur.

— Timoféi, dit enfin le noble en souriant, tu es un brave homme... tu ne m'as jamais tourmenté...

— Jamais non plus je n'ai rien refusé à votre maître-d'hôtel, Excellence.

— C'est une justice à te rendre... je voudrais faire quelque chose pour toi...

— Me payer?...

— Plus encore... te faciliter les moyens d'arriver au but que tu te proposes...

— Vous feriez là une bonne action !

— Je dîne aujourd'hui avec Dmitri Serguévitch, au club anglais... Nous jouerons... si j'avais la plus légère somme... ces trois cents roubles-argent dont je parlais... je serais sûr de le gagner... je me sens en veine...

— Mais si vous perdez, Excellence ?..

— C'est vrai !... Ah ! qui ne risque n'a rien.

— C'est vrai aussi, cela...

— Écoute, Timoféi, prête-moi ou fais-moi prêter cette somme... si je gagne je la paye immédiatement, foi d'homme d'honneur... Si je perds, je fais une lettre de change... on paye toujours les lettres de change, tôt ou tard... car on ne perd pas constamment au jeu.

— Je l'ignore, moi... quant à ces trois cents roubles la chose est faisable... Mais, Excellence, si le prince perdait... et sur parole... ne serait-il pas bon de lui pousser un petit mot... en manière de conseil... sur la façon dont il pourrait se procurer de l'argent avec moi, au moyen de cette libération... vous comprenez?

— Je le crois bien! si vous avez de l'esprit, nous ne sommes pas plus bêtes que vous autres...

— Oh! Excellence! pouvez-vous parler ainsi? est-ce qu'on nous donne des précepteurs à nous.

— Drôle! l'esprit de race est le plus habile des précepteurs. Allons, mon brave! voilà qui est convenu.

— Oui, oui, faites toujours la lettre de change, l'argent ne se fera pas attendre.

Le lendemain, quand Timoféi avait été connaître l'issue de la partie dont il avait fait l'enjeu, le gentilhomme tout radieux lui rendit la somme prêtée, lui paya ses mémoires et de plus lui annonça les dispositions favorables où Dmitri Serguévich se trouvait à son égard : la chance avait tourné.

En effet, deux heures après, mandé chez son seigneur, le marchand avait l'air de céder à ses conditions en débattant le prix de sa libération.

C'était donc à la suite de cette transaction et pour la régulariser que Timoféi avait quitté son magasin pour se rendre au village.

Il descendit directement chez Mikaïl, le frère du mari de sa sœur, et comme, par prévoyance, il avait fait provision de sucre, de thé, de vins et de fruits, on fêta son arrivée dans l'Isbâ, on but avec quelques voisins, à la santé ainsi qu'au succès de tout le monde.

Mikaïl et Timoféi se connaissaient de longue date ; le troupier, en quittant le service militaire pour revenir au village, s'était arrêté quelques jours à Moscou chez son beau-frère. Mais Timoféi n'avait jamais vu l'enfant d'une sœur qu'il avait beaucoup aimée, avec laquelle il avait vécu tout le temps qu'ils s'étaient trouvés ensemble dans la maison de leur ancien seigneur, le comte Lévadine, lui, nous l'avons dit, comme une espèce de menin, elle, comme femme de chambre.. Le plaisir qu'il éprouva de presser Avdotia sur son cœur fut extrême, il ne

pouvait se lasser de la voir, si belle et si gracieuse...

La présence de la jeune fille lui rappelait, sans qu'il en connût le motif, le temps de ses premières années... temps qu'il regrettait toujours, quoique sa position actuelle fût bien différente... Mais il avait reçu dans la maison Lévadine de bons traitements, d'honnêtes exemples, et son cœur n'était pas ingrat... d'ailleurs s'il avait fait fortune, c'était au jeune comte Lévadine, qu'il en était redevable... Il y a toujours un lien secret de parenté entre le paysan et le seigneur, quand l'un et l'autre remplissent leur devoir.

Faisant asseoir la villageoise sur ses genoux, le marchand du Kitaï-gorod la comblait de caresses...

— Sais-tu que tu es jolie, ma nièce? lui disait-il.

Elle, la naïve enfant, lui souriait avec mélancolie... c'était son unique réponse.

— Dieu me pardonne, tu me rappelles la pauvre Elisabeth Pavlovna (1), la malheureuse jeune femme emportée par la peste, à Odessa, ainsi que son enfant et son mari...

— La comtesse Lévadine, mon oncle? demanda timidement Avdotia.

— Oui... tu lui ressembles... mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela, ta mère adorait sa maîtresse... tu es née dans la maison...

(1) Élisabeth, fille de Paul.

— Oui, oui, ajouta Mikaïl, c'était pendant que je me battais au Caucase... Dis-donc, dis-donc ,Timoféi, il est heureux, pour la vanité de mon pauvre frère, que ce ne soit pas au comte que sa fille ressemble... d'autant plus que ta sœur était parfois bien faible, bien légère...

— Mais, pour le comte, il n'y avait qu'une femme dans l'univers et c'était la sienne, le digne homme!... Ah! je ne pensais guère, quand je lui fournissais les moyens d'aller se poser noblement dans sa nouvelle résidence, qu'il y trouverait un tombeau... Maudit fléau!... la peste n'épargne personne, et tout grand qu'on soit, on courbe la tête devant elle... Les maîtres sont tombés, et les serviteurs sont restés debout...

— Pas tous, ajouta Mikaïl, puisque ta sœur et son enfant sont restés.

— Grace au ciel !... Ah ça, Mikaïl, allons-nous au château, j'ai hâte d'en finir avec l'intendant.

Mikaïl avait endossé sa capote demi-militaire, pour faire honneur au citadin.

Quand ils furent en marche, le vieux soldat, après s'être retourné du côté de l'Isbâ, à la fenêtre duquel Avdotia les suivait du regard :

— Frère, dit-il en pressant la grosse main potelée du marchand dans ses deux mains sèches et calleuses, la tendresse que tu viens de manifester pour notre nièce m'a vivement ému et je t'en remercie.

— Il n'y a rien là que de très-naturel, frère.

— C'est que je pense au jour où la pauvre Avdotia restera seule au village, orpheline, sans parents, sans amis peut-être .. je suis cassé, souffrant... il y a des moments où mes vieilles blessures m'annoncent que ma fin s'approche et qu'elle peut venir d'un moment à l'autre... Je n'en dis rien, pour ne pas affliger la chère enfant; mais je suis frappé de l'idée que je n'irai pas loin... J'ai pendant vingt ans fait la guerre... mon sang a, bien des fois, répandu pour mon pays... j'en suis fier, soit, mais la fierté ne nous soutient longtemps debout qu'aux dépens de nos forces... quand l'huile manque, la lampe doit s'éteindre.

— Allons, Mikaïl, il ne faut point penser à cela. Dieu est juste et bon.

— Mais Dieu ne fera pas de miracles en ma faveur, comme il en fit pour saint Serge (1), n'est-ce pas?... d'ailleurs, que veux-tu, c'est un pressentiment, je mourrai bientôt... Ce n'est pas que cela m'effraye, et si ce n'était Avdotia, je m'en irais pour le grand voyage aussi gaiement que je me suis, si souvent, mis en route pour aller battre les ennemis de la Russie... Aussi, frère, partirai-je tranquille si tu me promets de venir en aide à notre nièce, de me remplacer auprès d'elle.

— Je t'en fais le serment, frère!

— Bien vrai?

— Aussi vrai que j'existe et que j'aimais

(1) En Russie, saint Serge est un des saints les plus vénérés.

ma sœur. Elle viendra à Moscou, ma maison lui sera ouverte... rien ne lui manquera; ma femme la traitera comme sa fille, mes filles verront en elle une sœur.

— Eh bien, s'il en est ainsi, Timoféi, emmène-là tout de suite, je t'en prie... je serai heureux de savoir qu'elle n'assistera pas à mes derniers moments... d'ailleurs, veux-tu que je te le dise? depuis quelque temps la pauvre enfant change à vue d'œil, sans que je puisse en découvrir la cause... elle est triste, elle pleure, elle recherche la solitude...

— C'est un effet de l'âge.

— Crois-tu? alors si c'est l'âge, il lui faut des distractions, et elle n'en veut prendre aucune... Le voyage et Moscou, tes bons

soins, l'amitié de tes enfants, tout ça lui fera du bien, j'en suis sûr, et si cela ne te gêne pas trop...

— Me gêner ! tu n'y songes pas... j'en suis charmé au contraire... car à mon retour dans la grande ville, il y aura du changement pour ma famille... peut être aurais-je été forcé de prendre une étrangère pour tenir compagnie à mes enfants... j'aime mieux voir près d'elles une belle et gracieuse fille qui est ma nièce... J'emmènerai Avdotia, et c'est encore une affaire à traiter avec l'intendant. Il ne nous refusera pas un passe-port (1)... J'ai d'ailleurs le moyen de lui faire vouloir tout ce que je veux, les roubles sont des arguments sans réplique... La

(1) Aucune personne appartenant à un domaine, ne peut le quitter sans en obtenir une permission qui établit une sorte d'état civil et de protection envers la police des villes.

grande affaire de ma libération une fois terminée, c'est-à-dire régularisée, il n'y a plus rien qui me gêne au monde.

L'intendant de Nikolsky, prévenu par le Prince, attendait le marchand Timoféi, et les choses se passèrent à la satisfaction de tous : de grands saluts, des mots flatteurs, quelques petits présents, facilitèrent les transactions ; chacun trouva son compte dans cette entrevue, le marchand qui donnait, l'homme d'affaires qui acceptait, et même le maître au nom et dans l'intérêt duquel on agissait.

Timoféi en quittant le comptoir du château n'appartenait plus au domaine.

V.

Mikaïl avait remarqué la mélancolie d'Avdotia, la pâleur de son visage, les changements chaque jour advenus dans sa personne et dans son caractère; mais il n'avait pu en deviner la cause. Ne connaissant rien d'une aventure qu'elle renfermait dans son cœur, comme l'avare cache son trésor, parce qu'elle semblait y trouver tout son passé, tout son avenir, il attribuait à des

circonstances naturelles ce qui était l'effet d'un évènement fortuit. D'ailleurs la jeune fille elle-même ne se doutait pas de l'importance de ce qui se passait en elle, les germes natifs se développaient sous la puissance du souvenir et de l'espérance, pour produire, par une sorte de miracle, une divination de la vie du monde, une appréciation des choses qui lui étaient inconnues; pour l'animer par des sentiments; pour éclairer son esprit, pour former sa raison, et donner à sa vie, une ame, des sensations, des prestiges, un élan, un but; en un mot, par les mystères d'une passion ignorée, mais sérieuse, profonde et positive, pour la sortir en pensée de son village, pour lui faire désirer et rêver Moscou, Pétersbourg, ces grandes villes où vivait le jeune prince Dmitri Serguévitch, l'objet de son amour, amour sans nom, mais sans bornes...

Oui, l'amour était la lumière qu'Avdotia cachait sous son existence en apparence restreinte, pauvre, froide, et pourtant, grace à son imagination brûlante d'impressions, riche de promesses, vaste comme l'univers: la voûte des cieux, l'étendue de la terre, la nature avec ses variétés infinies, n'existaient que pour elle, par un effet de cet égoïsme sublime qui devance toujours le dévouement, le sacrifice de soi, qui révèle notre essence divine, notre but durant la vie, notre espoir après la mort.

Comme la statue de Pygmalion, la paysanne en posant la main sur son cœur avait d'abord dit *moi*, ce premier mot de l'être sensitif et intellectuel; puis en obéissant à la loi de l'attraction elle avait ajouté le mot *lui*, en voyant le jeune prince; et maintenant tous ses rêves se résumaient dans le mot *nous*. Elle avait procédé, par sa vie in-

dividuelle, comme l'espèce humaine avait elle-même marché, dans la vie collective des âges, depuis l'ignorance de l'état sauvage, jusqu'aux subtilités de la civilisation la plus raffinée. Dans son extase, elle aimait avec cette énergie de la foi qui fait les martyrs, avec cette exquise délicatesse du sentiment qui exclut toute la matérialité des sensations. Aussi ne souffrait-elle pas du contact et de la positivité du monde extérieur, parce qu'elle avait en elle le monde de ses espérances.

Le soir elle s'endormait dans une pensée qu'elle retrouvait à son réveil; si aucun nom n'entr'ouvrait jamais ses lèvres, une douce image occupait constamment ses regards... Maintenant il n'y avait plus rien de vague ni d'indécis dans ses rêveries, elle savait bien pour qui elle vivait et vers qui elle étendait les bras... Mais cette existence

sourde, intérieure, toute fictive, dévorait le corps, usait les fibres, brûlait le sang et pâlissait les roses de la santé. Il faut une trève à toutes les opérations de l'intelligence, pour qu'elle ne soit jamais rompue forcément par la folie : tout occupée de l'épanouissement de ses facultés morales, Avdotia ne se sentait pas dépérir, son esprit grandissait dans le monde qu'elle bâtissait au gré de ses désirs, quand son corps fléchissait vers la terre, dans son village.

Revoir le jeune homme qui avait éveillé en elle un être nouveau, qui avait ouvert sa vie aux sensations les plus douces, devenait donc par l'exercice des facultés de son ame, le but où venaient toucher toutes ses espérances; aussi chaque jour allait-elle saluer la fenêtre du château et se rappeler le passé... Avec la connaissance des idées du monde, elle eût, le front couvert de rougeur,

repoussé loin d'elle le souvenir d'une scène qui avait porté atteinte à sa vertu ; mais telle était sa candeur, qu'elle ne pouvait soupçonner qu'elle eût cessé d'être pure. L'amour qu'elle éprouvait sanctifiait tout dans sa pensée... d'ailleurs il n'était resté dans sa mémoire aucune circonstance qui pût effaroucher sa pudeur... évanouie, elle était revenue à la vie sous le ciel d'un regard si doux, que cette réminiscence la faisait encore tressaillir... le baiser de Dmitri Serguévitch brûlait toujours sur ses lèvres... cette impression, loin de l'intimider ou de la troubler, ajoutait à la puissance, à la durée de ses sentiments.

Timoféi et Mikaïl, quand ils furent de retour à la chaumière, avaient déjà tout réglé pour le prochain départ d'Avdotia.

— Viens ici, fille, dit l'oncle dans l'effu-

sion de sa joie... je suis trop heureux aujourd'hui pour rester calme... j'ai besoin de voir tout s'agiter autour de moi... maintenant je m'appartiens à moi-même, à moi seul! je veux que l'enfant de ma sœur ait part à mon bonheur... Ah! çà, réponds; serais-tu bien aise de voir Moscou?

— Moscou! s'écria la jeune fille en se tournant brusquement vers Timoféi, en fixant sur lui un regard où le marchand et le vieux soldat ne virent qu'une expression de surprise, sans deviner qu'il contenait pourtant tous les secrets d'espoir et de bonheur que rêvait la villageoise...

— Veux-tu venir à Moscou?

— Oui, répondit-elle avec le laconisme d'une volonté ferme.

Une semblable proposition lui semblait envoyée par le ciel, car elle répondait à ses plus ardents désirs.

N'était-ce pas à Moscou qu'elle pouvait revoir le prince Dmitri? Combien de fois, étendant les bras du côté de la grande ville, n'avait-elle pas prié Dieu de la transporter dans l'antique cité.

— Bien! s'écria l'oncle ravi de cette disposition, j'aime cette façon de répondre; dans ma maison tu trouveras une mère et des sœurs...

— Alors se tournant du côté du vieux soldat, Avdotia sembla l'interroger.

Mikaïl se hâta de répondre:

— Oui, ma fille, dit-elle, il faut nous sé-

parer... ta jeunesse se passe inutile dans ce village. Les soins ne me manqueront pas, j'ai de bons voisins... Je ferai chaque jour une prière pour ton bonheur... Allons, pas de larmes, il est des séparations nécessaires, parce qu'il en est d'inévitables.

Avdotia regarda de nouveau ses deux oncles... le sourire qu'elle vit briller sur leur visage lui confirma la vérité de la proposition qui lui était faite... Son cœur suspendit tout-à-coup ses battements, par l'effet d'une joie intérieure si profonde, qu'elle ajouta encore à sa pâleur. Elle faillit perdre connaissance... et les deux hommes, se méprenant sur cette impression, crurent devoir la rassurer par d'inutiles encouragements.

Elle écoutait sans répondre : elle eût craint, en rompant le silence, de laisser

percer l'ardente satisfaction qui l'embrâsait, et sans avoir la conscience de ce petit mouvement d'hypocrisie, elle s'y prêta.

L'amour est un sentiment si fécond qu'il comporte tous les autres... désirer vivement, c'est presque déjà raisonner, et du moment qu'on en arrive à cet état de la pensée qui permet d'unir l'appétance du besoin aux moyens qui peuvent et doivent parvenir à le satisfaire, on est bien près de l'apaiser.

Partir pour Moscou, dans la soirée, fut l'idée qu'Avdotia dût aller couver au sein de la solitude, tandis que les deux bons vieillards, instruments secrets de ses plus vifs désirs, disposaient tout entre eux pour le voyage.

En entrant dans sa chambre, la jeune fille n'était déjà plus celle qui, le matin même, soigneuse et rangée, y maintenait l'ordre et la propreté; il semblait que, revenue tout-à-coup à sa véritable nature, elle quittait le modeste séjour où le pouvoir d'une malveillance ennemie l'avait emprisonnée par une sorte d'enchantement, comme il en était toujours dans les contes dont on berçait son enfance; elle pressentit l'avenir aussi éclatant, aussi splendide que sa vie passée avait été obscure et paisible, mais sans s'étonner de rien... Le moment longtemps attendu arrivait, voilà tout. L'espérance et le désir l'avaient, à l'avance, accoutumée au changement qui advenait, et ce changement, premier pas d'une vie nouvelle, lui avait été annoncé dans ses rêves avec d'autres promesses... Dans la nuit du premier jour de l'année,

n'avait-elle pas consulté le miroir (1)? N'y avait-elle pas vu de féeriques merveilles? Et pourtant alors, l'être qui transformait tout dans sa pensée ne lui était pas encore apparu, n'avait pas fait passer dans son ame le souffle inspirateur de son existence actuelle...

Il y avait donc prédestination... Ce fut du moins sa pensée.

Le vieux soldat, après avoir séjourné quelque temps à Saint-Pétersbourg, n'é-

(1) Dans les villages, en Russie, et même dans les classes inférieures des villes, les jeunes filles curieuses de connaître l'avenir et surtout le mari qu'elles doivent avoir, placent un miroir entre deux lumières, durant la nuit qui sépare le dernier jour de l'année qui finit du premier jour de l'année qui commence, et y regardent en attendant minuit, avec la ferme croyance qu'elles y verront apparaître celui qui leur est destiné pour mari et s'y refléter les évènements de leur vie : l'imagination frappée, produit souvent de singulières visions.

tait pas tout-à-fait étranger aux usages introduits par la civilisation; sans doute, il avait vu les choses de loin, les mots n'étaient arrivés à son intelligence qu'en perdant une partie de leur valeur ; mais il savait lire, écrire, et la puissance de l'imitation lui venant en aide, car il en était doué, comme tous les enfants de la race slave, il avait tellement profité des exemples qu'il put élever sa nièce d'après les notions reçues au contact des hautes classes de la société. Avdotia, initiée de bonne heure à la science que possédait son oncle, avait beaucoup lu ; sa supériorité relative expliquait ses idées et l'espèce d'existence en dehors du village qu'elle avait constamment menée.

La solitude, l'isolement avaient fait éclore, dans un esprit naturellement droit,

les germes qui devaient se développer promptement, donner des fruits, sous le soleil de l'amour, par la chaleur du sentiment.

Avdotia seule, dans l'étroite chambre de l'Isbâ, se mit à pleurer, sans en connaître la cause, donnant ainsi, presque à son insu, des regrets à sa vie tranquille et douce. Mais ce mouvement fut rapide; l'attendrissement disparut aussitôt par une force d'attraction, sous le vent qui la poussait d'une manière irrésistible vers la zône où la société s'agite dans la lutte des intérêts : le cercle où s'était écoulée son enfance, ne suffisait plus à ses facultés; l'air lui manquait dans cet horizon borné ; tout s'agrandissait à ses regards sous les prestiges de l'imagination... elle eût succombé de rester plus longtemps enfermée entre un ciel et une terre arides... d'ailleurs elle avait à

marcher vers le pôle où son cœur se tournait, vers le monde où vivait l'être pour lequel maintenant elle vivait.

Quand ses oncles entrèrent auprès d'elle, ils la surprirent plongée dans une rêverie si profonde qu'elle ne les entendit pas entrer.

— Eh bien, nièce ! dirent-ils en mêm temps.

Et comme surprise en faute, un léger cri s'échappa de son sein.

— A quoi songes-tu? ajouta Timoféi... L'heure du départ approche. La nuit sera belle, claire et chaude : c'est le bon moment pour se mettre en voyage.

— Tu n'as pas fait le paquet de tes hardes? demanda Mikaïl.

— Non, répondit-elle; que dois-je emporter?

— Rien, rien, mon enfant, se hâta de dire le marchand; ne nous embarrassons pas d'effets inutiles... tes vêtements du village ne te serviraient pas dans la grande ville. Ne prévoyons que pour quelques jours. A notre arrivée à Moscou, je pourvoirai à tous tes besoins. D'ici à la grande route, nous irons un peu rudement dans le chariot qui m'a transporté... depuis la dernière station de poste... car je n'ai pas voulu que l'intendant me mît dans la nécessité de lui faire des présents ruineux... d'ailleurs mon luxe eût peut-être fait des jaloux... les jaloux sont si bavards dans leur manière de

dénigrer... Je ne crains rien, sans aucun doute... mais je le sais, par expérience, quand il n'y a rien à dire sur les gens, on invente... et l'imagination va toujours si loin, qu'il est prudent de ne pas s'exposer à ses écarts... Nous trouverons donc, à la station, ma voiture...une voiture bien douce, faite exprès pour moi, par le meilleur carossier de Moscou, avec des ressorts anglais... après quoi nous courrons grand train... Avec de l'argent il y a toujours moyen de s'arranger en route... comme partout... Les gens de poste sont les meilleures gens du monde .. comme tous les gens du monde... pourvu qu'on les paie bien... et je paie bien... un peu par vanité, j'en conviens... Bah ! il faut que la vieille barbe du marchand moscovite soit respectée...

Après cette petite digression qui com-

mençait à laisser voir le bout de l'oreille de l'oncle Timoféi, on s'apprêta de part et d'autre à partir.

La séparation de Mikaïl et d'Avdotia fut touchante : c'était la première fois qu'ils se séparaient ; mais tous deux avaient leur résolution prise ; les larmes ne furent ni trop amères ni trop abondantes. Avdotia s'inclina sous la bénédiction du soldat qui lui avait tenu lieu de père... puis Timoféi crut devoir brusquer le départ.

Avdotia quittait le village sans que nulle fille de son âge en fut informée, c'est qu'elle n'avait pas de compagnes à regretter... Nous l'avons dit, par une sorte de fierté native et d'indépendance naturelle, elle avait constamment vécu dans l'isolement, et cette solitude l'avait préservée de toute inclina-

tion basse ; à ce point qu'en se trouvant seule avec le marchand du Kitaï-Gorod, avec le frère de sa mère, qu'elle devait respecter, elle fut plus d'une fois blessée, dans la délicatesse de ses sentiments, par tout ce que ses manières avaient de vulgaire... Hélas! partout et toujours, sous ses yeux, restait un type d'élégance, le prince Dmitri!...

## VI

De Koursk à Moscou, le trajet devait être rapidement parcouru.

La jeune fille n'était jamais sortie de son village; toute chose lui devenait un sujet de distraction, d'occupation ou de réflexion; d'ailleurs l'oncle Timoféi n'était pas fâché d'avoir une occasion de faire parade de son

savoir, et l'effet qu'il pensait produire sur l'esprit de sa nièce, réagissant sur lui-même, ajoutait à la bonne opinion qu'il avait de son esprit; il se livrait à des définitions fort ennuyeuses... Mais Avdotia gardait le silence... elle rêvait au bruit monotone de la parole du marchand... et se trompant à cette apparence d'attention, il redoublait de verve et d'intrépidité...

— Je vais donc être à Moscou! pensait la paysanne, je vais le revoir!.. il découvrira promptement à ma joie, à mon sourire, à mes regards, que je n'ai pas oublié les doux éloges qu'il m'a prodigués, que je viens pour lui seul... Mon Dieu! l'apercevoir quelquefois, entendre le son de sa voix, et je serai heureuse!

L'erreur d'une ame candide et pure, dans l'ignorance des usages du monde, cares-

sait ainsi sa pensée, et cette promesse se réalisait presque à l'avance par la puissance de l'imagination.

Cependant, Timoféi, en passant sa revue, allait des choses aux hommes, du village à la petite ville, et de la petite ville à la vieille capitale des Tsars.

— Tout est bien différent, vois-tu, ma chère enfant, disait-il, les six cents familles de Nikolsky sont constamment sous les yeux du maître, ou de son intendant, ou du Staroste ; il faut compter avec eux, presque tous les jours; le devoir attache chacun à sa besogne, et le serre de près, sans qu'il lui soit possible de faire un pas, un geste, à son gré... tandis qu'à Moscou, on parle, on agit librement, comme on le veut, grace au bruit, grace à lafoule ; tout se confond dans

le mouvement général : le seigneur n'y reconnaît pas son paysan, et c'est à peine si le paysan y distingue son seigneur.

Ces paroles arrivèrent à l'esprit de la jeune fille.

— Que dites-vous là, Timoféi Andrévitch ? demanda-t-elle vivement… qui peut donc m'empêcher de voir le prince Dmitri Serguévitch ?

— Pour le voir, il faut le rencontrer ; pour se rencontrer il faut être aux mêmes endroits… et la ville est si vaste ! les chevaux y courent si vite ! tu comprendras fille ! et bientôt ! car nous approchons… tiens là, de ce côté, ne vois-tu pas le coupole dorée d'Ivan-Véliki (1) briller aux derniers

(1) C'est le clocher d'une des églises du Kremlin et le plus élevé de tous ceux de Moscou.

rayons du soleil, sur un nuage sombre?...

— Oui, oui, dit-elle, en grandissant ses yeux par la force de sa volonté... C'est là Moscou!..

Et portant la main sur son cœur, elle sembla y comprimer les élancements, dans le trouble de ses déceptions et de ses espérances.

— Oui, c'est là Moscou; c'est là où le frère de la pauvre Nadejda Andréiesna (1), ta mère, doit enfin jouir du fruit de ses peines.

— Mais comment habiter la même ville que son seigneur et ne pas aller le saluer?...

(1) Nadejda fille d'André. On se souvient qu'elle est sœur de Mikaïl Andrévitch.

— D'abord, ma nièce, il faut commencer par oublier le village et le seigneur... n'est-on pas trop heureux de n'être plus à la portée de ses regards!... Et qui songe à savoir où il vit et ce qu'il fait?... Du moment qu'on a payé sa redevance tout est fini à cet égard.

Avdotia, comprenant qu'elle ne devait pas trahir sa pensée, étouffa un profond soupir et garda le silence. Elle avançait maintenant vers la grande ville avec une sorte d'appréhension involontaire... Déjà, même elle regrettait presque le village, et l'isbâ natal, et la route où chaque soir elle allait du côté de la forêt, et la demeure seigneuriale qu'elle venait saluer d'un sourire d'espoir. Elle pressentait que son existence nouvelle devait la rendre esclave de soins et de devoirs incompatibles avec l'indépendance de son caractère... Elle fit dans sa

pensée un retour vers la douce liberté de la vie champêtre...

Cependant, ramenée par une force d'attraction au-dessus du raisonnement, elle se laissa dominer par tout ce qui frappait ses yeux quand elle eut franchi l'enceinte de la grande cité.

D'abord la quantité et la variété des églises l'impressionna ; un pieux élan vers la divinité fut le premier mouvement de son ame ; ensuite à l'aspect imposant des maisons avec leurs colonnades, leurs cours, leurs jardins, leurs dépendances, elle s'initia pour ainsi dire à la vie des heureux de ce monde ; un noble sentiment de fierté sembla naître en elle, agrandir son esprit, sans qu'elle éprouvât de surprise comme si elle eût retrouvé ses rêves. Mais la multiplicité

des rues, la foule, le mouvement et le bruit lui donnèrent aussi l'idée de la promiscuité des rangs, de la confusion des sexes; et tout-à-coup, son cœur se serra sous une impression funeste : l'espèce d'instinct qui la guidait l'avertissait des déceptions inévitables par la lutte des intérêts opposés... Elle se vit perdue dans le mélange de ce gouffre sans fond; elle se sentit comprimée dans l'épanouissement de ses précieuses facultés; la simplicité, ce don naturel de la vraie grandeur qu'elle avait apportée en naissant, devait perdre tout son prix dans le bariolage des manifestations individuelles... Un tact et un goût innés l'éclairaient, sans qu'elle le sût... ses regards s'attristaient à mesure qu'elle s'avançait au cœur de la ville.

Quand la voiture s'arrêta au Kitaï-Gorod, devant la demeure du marchand, la villa-

geoise était devenue si pensive qu'elle semblait indifférente au bruit comme à toutes les nouveautés que lui présentait le monde extérieur.

Ce fut pour Avdotia un affreux réveil de se trouver dans un bouge étroit et sombre, vis-à-vis de trois femmes d'une vulgarité repoussante. Le premier besoin qu'elle éprouva fut celui de respirer l'air pur de sa campagne, de revoir le soleil et l'horizon sans bornes qui s'offrait chaque jour à ses yeux.

A la suite de deux vastes salles destinées au commerce, étaient quelques chambres basses, éclairées par des fenêtres à moitié fermées, au moyen de planches grossières dans leur parties inférieures, afin que les regards d'un public libre de circuler dans la cour où elles donnaient ne pussent indiscrè-

tement y plonger: c'était là que vivait le marchand Timoféi avec sa famille. La fille des champs en pénétrant dans ce séjour eut pour la première fois l'idée d'un cachot.

La maîtresse de cet antre, Matrona Afanaciévna (1), était d'un embonpoint qui ne le cédait en rien à la corpulence du marchand, si bien qu'ils emplissaient à eux seuls une grande partie de chacune des pièces de leur habitation. Le mari et la femme se ressemblaient, comme il arrive souvent par la force des coutumes, à cette différence que l'un, d'une complexion sanguine, offrait l'aspect de la franchise et de la santé, tandis que l'autre, par ses chairs blafardes, avec leurs ombres d'un jaune roux, par ses yeux d'un regard pâle, étiolé, ses lèvres décolorées, son air dédaigneux, annonçait un de ces

(1) Matrona fille d'Afanaci.

tempéraments bilieux et flegmatiques, qui font de la vie, dans quelque condition que ce soit, un tourment éternel de caprices et de contradictions.

Matrona était vêtue d'une robe d'indienne à ramage dont la forme moderne prouvait cependant, au point de vue de la mode, une marche retardataire, un degré de civilisation peu avancée, d'après l'idée qu'on peut se faire, sur l'apparence, de la civilisation dans l'antique capitale des Tsars.

Les modes françaises sont portées à Moscou quinze jours après leur explosion à Paris, et sans contredit plus promptement qu'elles ne le sont dans la banlieue de ce foyer du caprice, qui, en fait d'ajustements de femmes, illumine le monde entier. Mademoiselle Annette et M. Mathias (1) chiffon-

(1) Marchands de modes à Moscou.

nent la gaze, ondulent les plumes d'après les gravures du *Moniteur des Modes*, aussitôt que la poste leur apporte le nouveau sénatus-consulte de la souveraine, ou le dernier bulletin de la grande-armée des étourneaux, pour que, le soir même, une belle princesse ou une élégante lionne moscovite, dans une représentation à bénéfice ou dans un bal, vienne dire : voilà Paris d'hier ! Mais, il faut en faire la remarque, en Russie, il y a plus de distance entre la noble et gracieuse dame et la femme du marchand barbu, qu'il ne s'en trouve entre Paris et Moscou. Dans ces deux villes, le monde élégant a ses élus qui tiennent, de part et d'autre, un des bouts de la chaîne électrique ; et la folie fait mouvoir la roue de cristal d'où jaillissent les étincelles de la mode, tandis que le monde des intérêts matériels procède lentement, surtout quand il vit entre les murailles crênelées du Kitaï-Gorod.

La robe de Matrona avait donc une date reculée, quant à la forme. Coiffée d'un petit fichu de soie, d'une couleur foncée, qui lui entourait la tête sans qu'on en distinguât les trois pointes exiguës, tant elles étaient mesquinement ajustées à grand renfort d'épingles, la marchande portait à ses oreilles et sur son col des perles d'une grande valeur, dont *la santé parfaite* contrastait avec les chairs morbides sur lesquelles elles étaient posées : ces perles semblaient étinceler sur une couche jaunâtre de bistre mat.

Accoutumée depuis longtemps à vivre sans air et sans mouvement, Matrona n'avait conservé d'activité que dans la parole. Si, comme une montagne, elle restait inerte, le cerveau travaillait intérieurement, comme un volcan, et sa bouche, cratère constamment ouvert, lançait la lave d'une inépuisable loquacité, tantôt jaillissante,

bouillonnante et torrentueuse, tantôt s'écoulant flasque, épaisse et sourde, ainsi que l'huile quand elle sort d'un tonneau. Exerçant un pouvoir despotique sur son mari et sur ses filles, elle gouvernait la maison et la gouvernait bien, parce que, songeant à tout et sans cesse, sa pensée agissait, calculait, prévoyait, sans être distraite par le bruit ou l'agitation du dehors.

Du fond de sa chambre obscure, invisible comme l'ame qui dirige le corps, elle imprimait à tous les siens le mouvement nécessaire à la maison de commerce et à l'intérieur du ménage; il n'y avait pas de choses qu'elle ne vît immédiatement sous toutes les faces, dont elle ne pesât le fort et le faible, pour prendre la décision la plus favorable à ses intérêts. Si Timoféi se trouvait aujourd'hui à la tête d'une grande for-

tune, c'était peut-être à sa femme qu'il en était redevable.

Les deux filles de ce couple, qu'on pouvait comparer à une mappe-monde, quand on les voyait l'un près de l'autre, tenaient naturellement de leurs auteurs, sous le rapport physique et sous le rapport moral, non pas qu'elles eussent atteint ces proportions phénoménales qui rendaient le père et la mère dignes d'être admirés en foire par les badauds, ni la promptitude de calculs qui leur faisait voir aussitôt ce que valait un rouble ; mais la disgrace naturelle de leur maintien et l'acrimonie de leur caractère laissaient présager qu'elles ne démentiraient pas leur origine. Varinka et Machinka (1) étaient grosses mangeuses, ne se lassaient jamais de parler, aimaient la toilette, les

(1) Diminutifs de Varvara (Barbe) et de Marie.

bijous et les fruits, enviaient tout aux autres, et croyaient mériter une admiration exclusive, parce qu'elles avaient la peau blanche, des joues du plus vif incarnat, et des yeux ronds du bleu le plus perçant. Instruites pour leur état, et d'une manière relative, elles ajoutaient aux prétentions des pédantes, l'arrogance ordinaire des enrichies, car elles se savaient riches ; elles lisaient beaucoup de romans, soit originaux, soit traduits du français, de l'allemand ou de l'anglais, si bien qu'elles prenaient une très haute opinion d'elle-même, qu'elles rêvaient un monde nouveau, et ce monde devait commencer pour elles aussitôt que leur père aurait tranché le nœud gordien de leur situation subordonnée, et acquis le droit de ne plus dépendre des autres.

Ce moment tant désiré était depuis longtemps l'unique sujet des entretiens de la fa-

mille; tous leurs plans de bonheur, tous leurs projets d'avenir devaient, en quelque sorte, éclater avec l'énergie d'une longue compression dès qu'on aurait lâché la détente de l'arme, et submerger leur existence dès que la digue de la vassalité serait rompue.

Évidemment on n'avait pas besoin d'être initié à ces secrètes espérances pour se convaincre que ces globes charnus, tout gonflés d'air, nageaient dans l'atmosphère d'un orgueil incommensurable, quand, le dimanche soir, et ils ne sortaient ensemble que ce jour-là, le père et la mère roulaient sur les pas de leurs filles, à travers les allées sablées du jardin d'Alexandrinsky (1) :

(1) Jardin planté, depuis la reconstruction de la ville, sur l'emplacement d'un ruisseau fangeux, sous les murs du Kremlin.

la solennité de leur contenance, la gravité de leur visage, ne suffisaient pas à déguiser l'insolence intérieure de leur aplomb. Le quaker américain ou anglican serait un fanfaron à le comparer à la réserve tartufière du riche marchand russe dans la majesté dominicale d'un costume qui a perdu son originalité nationale, et qui n'est pas encore arrivé à la coupe élégante du tailleur européen. D'ailleurs, on le comprend à la première vue, ce vêtement ne se met qu'aux jours de fête, et il impose au moral autant qu'il gêne au physique ; car entre le porteur et lui, il semble qu'on en soit toujours à la cérémonie, aux visites, aux égards, au respect même. La cravate et la barbe s'excluent réciproquement ; la redingote manque d'ampleur et touche le cou, son collet engonce la tête, l'emprisonne; et le gilet, dans son exiguité, dénoterait la parcimonie, si les dimensions du pantalon n'annonçaient

la prodigalité : en somme, le pittoresque d'autrefois se transforme aujourd'hui en ridicule.

Quant aux femmes, leur robe, leur châle de soie brochée, leurs lourds bijoux, affichent un total et rien de plus ; la grace, la coquetterie naturelles au sexe disparaissent sous un luxe mesquin et sans goût. Cette transaction des anciens usages avec la mode actuelle fait regretter pour elles la richesse, l'originalité du costume qu'elles se transmettaient de siècle en siècle, qui les caractérisait, il y a trente ans encore, dans toute la bonhomie du patriotisme.

Mais c'était principalement dans l'intérieur de son ménage, que Timoféi offrait le vrai type du marchand, par ses habitudes et par le laisser-aller du langage. Et d'abord, d'après l'inspection du mobilier qui garnis-

sait les trois chambres de son logement, on comprenait comment on y restait étranger aux plus vulgaires notions, non pas seulement du confortable, mais même des soins ordinaires de la propreté. Le bain du samedi, il est vrai, répondait, par l'usage, dans l'investigation de la manière d'être individuelle, comme le nettoiement presque complet des choses annonçait, quant aux localités, une apparence superficielle de toilette indispensable. Cependant, malgré ces ablutions hebdomadaires, et même en dépit des purifications atmosphériques faites chaque jour, en brûlant des résines d'une odeur âcre et bitumineuse, il régnait dans cette habitation sordide, un arrière-goût de choux rances, imprégné pour ainsi dire au stuc grossier des murailles, aux tapis, au bois du parquet et des meubles, à la suite des consommations quotidiennes. Ce parfum délétère variait d'une chambre à l'au-

tre, par l'addition de quelques matières plus ou moins nauséabondes comme par exemple les essences et les pommades dont les filles du lieu faisaient une prodigieuse consommation. Ces cosmétiques, dont heureusement, sous le rapport hygiénique, le camphre formait la base odoriférante, n'en produisaient que plus désagréablement une sorte de mixture aérienne qui saisissait au gosier quiconque n'y était pas accoutumé, et pour mieux dire acclimaté.

La première des chambres de cette demeure, contiguë aux magasins, en recevait de plus un luxe d'émanations... variées selon les matières qui s'y trouvaient momentanément déposées : tantôt denrées coloniales, tantôt étoffes fabriquées, teintes et lustrées, de manière à vous asphyxier par leur atmosphère, auxquelles parfois on ajoutait comme condiment, soit une partie

de fromage, façon suisse, ou de fruits secs, soit des plantes médicinales, ou des pelleteries; car Timoféi, outre son commerce de détail d'une extrême variété de genres, se livrait à des opérations de gros, à la bourse, d'après une parfaite connaissance des besoins de la place, sans aucune distinction d'objets : sa maison semblait, dans des proportions microscopiques, une espèce de foire de Nijni-Novgorod (1); son trafic embrassait toutes les parties du globe.

Cette première pièce formait donc ce que les Anglais appellent le parloir, et ce que les Français nomment vaniteusement le salon. Le matin, le Somavar (2) y faisait tour-

(1) Ville où se tient, aux mois de juillet et d'août la foire la plus considérable du monde : c'est le rendez-vous des marchands de l'Asie et de l'Europe.

(2) Bouilloire en cuivre qui semble caractériser la Russie car elle se trouve partout, à tous les étages de la société, au village comme dans les capitales.

billonner sa colonne de vapeur humide, sur une table, devant le canapé de cuir au large dossier de bois rouge, où Matrona s'asseyait pour douze ou quinze heures au moins. Elle préparait un thé d'une saveur exquise qu'on prenait pur, sans être édulcoré, car on ne peut guère considérer comme une boisson sucrée, celle qu'on boit en grignottant à chaque gorgée un petit morceau de sucre dur. A deux heures, on y dînait, et le Tchi, le Kacha (1), une viande ou du gibier rôti composaient le repas substanciel où l'embonpoint de la famille trouvait son élément ou son aliment, les deux mots se trouvant au choix, très propres à exprimer la même pensée. Là se traitaient les affaires commerciales ; on y recevait les

(1) Préparations culinaires qui forment le fond de la cuisine russe : le Tchi est une soupe de choux fermentés, le Kacha est une espèce de gruau.

visites tout le long du jour; puis après le thé du soir, quand la famille s'était retirée dans le *sanctum sanctorum* de ce bouge, envahie par les garçons de boutique, cette chambre devenait dortoir, grace à de légers matelas de crins, à des peaux de mouton qu'on roulait dans un coin pour la journée.

La seconde pièce de cette demeure, celle qui venait immédiatement après le salon, servait de chambre à coucher au respectable couple Timoféi : quelques meubles solides si non élégants servaient à renfermer le linge, les vêtements et les capitaux de roulement qui parfois s'élevaient à des sommes considérables. La pièce qui venait ensuite, était exclusivement destinée aux filles de la maison.

Si, dans cet appartement, aucune de

nombreuses superfluités qui sont les nécessités de la vie élégante et civilisée, ne témoignait le besoin factice devenu plus impérieux que le besoin réel, en revanche on n'y connaissait pas la crainte de ne pouvoir satisfaire ses désirs, car le désir n'y naissait que pour être satisfait ; les angoisses affreuses de la vanité qui lutte incessamment contre la misère, ne troublaient jamais le sommeil des Timoféi ; dans leurs songes, les seuls fantômes qui vinssent les effrayer étaient les personnifications du vol pour leur enseigner l'art de s'en garantir, et celles de l'exaction, les sous traits d'un intendant, pour leur faire comprendre combien il était prudent de ne pas afficher de luxe. Aussi, que de fois d'énormes sommes dormirent-elles des mois entiers sous leur oreiller, à leur grand désespoir, car pour eux et selon eux, les capitaux sont des terres toujours fertiles, qui doivent constamment rapporter par an, par mois, pa

jour, par heure!.. Mais, dans le commerce, il faut guetter les bonnes occasions; il faut garder devers soi de quoi se trouver en mesure de les exploiter : traiter argent comptant est le secret des millionnaires, et les millions qui roulent se grossissent comme la boule de neige.

Le marchand russe est timide et hardi dans ses spéculations, la ruse devient son plus puissant auxiliaire, car il ne sait rien par théorie; son instinct seul le guide, et l'expérience est le livre qu'il fait, au jour le jour, pour son usage particulier, quelquefois faute de savoir lire.

Timoféi avait vécu, dans son enfance, au contact de la vie du monde; son seigneur, le comte Lévadine, tout riche qu'il fût se trouvait sans cesse réduit aux expédients;

car son intendant lui prêtait usurairement les sommes qu'il prétendait n'avoir pas reçues... ce manégeplaçait le comte dans l'obligation d'acheter à crédit, et quand on demande crédit on perd le droit de marchander. Les richesses de Timoféi étaient sorties de ce principe : acheter au comptant et vendre à crédit, avait été l'art de son commerce. D'ailleurs, il n'y a pas de petits bénéfices, pas de petites économies, quand on vit pour acquérir. Et, dans ce but, il faut faire en sorte que les dépenses soient des moyens de profits. Timoféi avait résolu ce problême. Fallait-il boire une bouteille de vin de champagne, et les occasions en sont fréquentes dans les transactions commerciales, il allait en acheter cent, argent à la main, chez le commissionnaire ou l'entreposeur qu'il savait le plus gêné, toujours à la veille des époques d'échéances, de telle sorte qu'il obtenait, d'abord 105 bouteilles

au lieu de 100, comme remise, puis un prix avantageux, puis un droit d'escompte pour le comptant. L'acquisition conclue, il s'agissait d'aller revendre, chez un traiteur, les 100 bouteilles à six mois de terme, à 25 pour cent de gain. Il avait donc, en résultat, cinq bouteilles à boire, qui ne coûtaient rien et qui avaient été le prétexte d'un bénéfice. Qu'on applique ce système à tous les besoins de la vie et l'on aura le secret, non seulement des richesses de Timoféi, mais de ses jouissances, car pour le marchand, gagner est la plus délicieuse des sensations.

Le caractère de Matrona, toujours flegmatique, l'esprit de calcul dont elle était douée, avaient si parfaitement secondé l'activité de son mari, qu'il sera facile de comprendre comment le marchand en était arrivé à posséder, après trente années de pri-

vations relatives, une de ces fortunes dont on s'étonne, quand tout-à-coup elles se montrent au grand jour de l'éclat et du luxe.

## VII.

Ce fut une impression bien poignante que le désappointement d'Avdotia, quand elle se vit dans la demeure de son oncle. Certes, à la comparer à son isbâ natal, tout y était magnifique; mais dans les rêves que l'imagination de la jeune fille entretenait sans cesse; c'était un point noir, une horrible tache, un sombre cachot.

Au village, l'habitation du paysan, avec le banc adhérent aux parois de la muraille de bois, avec la table et les escabeaux grossiers, avec le poële au rude ciment blanchi, avec ses deux chambres nues, offrait un de ces séjours primitifs où l'homme se complaît parce que l'ambition éveillée ne lui a pas fait comprendre la nécessité de plus ni de mieux. Il n'a pas de point de comparaison pour désirer ou exiger davantage; toutes les chaumières sont les mêmes, comme la condition de chacun; les différences, s'il en existe, proviennent du fait personnel, de la manière ingénieuse dont tout individu est maître où libre d'arranger sa vie selon sa manière de sentir, d'après ses goûts, ses sympathies, sans immunités particulières, sans que le génie y trouve d'autre privilége et d'autre récompense que des avantages purement égoïste. Le raisonnement, par une grace de la providence

n'y est est point arrivé à ce rapport philosophique qui fait chercher l'explication de sa situation, par l'observation de la situation des autres : la demeure seigneuriale est, comme l'église, la raison de l'ordre des choses ; et la raison qu'on ne comprend pas est toujours la meilleure ; c'est la plus forte parce qu'elle atténue la force des volontés étrangères.

Au village, Avdotia pouvait se livrer aux rêves dorés de l'imagination, la nudité de sa demeure y laissait une place pour tout ; au village l'espace et le vide sont au premier occupant. Dans la grande cité, pleine, obstruée, elle comprit aussitôt qu'il n'y avait plus de liberté d'action, qu'on n'y pouvait rien élever qu'à la condition de détruire, même en pensée ; et refoulée en elle-même, l'air lui manqua, elle se sentit prête à pleurer. Quand Timoféi, après avoir embrassé

sa femme et ses filles, fit avancer la villageoise et, la prenant par la main, la présenta comme sa nièce, la fille de sa sœur, les trois femmes la regardèrent avec une sorte d'horreur, leurs traits grimacèrent l'indignation à l'aspect de son costume... Cependant, Avdotia sous ses vêtements, était gracieuse, distinguée même, parce que rien n'altérait la simplicité de son maintien et la pureté de ses formes; la nature la parait dans son ingénuité, mieux que des bijous n'auraient pu faire: sa chemise de toile blanche, ornée de broderies de coton rouge et bleu, était plissée par la ceinture de laine qui la lui serrait autour de sa taille svelte; de larges manches fermées au dessus de ses mains menues, garantissaient ses bras; sa jupe de laine bleue bordée de galons rouges, un peu étroite de manière à faire saillir, par les mouvements corporels, les plus gracieux contours, était des deux côtés

échancrée pour faciliter sa marche ; sa belle et soyeuse chevelure, dont la natte relevée formait sur sa tête une sorte de couronne, était retenue par deux longues broches de cuivre ; et ses pieds paraissaient petits encore, quoiqu'enfermés dans de lourdes bottines de cuir de différentes couleurs.

Ce costume qui était, depuis un temps immémorial, celui des femmes du village de Nikolsky, ne manquait pas d'originalité ; il prenait même certaine grace quand on l'opposait à l'accoutrement des femmes du Kitaï-gorod. D'ailleurs celle qui le portait lui donnait du charme. Mais ce qui avait de l'attrait pour l'œil de l'artiste, pour toute personne que le goût guide indépendamment des caprices de la mode, rappelait trop fortement à Matrona, à ses filles, la vassalité dont elles étaient si impatientes d'être délivrées pour qu'elles

ne fussent pas effrayées de voir arriver une fille du village dans toute la simplicité typique de leur première condition.

—Eh bien, femme, dit le marchand, c'est la fille de ma sœur, embrasse ta nièce. Et vous, Varinka, Machinka, c'est la fille de votre tante, embrassez votre cousine. J'ai promis au frère de son père de la regarder comme mon enfant et de la traiter comme telle... Et vous savez si je suis fidèle à ma parole!... nous sommes maintenant d'autres gens que nous étions hier, c'est vrai; mais ce n'est pas une raison pour cesser de remplir nos devoirs de parents et de chrétiens.

La certitude de ne plus appartenir à aucun domaine seigneurial causait à la femme et aux filles du marchand une joie si vive, qu'elles oublièrent, dans le premier moment la logique de leur grief contre le costume

d'Avdotia...La vanité n'avait pas encore tout à fait perverti le cœur : Matrona embrassa l'orpheline et la bénit en formant trois fois le signe de la croix sur son front; puis, de leur côté, les deux cousines, par un mouvement d'effusion involontaire, la pressèrent dans leurs bras. On ne pouvait pas demander davantage dans la surprise de cette entrevue. Pour être fidèle à la vérité, si, dans le secret du cœur et de la pensée, il y eut réserve, restriction, réticence, ce fut de la part d'Avdotia; elle éprouvait une déception trop cruelle pour oublier si promptement tout ce que ses rêves avaient eu de doux et de brillant; elle regretta l'erreur, le mensonge, au contact de la réalité.

— Tout est donc fini! s'écria Matrona, avec un profond soupir, en levant les yeux au ciel et en se signant avec dévotion.

— Tout est fini, répéta Timoféi, et les papiers sont en règle ; nous sommes nos maîtres, sous la sauve-garde des lois.

—Bien, Timoféi!..mais comment allons-nous faire pour loger cette pauvre enfant? nous sommes déjà fort à l'étroit... dans cette demeure...

— Pour peu de temps Matrona, tout va bientôt changer.

— Vrai, Timoféi?.. Mais cette jeune fille qui est ta nièce ne peut pas conserver ses vêtements du village.

— Il n'y a pas nécessité qu'elle les conserve : c'est à vous de la vêtir, de l'initier aux usages de la ville et à notre manière de vivre.

— A la bonne heure, Timoféi; puis qu'il en est ainsi, qu'elle soit la bien venue... elle nous tiendra lieu de demoiselle de compagnie...

En disant ces paroles, la digne femme du marchand se rengorgea, et fit la dame; ses filles qui avaient prêté l'oreille, non moins ravies qu'elle, à l'idée d'avoir une complaisante, redoublèrent de caresses envers la villageoise. Avdotia, seule, ne comprenait pas le motif de ce brusque changement... elle ne s'expliquait pas plus la réception hautaine et glacée qu'on lui avait faite d'abord, que le transport de cette amitié soudaine. D'ailleurs, quoi qu'on pût dire et faire envers elle, son cœur contenait un baume secret pour toutes les blessures... l'espoir qui lui avait soufflé le désir d'habiter Moscou, devait lui donner le courage d'y tout supporter. Mais, hâtons-nous de le dire,

paysanne avait une supériorité naturelle dont chacun devait ressentir l'influence, à mesure que ses heureux germes allaient se développer; elle était de ces créatures magiquement douées, qui commandent sans le savoir, auxquelles on résiste d'autant moins que le goût les guide toujours d'une manière certaine.

Dans les premiers moments, soumise, réservée, attentive, la jeune fille ne pouvait pas encore avoir une volonté: le trouble et l'étonnement que lui causaient les choses nouvelles, formaient un chaos dans sa pensée. Elle occupa la place qu'on lui assignait, dans la chambre de ses parentes, en trouvant que tout était bon pour elle; les vêtements qu'on lui offrit lui semblèrent superbes, tout modestes qu'ils fussent; la douceur, l'adresse et la grace de ses mouvements, la justesse et la promptitude avec lesquelles son esprit comprenait toute chose, son zèle

en toute occasion, le constant désir qu'elle témoignait d'être agréable, la manière ingénieuse de se rendre utile, le charme de sa parole, l'attrait irrésistible de ses manières, lui valurent bientôt l'amitié sincère de sa tante et de ses cousines. Tout enfiévrées qu'elles étaient de leur nouvelle situation, ces femmes se sentaient si au dessus de la pauvre fille par la richesse, que l'idée d'être éclipsées ne pouvait pas leur venir à l'esprit : l'amour-propre exclut souvent la jalousie.

Certes, au point de vue de l'art, Avdotia perdait beaucoup de sa grace sous le costume dont on l'avait affublée ; cependant elle était toujours jolie, et plus d'une fois, quand on la conduisait, soit à l'église, soit à la promenade, de douces paroles flattèrent son oreille. Plus d'une fois, quand son regard interrogeait la foule, moins pour en observer les contrastes que pour y chercher ce-

lui qu'elle espérait toujours rencontrer, de jeunes et brillants officiers s'arrêtèrent devant elle pour l'admirer, pour lui sourire... mais elle restait indifférente à ces manifestations... ce n'était pas le sourire de Dmitri Serguévitch, ni son élégante stature, ni sa mâle beauté... L'image qui vivait au fond de son cœur lui servait de moyen d'appréciation, en fait de tournure et de manières... Varinka et Machinka lui disaient souvent de grands noms, en présence de certains personnages perchés sur leur titre de prince; mais pour elle, il n'y avait qu'un seul prince, celui qui régnait dans ses souvenirs, celui qui était le but de toutes ses vagues espérances... vaines aussi... hélas! depuis quinze jours elle habitait la grande ville, elle en avait déjà visité les plus beaux quartiers et nulle apparition n'était venue répondre à son attente.

Timoféi, dès qu'il avait vu la fortune le favoriser, prenant pour but la libération qui venait de s'effectuer, s'y était préparé dans une prévision d'établissement pour ses filles. Sa femme et lui formaient un point d'intersection auquel ils ne pouvaient rien changers ; forcés de prendre leur parti à cet égard, trop encroutés dans leur vieille façon d'être pour se plier aux exigences de l'instruction, ils devaient rester ce que le temps les avait faits. Mais rien ne coûtait pour que Varinka et Machinka pussent jouir des fruits de la civilisation ; elles allaient régulièrement dans une école où le français et l'allemand leur étaient enseignés, ainsi que la musique et le dessin. Avec un peu de facilité pour apprendre, elles auraient pu devenir les bas-bleus du *Gostinoï-Dvor* (1) ; malheureusement elles savaient peu et elles

(1) Bazar, celui de Moscou se trouve dans le Kitaï-Gorod.

savaient mal. N'était-ce pas une raison pour qu'elles tirassent vanité, vis-à-vis d'Avdotia de tout ce qu'elles étaient censé savoir. Par oisiveté, disons aussi par orgueil, elles voulurent instruire la paysanne, lui donner des leçons, la faire assister à celles qu'elles recevaient toujours... Et la jeune fille se montra si docile, si soumise, que bientôt, grace à ses rapides progrès, elle en vint à aider ses cousines dans leurs travaux.

Il faut le dire, Avdotia avait un art particulier pour ne jamais choquer ses parentes, tout en les surpassant ; la nature l'avait si heureusement créee qu'elle comprenait par instinct et par sentiment tous les avantages du savoir et tous ceux de la modestie ; elle s'excusait presque de sa facilité à profiter des enseignements qui ne lui étaient pas destinés ; elle se justifiait de chanter juste, de parler sans accent les langues

étrangères, de tracer un dessin avec une sorte de hardiesse : était-ce sa faute si son esprit percevait promptement, si son oreille retenait bien, si son regard était sûr ? ne fallait-il pas qu'il y eût quelques compensations pour elle, pauvre orpheline deshéritée ? D'ailleurs, elle se montrait si reconnaissante envers ses cousines, que celles-ci, la regardant comme leur ouvrage, avaient fini par y attacher une sorte d'amour-propre.

Quelque nettement séparées que soient les classes, l'idée de la richesse va de l'une à l'autre, comme une sorte d'intermédiaire, pour faire quelques brêches, de temps en temps, à la ligne de démarcation. Ne citait-on pas des exemples assez fréquents de mariages contractés entre des filles de riches marchands et des gentilhommes de noms illustres ? N'avait-on pas vu aussi des filles

nobles passer dans des familles d'enrichis ? Pourquoi Varinka et sa sœur ne pourraient-elles ne pas se marier à quelque officier? maintenant tout espoir leur était permis à cet égard. Et la fille du village entendait faire ces projets avec la force du sentiment qui dominait son ame ; non que l'idée d'un mariage, ni d'aucune ambition se manifestât dans son esprit et s'y formulât par rien de précis... sa folie n'avait pas de but... l'amour qui s'était emparé d'elle, était né entre les bras de celui qui en était l'objet, et toute entière à ce souvenir, elle ne se rendait aucun compte de ce qu'elle espérait. Son esprit lucide, presque sérieux pour les questions les plus ardues, pour les circonstances les plus délicates, qui savait apprécier les nuances du langage et de la conduite, ce qui établit les rapports dans la vie sociale, son esprit restait sourd, aveugle, sur le mystère de son cœur; une illusion inconceva-

ble voilait sa pensée aussitôt que l'image du prince Dmitri s'y présentait... tout pâlissait alors sous la vive et brillante flamme de son imagination.

Cependant Timoféi marchait à son but avec aplomb, avec sécurité, se préparait une demeure aussi somptueuse et vaste que l'habitation actuelle l'était peu. Depuis quelques années, il avait acheté, sous le nom d'un des hommes qui l'aidaient à de pareilles opérations, une des plus belles maisons de *la Basmanaia* (1), dont les dépendances occupaient une étendue de terrain, qui, seule, valait un prix fort au-dessus de celui qu'il l'avait payée. Mais la famille princière vendait par besoin, était heureuse de trouver les

(1) *La Basmanaia* est un quartier de Moscou, un peu éloigné du centre de la ville et qui fut, comme à Paris, le faubourg Saint-Germain, habité par les plus riches familles nobles.

deux cent mille roubles offerts pour cette acquisition... disons aussi que d'immenses réparations devenaient indispensables pour empêcher ce palais de tomber en ruines... Et puis, cette partie de la ville, autrefois habitée par les plus grands seigneurs, était aujourd'hui délaissée... La mode et la prodigalité faisaient donc, à vil prix, passer entre les mains du marchand barbu, un des magnifiques hôtels que l'impératrice Catherine avait honorés de sa présence, dans des fêtes splendides. Le gentilhomme cédait à la nécessité, le marchand achetait par orgueil et par spéculation, sans qu'il vînt à l'esprit de l'un et de l'autre de penser que cette transaction particulière était un des moyens dont l'esprit humain se sert, dans la marche progressive de la civilisation, pour admettre à ses bienfaits, peu à peu, les plus habiles des classes arriérées. Le luxe, dans les voies cachées de la Providence, est un degré de chute ou d'élévation ; s'il aide à corrompre, il aide

à policer, selon qu'il est un abus ou un usage.

Libre de posséder tout immeuble pour lequel on n'exigeait pas les droits que donne la noblesse, le marchand se fit déclarer le propriétaire de ses maisons, et la plus belle, la plus vaste, celle de la Basmanaia, fut choisie pour être son habitation. Un grand nombre d'ouvriers y vinrent tout réparer, tout embellir... les maçons et les peintres, les doreurs et les tapissiers !... Les appartemens, les écuries, les cours, les serres-chaudes et les jardins retentissaient des chants que les artisans bien payés faisaient entendre ; car Timoféi dirigeant lui-même les travaux, trouvait une immense économie à se faire entrepreneur et à stimuler le zèle par des distributions d'eau-de-vie. Quant au bon goût, ses ouvriers n'étaient-ils pas ceux qui travaillaient pour les seigneurs les plus recherchés dans leur con-

fortable, les plus renommés par leur luxe? A cet égard, tout avait été prévu à l'avance; le marchand avait acheté les matériaux qui devaient servir aux réparations, en temps utile, de première main, de qualité supérieure; depuis longtemps il était à l'affût des circonstances avantageuses, et dès qu'il pouvait deviner qu'un négociant étranger pouvait avoir besoin de fonds, il venait faire des emplettes. Aussi les étoffes les plus riches, les bronzes les plus magnifiques, étaient-ils passés entre ses mains, grace au talent dont il était pourvu pour acquérir à bon marché. D'ailleurs, comme il était toujours censé acheter pour le compte d'autrui, il se faisait donner des remises qui diminuaient d'autant le prix d'achat; de telle sorte que les somptuosités s'établissaient chez lui à la moitié, et quelquefois aux deux tiers du prix qu'eussent payé les seigneurs les plus entendus.

Pendant que le luxe du marchand s'édifiait, sa femme et ses filles impatientes, mettaient de leur côté le temps à profit pour se préparer à jouer convenablement leur rôle dans la magnifique demeure; et l'éducation d'Avdotia se faisait, tant bien que mal, au spectacle de cette ébulition de vanité. Elle s'initiait aux nécessités factices de la vie sociale, grace aux prétentions de ses parentes; son esprit juste, préservé, par un sentiment secret, des travers qu'on affichait à ses regards, lui faisait comprendre avec une grande finesse de tact, le fort et le faible des choses... Enfin quand tout allait être en rapport, habitation somptueuse et prétention ridicule, grace au produit du commerce et à d'heureux calculs, elle, la pauvre villageoise, restée étrangère à l'enivrement des richesses, conservait son bon sens; c'est ce qu'une circonstance importante vint bientôt prouver.

Timoféi et Matrona, dans le délire de leur joie, songeaient naturellement à l'établissement de leurs filles; le difficile était cependant de trouver des gendres qui leur vinssent en aide dans la marche ascensionnelle qui commençait pour eux; ils poussaient l'orgueil de leurs rêves jusqu'à espérer que de pauvres nobles se présenteraient dès qu'on les verrait installés, et surtout dès qu'on aurait une certitude sur l'état du coffre-fort. Peut-être leurs filles eussent-elles pensé tout-à-fait comme eux à cet égard, si la jalousie n'eût éveillé l'amour dans le cœur de Varinka.

Parmi les marchands avec lesquels Timoféi faisait le plus d'affaires, il y en avait un puissamment riche, dont il était l'intime ami. Ce confrère se nommait Alexiéff. Il n'avait qu'un fils, destiné à jouir des millions qu'il économisait, peut-être un peu

parce qu'il ignorait l'art de les dépenser. Ce fils unique, Iakoff, était admis dans l'intimité de la famille de Timoféi; il y venait chaque jour, depuis l'enfance. Plus d'une fois, les deux pères s'étaient dit qu'il y aurait une belle addition à faire en mariant leurs enfants; mais depuis son retour du village, c'est-à-dire depuis sa complète libération, Timoféi ne parlait plus de ce projet, et, chose bizarre, le jeune homme quoique plus assidu que jamais auprès des jeunes filles, avait un jour supplié son père, qui s'étonnait de ce changement, de laisser aller ainsi les choses. Les désirs de Iakoff étaient presque des ordres pour le riche marchand; il n'aimait au monde que sa progéniture.

Iakoff, bon fils, probe, d'une conduite régulière, faisait la joie d'Alexiéff: c'était d'ailleurs une de ces admirables créatures dont il plait quelquefois à Dieu de parer l'espèce humaine.

A vingt-quatre ans, il en paraissait à peine dix-huit, tant son maintien exprimait de candeur et de naïveté, tant l'absence de toute passion avait conservé pures les belles lignes de son visage rose, aux gracieux contours, aux traits fins et doux : ses grands yeux bleus avaient la limpidité des yeux d'enfant, et l'expression en était irrésistible; ils riaient d'accord avec une bouche bien dessinée, que deux rangées de dents d'une éclatante blancheur semblaient éclairer, illuminer. Un léger duvet blond garnissait son menton et le dessus de sa lèvre supérieure, comme pour faire mieux ressortir la blancheur de sa peau ; ses sourcils, plus foncés, semblaient tracés par le pinceau; on eût dit que ses longs cils voilaient la vivacité de son regard ; et ses cheveux chatain-clair, épais et luisants, couronnaient cette tête d'archange, portée par un cou d'une forme Raphaélique. Il était d'une haute stature; ses larges épaules, sa poi-

trine et sa voix annonçaient une mâle puissance. Canova eût emprunté ses traits pour sculpter un Adonis, Torvaldsen l'eût fait poser pour réaliser toute la pureté de la statuaire antique, ou du moins pour lutter avec elle, et surpasser l'Antinoüs-Hercule, le Bacchus indien.

Mais pour bien apprécier Iakoff, il fallait rester au point de vue de l'art ou de la nature, n'avoir aucune des exigences sociales, oublier même qu'il existait une élégance dont les tailleurs et les conventions faisaient tout le mérite; il fallait accepter ce jeune homme pour ce qu'il était et ne rien lui demander des raffinements de la mode. Sa chevelure partagée par une raie de chair, bien régulièrement, au milieu du front, venait tomber à droit et à gauche sur ses oreilles pour les couvrir en partie; et par derrière, taillée dans toute son épaisseur, elle laissait libre un cou blanc qu'aucune cravatte n'avait jamais

privé d'air. D'ordinaire, sa chemise, de forme nationale et de couleur rouge, ou bleue, ou rose, rehaussait encore sa belle carnation ; son kaftan de drap bleu d'une extrême finesse se croisait sur sa poitrine et descendait très bas sur ses bottes, selon l'ancienne coutume. Ce costume avait toujours été celui de son père, il ne comprenait pas l'obligation d'en changer ou d'y rien changer ; d'ailleurs il lui seyait à merveille. Ajoutons que la richesse immense et notoire d'Alexiéff, produisait autour de son fils une sorte d'auréole : qu'il était connu, choyé, fêté dans le quartier des marchands comme le plus beau garçon qu'il y eût, ainsi qu'il en était un des plus riches. Les femmes en le regardant passer souriaient ; on dit même que de grandes dames venaient faire leurs emplettes en personne, exprès pour avoir l'occasion de lui parler.

Dans les visites quotidiennes et prolon-

gées que le jeune marchand faisait à la famille de Timoféi, il fut bientôt évident qu'Avdotia était le point de mire de ses regards, le but de toutes ses attentions, l'objet de ses soins. Son visage semblait prendre un nouvel éclat, un charme poétique dès qu'il se trouvait en contact avec la jolie fille ; ses traits exprimaient alors une joie naïve ; on sentait qu'une sympathie irrésistible l'entraînait vers elle. Mais si ses regards parlaient de son bonheur, en revanche, sa bouche restait muette, et son maintien, glacé par la timidité, perdait toute son assurance. Il eût été difficile de trouver un couple mieux assorti : lui, plein de puissance et de sève ; elle, frêle et gracieuse ; tous deux modèles accomplis des avantages de la beauté. Iakoff recherchait toutes les occasions de s'approcher d'Avdotia, de lui parler, et il était non moins évident que ce manége contrariait Varinka. Nous le répétons, sans cette circonstance, la vaniteuse

fille, rêvant d'uniformes militaires et d'habits chamarés de broderies, eût dédaigné la cour que le naïf jeune homme serait venu lui faire ; mais s'apercevoir qu'une pauvre fille de village l'emportait sur elle, devenait un supplice et développait le goût naturel que toute fille de vingt ans peut et doit avoir pour un beau garçon de vingt-quatre.

Varinka fut jalouse ; elle renferma sa douleur en elle, car il lui était démontré que sa Cousine, loin de mettre la moindre coquetterie à encourager l'amour d'Iakoff, semblait y rester étrangère et même ne pas se douter qu'il existât. Avdotia, d'ailleurs, par son heureux caractère, par le charme naturel de ses manières, exerçait de jour en jour plus d'empire sur chacun des membres de la famille, influence douce, insinuante, et qu'on se trouvait heureux de subir.

## VIII.

Les choses en étaient arrivées à ce point, dans la famille de Timoféi, à l'insu du père et de la mère, que Varinka dépitée, ne pouvant plus supporter son chagrin, eût infailliblement causé une esclandre dont le résultat naturel eût été l'éloignement d'Iakoff.

Quelle que fut l'inexpérience du jeune homme, il eût été difficile qu'il ne devinât

pas les maux qu'il causait; et lui-même, impatient de fixer son sort, ne cherchait qu'une occasion favorable pour avouer ses sentiments à celle qui les inspirait et pour lui faire accepter l'offre de son cœur et de sa main.

La maison de la Basmanaia, comme le phénix qui renaît de ses cendres, avait repris son éclat primitif, pour servir d'habitation au boutiquier vulgaire, étranger jusqu'ici aux jouissances du luxe, et qui peut-être allait continuer d'y rester étranger. Les somptuosités de la nouvelle demeure devaient, sauf deux ou trois grands jours dans l'année, rester calfeutrées, selon la coutume des marchands, enfouies dans une honteuse obscurité, enfin perdre leur valeur, sous le prétexte qu'on semblait prendre de les conserver, au point de vue de l'économie.

Le marchand russe veut avoir, pour l'unique bonheur de penser qu'il a et de dire qu'il a; il lui suffit, à cet égard, qu'il s'en donne à lui-même la preuve, aussi bien qu'aux autres, en ouvrant sa maison aux grands jours, pour des fêtes dont la profusion fait tout le mérite, où la confusion trahit l'absence de goût; fêtes données uniquement pour qu'on puisse citer le chiffre énorme des dépenses. Se contentant d'ailleurs, dans la vie ordinaire, de sa frugalité, de quelques chambres dans les combles d'un hôtel magnifique, ce type de l'enrichi aime à vivre sans crainte de heurter des dorures, de froisser des velours et des satins. On n'en vient pas si promptement qu'on pourrait le croire à s'accoutumer aux richesses; il faut de l'habitude et du temps pour être en intimité avec le luxe, pour tutoyer les choses de prix, pour se trouver à l'aise dans le confortable de la mode et de l'élégance.

Timoféi ne devait pas être une exception à la règle ; il avait arrangé son grabat de tous les jours, étroit, mesquin, dans le coin le plus obscur de sa demeure princière : il eût été aussi tourmenté de l'idée d'être constamment en contact avec ses magnificences, qu'il était secrètement heureux de les posséder.

Or le temps arriva de quitter le Kitaï-Gorod pour la nouvelle résidence, et un jour le marchand engagea ses amis à venir la visiter, ainsi que sa propre famille, car il n'avait pas voulu que ses femmes vinssent l'entraver dans ses plans. La seule Avdotia, dans le but de trancher ses indécisions pour quelques questions de goût, avait été secrètement admise dans la maison de la Basmanaia.

Quand Timoféi eut convié Alexiéff et son

fils, il comprit pour la première fois l'isolement de son existence : il ne pouvait pas recevoir tout le monde, il fallait faire un choix parmi ses confrères. On ne sait jamais prévoir toutes les conséquences d'un changement d'état. Alors l'idée de marier promptement ses filles, succéda comme une occupation d'esprit, aux occupations matérielles de l'hôtel remis à neuf et redoré sur ses lambris ; ensuite il se mit à chercher comment faisaient les seigneurs pour avoir toujours tant de monde chez eux... mais pouvait-il en trouver la vraie cause ? S'il avait été plus initié aux choses de la vie sociale, il eût à cet égard rencontré d'abord l'esprit de caste, puis l'éducation, puis les arts, puis les dépenses journalières, et peut-être serait-il arrivé à la solution du problème. Faute de mieux, il songea bravement à continuer de tourner sur lui-même, pour que ce mouvement lui donnât des illusions, comme

s'il eût avançé dans sa nouvelle carrière.

Par une belle journée d'automne, jour férié, Matrona, ses filles et sa nièce montèrent donc dans la voiture de louage qui devait les conduire dans leur nouvelle demeure. La bonne femme se signa dévotement et ne s'éloigna pas sans jeter un coup-d'œil de regret sur l'antre où la vie s'était passée pour elle exempte de véritables chagrins : l'amour-propre au moment du triomphe cédait dans son cœur, par l'effet d'un trouble involontaire, à la crainte d'être moins heureuse au sein du luxe, qu'elle ne l'avait été par sa vie de privations, d'économie et d'accumulation.

Plus on est voisin de la nature, moins la conscience s'est trouvée dans l'obligation de transiger avec elle-même sur les conti-

nuels sujets qui se présentent au contact des volontés étrangères; la femme du marchand, au moment de franchir son Rubicon, éprouvait comme une sorte d'appréhension; une voix intérieure lui rappelait son origine... mais le sort en était jeté... les voisins d'ailleurs la regardaient partir... Les chevaux se mirent au galop... C'était vers l'avenir que ces femmes couraient, en rompant autant que possible avec le passé.

Il y avait vraiment de quoi enivrer des vanités plus exigeantes que n'étaient celles de la femmes et des filles du marchand, dans le prestige de leur arrivée à la maison de la Basmanaia: l'extérieur en était frais, les peintures belles, la cour bien sablée et les jardins remplis de fleurs... l'illusion d'une transformation eût été complète, si Timoféi et ses hôtes barbus n'eussent pas été là, sous le vestibule, pour les recevoir, avec leur

figure rougeaude, leur ventre prédominant, et leur politesse embarrassée, obséquieuse... Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, portaient au cou un ruban rouge, mais ce signe de distinction les marquait plus qu'il ne les décorait; il était en quelque sorte un indice de réprobation... A ce ruban était suspendue une médaille... L'honneur qu'on avait voulu leur faire, rappelait aussitôt qu'ils ne pouvaient aspirer à aucun ordre de chevalerie... Qu'est-ce qu'une médaille aux yeux de femmes qui viennent habiter une maison princière?... Marchands ayez des millions, c'est votre droit... les nobles ont un rang, des plaques, des honneurs et des dettes : à chacun son lot!...

Quand on eut visité les salons, les jardins et les serres, il fallut attendre l'heure du repas, et ce moment de liberté laissa chacun maître de disposer de soi à son gré.

Avdotia se dirigea du côté du jardin... Iakoff qui guettait tous ses mouvements la suivit... et de son côté, la jalouse Varinka, qui les épiait l'un et l'autre, se glissa furtivement sur leurs pas...

Jamais la nièce de Timoféi n'avait paru si jolie aux regards du jeune millionnaire... L'aspect de cette demeure, il faut le dire, semblait produire sur les sens de la villageoise un effet bizarre, car elle trouvait toujours à l'idée d'un grand luxe un charme puissant; toute sa personne s'en parait pour ainsi dire d'un nouvel éclat, comme si la richesse eût refleté fantastiquement sur ses graces naïves, quelques-uns de ses prestiges... C'est qu'une habitation somptueuse retraçait vaguement dans son souvenir, l'événement qui avait donné une direction singulière à son esprit, qui avait ouvert son cœur aux sensations de l'amour, de cet a-

mour inexplicable, sans but, amour qui soutenait son ame, qui l'exaltait, qui l'épurait... Comme l'alchimiste près de son creuset, c'est-à-dire par des songes et des chimères, elle attendait son jour et son heure; et dans cette attente, tout ce qui était du domaine des grands de la terre, souriait à ses yeux comme les promesses de son espoir sans nom...

Pour sa personne rien n'était jamais trop simple; pour sa pensée, rien n'était jamais assez brillant... l'éclat lui semblait avoir un parfum.

Iakoff avait-il deviné cette disposition secrète? l'avait-il pressenti par la force de sa volonté? cela n'est pas probable. Au moment où Timoféi jouissait de ses richesses, voulait-il aussi, lui, se donner une illusion en osant, tout à la fois dans l'intérêt de son amour et dans celui de sa propre va-

nité?.. Quel que fut son motif, il aborda la jeune fille avec un aplomb qu'on était loin d'attendre de lui.

Elle s'était assise dans un bosquet touffu, il s'assit auprès d'elle.

— Avdotia Pétrovna (1), lui dit-il, cette demeure vous semble belle, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle en faisant un léger signe de tête.

— Vous êtes donc heureuse de l'habiter?

Et comme elle ne comprenait pas le doute à cet égard, son regard sembla demander le motif de cette question.

— Ah! si vous en vouliez une plus belle

(1) Avdotia, fille de Pierre.

encore, continua le jeune homme avec un sourire ingénu, en baissant presque les yeux, je sais quelqu'un qui serait très heureux de vous en rendre la maîtresse.

Ce fut au tour de la jeune fille de sourire et de baisser les yeux, non qu'elle se fût expliqué ce que Iakoff voulait lui dire, mais parce que ces mots répondaient à ses désirs les plus ardents et les plus secrets.

— Comment cela? dit-elle, eh! qui songe à moi sur la terre?

— Tous ceux qui vous connaissent et surtout moi.

Avdotia releva brusquement la tête et le regarda d'un air surpris.

— Ne vous êtes-vous jamais aperçu,

Avdotia Pétrovna, que j'avais du plaisir à vous voir?... Votre oncle est très riche, mais mon père l'est encore davantage... tout le monde sait cela... je suis son unique enfant et ce qu'il possède je l'aurai, à moi seul, quand je le voudrai...

— Iakoff Vassilivitch (1), demanda la jeune fille avec vivacité, quel est votre but en me rappelant ici ce que personne n'ignore?

— Mon but est de vous dire que je vous aime; si vous consentez à devenir ma femme, vous serez riche; et vous habiterez aussi la demeure d'un prince; et tout le luxe que vous souhaiterez deviendra votre partage... Je voudrais posséder la couronne du Tzar pour vous l'offrir; je voudrais vous voir entourée de diamants... Il n'y a pas

(1) Iakoff (Jacques) fils de Vassili (Basile).

d'image de la sainte mère de Dieu qui ait un regard plus doux que le vôtre! oui, votre sourire est si gracieux que mon cœur palpite dès que je vous vois, dès que je pense à vous... et je dois vous le dire aussi, j'y songe sans cesse, la nuit, le jour, partout!

Avdotia resta quelques instants comme atterée de cet aveu; ses yeux se fixèrent muets et ternes sur le jeune homme, sans qu'elle l'aperçût; le trouble de ses esprits agissait sur ses sens, il semblait qu'un nuage l'environnât... elle était immobile... Cependant, peu à peu, son sein se souleva, ses yeux brillèrent... des larmes y parurent... et posant sa main tremblante et glacée sur la main brûlante que Iakoff lui tendait, elle se prit à sourire tristement, en secouant la tête, en grandissant son regard pour le mieux voir, mais sans parler... Ce geste, ce silence imposaient au jeune marchand

quelque chose qui tenait du respect... aussi plein d'anxiété, attendit-il, sans vouloir troubler la solennité de ce moment par une seule parole.

La nature avait si merveilleusement doté la paysanne de Nikolsky, qu'il lui avait fallu peu de temps pour se développer sous les rayons obliques que le monde, ce soleil social, lançait sur le coin obscur où elle vivait au sein de l'antique cité. Elle avait compris, par instinct, l'inégalité des conditions, à mesure que les arts lui révélaient la puissance du sentiment ; elle s'était expliqué le mécanisme social. De même qu'elle avait vu Moscou se diviser en trois quartiers qui, jadis, étaient séparés par des murailles, elle avait remarqué qu'il existait dans la population trois catégories bien distinctes: les nobles, les riches marchands et l'immense troupeau des pauvres. Elle

avait vu dans la foule, quelque torrentueuse qu'elle fût, ces trois éléments se mêler sans se confondre ; sa pensée toujours active lui avait prouvé que l'or seul ne suffisait pas pour rapprocher les distances, pour faire disparaître la différence des types, car son oncle tout riche qu'il fût, ne pouvait effacer cette vulgarité natale imprimée également à ses filles, quelqu'effort qu'on eût tenté pour y parvenir. Initiée presque magiquement par l'étude des arts et des langues étrangères à tous les secrets de la société, elle avait senti et raisonné avec une exquise délicatesse les conventions établies dans la grande famille humaine ; la musique lui avait fait distinguer le mérite des demi-tons, et la peinture celui des nuances ; l'harmonie lui avait donné une idée exacte du monde avec ses lois et ses combinaisons ; la beauté, au moral comme au physique, lui était apparue dans le vague

transport de l'imagination, à la suite de ses lectures; enfin, dans le secret de sa pensée, s'expliquant l'incohérence apparente de l'organisation sociale, elle s'était créé pour elle-même, un monde particulier, une sorte de refuge où, caressant sa chimère, par un effet de la folie, elle se faisait son bonheur.

Cependant l'aveu de Iakoff venait de produire un trouble extrême dans ses idées; elle ne s'était pas douté jusqu'alors qu'elle eût été l'objet de la mélancolie du jeune homme... ses yeux le virent pour la première fois au grand jour de sa raison, sous le prisme de cette richesse toute-puissante qui donnait des palais, qui pouvait réaliser tous les désirs couvés dans son ame : il lui apparut ce qu'il était, dans sa naïveté comme dans sa beauté, une de ces rares créatures comblées de tous les dons... elle promena lentement sur ses traits admirables un regard d'ar-

tiste, et son cœur agité retrouvant à cet examen la régularité ordinaire de ses battements, lui redonna le libre exercice de toutes ses facultés. L'orage causé, par un mouvement de surprise, seul avait pu la rendre au bon sens, à la vérité de sa situation ; le calme la ramena bientôt à l'erreur d'un rêve fatal... L'image et le souvenir du prince Dmitri Serguévitch se présentèrent à ses yeux et à son cœur... et, par un mouvement involontaire, sa main pressa celle de Iakoff... Les larmes coulèrent de ses yeux sans qu'elle y songeât, puis, d'une voix stridente, elle lui parla :

— Iakoff Vassilivitch, dit-elle, vous avez oublié que j'appartiens au village où je suis née, que je ne puis être votre femme.

— Vous savez bien que ce n'est pas là un obstacle insurmontable, ajouta le jeune

homme, en pressant à son tour la main fragile dans sa main charnue, mais durcie par les travaux auxquels il se livrait dans le commerce de son père, pour la vérification des marchandises.

A ce contact, Avdotia tressaillit dans tous ses membres; une sorte de répulsion indéfinissable se fit sentir... elle retira sa main, doucement, comme si la pudeur seule lui eût inspiré ce mouvement.

Il faut le dire, il s'en fallait de beaucoup que le fils d'Alexiéff fût à son avantage, ce jour là... Pour plaire, il s'était fait habiller à la mode, par le meilleur tailleur de Moscou, celui qui mettait en relief tous les élégants du grand monde... Mais quoiqu'il eut payé aussi cher qu'eux et au comptant, ce qui n'arrivait jamais aux autres, il n'avait pu acheter l'habitude de parader dans ces

vêtements de la forme la plus moderne... Il prouvait cette vérité incontestable que l'élégance ne consiste pas dans l'habit, mais dans la manière de le porter.

Aux yeux d'Avdotia, qui saisissait avec tant de tact les moindres ridicules, ou les graces les plus imperceptibles, peut-être eût-il moins déplu dans le simple costume qui excluait l'idée de la prétention, avec la chemise de couleur qu'il avait l'habitude de porter et qu'elle avait l'habitude de lui voir.

Oui, tous les avantages personnels du beau marchand disparaissaient sous cette peau du lion ; outre l'embarras naturel et la gêne qu'il éprouvait dans des vêtements étroits, sa haute taille, sa gracieuse prestance dans le kaftan de tous les jours, devenaient d'un aspect vulgaire sous le frac noir et le gilet de satin ; ses épaules parais-

saient rondes, sa poitrine se retrécissait, ses mains rouges semblaient énormes au bout d'une manche fermée au poignet, et ses genoux formaient presque des boules dans l'étroit pantalon de casimir qui les renfermait. Enfin le jeune Slave que l'artiste eût envié comme modèle, pour le nu antique, avait, sous l'accoutrement d'un tailleur parisien, l'air d'un valet endimanché. Sans doute le souvenir des millions qui devaient être son partage, lui aurait rendu des prestiges vis-à-vis de quelques jeunes filles impatientes de briller par l'éclat des richesses ; peut-être aussi quelques femmes positives, pleines d'expérience, eussent-elles fondé quelques projets sur cette nature si bien portante, si abondamment développée... Mais Avdotia, la fille de ses propres rêves, n'y trouvait rien de sympathique ; elle eut peu de courage à refuser l'offre qui lui était faite.

— L'argent n'y peut rien, répondit-elle, et l'obstacle existe ; mon cœur ne m'appartient plus : je l'ai donné.

Elle prononça ces paroles d'un air triste et touché. Iakoff y vit aussitôt une de ces vérités terribles contre lesquelles toutes les supplications sont inutiles.

— C'est donc au village? demanda-t-il d'une voix émue.

Elle répondit affirmativement, par un signe de tête; puis ils restèrent l'un et l'autre silencieux.

La fille pauvre qui refuse l'immense fortune offerte par un homme jeune et beau, est une singularité dans tous les pays du monde; malgré cela, Iakoff n'en appela pas de ce refus à la réflexion et au temps, ne

chercha pas à en connaître la cause, tant il y a de franchise et de naturel dans les rapports des gens de cette classe intermédiaire : ils exercent leurs facultés à la ruse comme moyen d'acquérir la richesse, car trafiquer et tromper semblent être pour eux des mots synonymes; mais entre eux, et dès qu'il s'agit de sentiments, il ne savent plus feindre et les choses sont ce qu'ils les disent.

Le fils du marchand, suivant l'impulsion de la nature, n'avait pas cru faire acte de générosité en proposant à la pauvre fille de l'épouser ; elle ne croyait pas, elle, qu'il y eût du mérite à ne pas accepter cette offre. Cependant, le progrès qu'elle faisait chaque jour dans la science de la vie sociale, lui faisait apprécier la fortune, et l'étonnement qu'elle avait ressenti à la proposition qui venait de lui être faite si brusquement, prouvait qu'il y eut dans sa résolution une

connaissance pleine et entière de l'importance du fait; elle venait d'agir en liberté de conscience, sachant à merveille ce qu'elle faisait... Mais le bonheur de conserver l'espoir et l'illusion du rêve de son cœur, empêchait qu'elle comprît la grandeur de son égoïsme ou de son sacrifice.

En se réfugiant dans sa pensée, Avdotia y trouva bien vite un moyen d'établir l'équilibre entre sa folie et sa raison, comme si elle eut craint instinctivement les reproches que l'une était en droit de faire à l'autre. L'amour, tout extravagant qu'il soit, est le plus habile des rhéteurs; il éveilla donc les sophismes au nom de la reconnaissance; il excita une tendresse qui existait, sans contredit, mais avec laquelle il eût été très facile de capituler.

— Iakoff Vassilivitch, dit-elle en rompant

tout-à-coup le mélancolique silence où ils étaient bercés par des regrets, je vous remercie, ainsi que je dois le faire, de votre proposition, mais vous n'y aviez pas sérieusement songé, avouez le-moi ?

— Qui vous porte à le croire, Avdotia Pétrovna ?

— Vous me connaissez depuis si peu de temps !...

— Il faut si peu de temps pour sentir qu'on aime.

— Cepenant, avant que je ne vinsse à Moscou, c'était à ma cousine Varinka que vous adressiez vos vœux ?

— C'est vrai ..je ne vous avais pas encore vue.

— Et votre mariage avait été en quelque sorte arrêté, entre votre père et le sien?

— C'est vrai... mais nous avons pensé que Timoféi Andrévitch avait changé d'avis, depuis son changement de position. D'ailleurs je n'ai pu me défendre de vous aimer aussitôt que je vous ai aperçue.

— Ne parlons plus de moi, Iakoff, je vous en conjure, si vous voulez que nous restions ce que nous devons être l'un pour l'autre, de bons et vrais amis, et bientôt, je l'espère, des parents dignes de s'estimer... La fortune ne règle pas les sentiments ; le cœur ne se laisse pas guider par elle...

— C'est vrai, Avdotia Pétrovna, car je vous désirais pour compagne quoique vous n'eussiez rien.

— Et pensez-vous que Varinka, après avoir conçu l'espoir d'être votre femme eût pu y renoncer? Si elle vous a aimé, peut-elle cesser de vous aimer ? Maintenant que votre aveu vient de m'ouvrir les yeux, je me rappelle mille circonstances qui me prouvent combien vous êtes chéri d'elle... oui, je n'en saurais douter, elle s'est aperçue de votre froideur et elle en souffre.

— Le pensez-vous, Avdotia Pétrovna ?

— J'en suis certaine. Revenez donc à elle, c'est son bonheur et le vôtre, croyez-le bien... Vous êtes riches tous deux... vous avez été élevés l'un pour l'autre.,.

— C'est vrai...

— Et pensez-vous que j'aurais jamais consenti à vous désunir... moi, qui reçois

une si généreuse hospitalité dans la famille de mon oncle?

— Mon Dieu! que vous êtes bonne.

— Il n'y a pas de mérite à faire son devoir... Varinka ignorera toujours que vous avez porté vos regards sur une autre... Et moi, je serai heureuse de votre bonheur.

— Se peut-il! Et vous vivrez près de nous?

— Oui, sans doute.

— Et vous ne refuserez pas les présents que nous aurons le droit de vous faire?

— Alors n'aurai-je pas le droit de les accepter?

— Ah! oui, Avdotia, je le sens, ce sera

pour moi une consolation d'être votre cousin.. Et si vous vous mariez...

— Moi, Iakoff, je ne me marierai pas...

— Pour quelle raison?

— Je ne puis le dire... Mais vous pouvez me croire, puisque j'ai refusé votre main.

La jeune fille était visiblement émue... Il semblait que l'erreur de son esprit se révélât subitement par un secret instinct des mécomptes de l'espérance, et que cette espérance se montrât à elle, pour la première fois, ce qu'elle était, un mensonge, un effet de l'imagination... Mais il semblait aussi que sa destinée était de se résigner à cette chimère... Attendre, devenait pour sa folie ce que le temps est pour toutes les folies un baume qui calme toujours et qui ne guérit pas.

Iakoff ému lui-même se leva, jeta un regard attendri sur la charmante fille qu'il devait avoir le courage de ne plus aimer.

— Adieu, Avdotia Pétrovna, dit-il, puisque vous m'avez ordonné de ne plus songer à vous, il faut bien que je me soumette à cette rigueur... mais au moins permettez-moi d'être toujours pour vous un ami.

Avdotia lui tendit la main, il la pressa dans les siennes et il s'éloigna.

Quand il eut cessé d'être en vue de la place où cette conversation avait eu lieu, et qui caracterisait à merveille la bonhomnie de la classe des marchands, le feuillage s'entr'ouvrit, et Avdotia en vit sortir sa cousine Varinka, les yeux pleins de larmes.

— Merci ! merci ! s'écria-t-elle en se

précipitant dans les bras de la villageoise. Tu me sauves la vie, tu me rends le bonheur... J'étais là, j'ai tout entendu... Oh! pardonne, Avdotia! j'étais jalouse... Mais le ciel m'est témoin que je ne t'ai pas accusée.

Avdotia la pressa sur son cœur, la baissa au front, essuya ses larmes.

— Viens, viens, dit-elle en l'entraînant, je veux qu'il nous voie ensemble... Votre mariage se fera promptement; il le faut...

Et dès qu'elle fut seule avec l'oncle Timoféi, elle lui fit comprendre la nécessité de hâter cette union.

## IX.

L'hiver avait succédé à l'automne avec toutes ses rigueurs, mais avec tous ses plaisirs. La cérémonie des fiançailles de Varinka avec Iakoff avait eu lieu depuis plus d'un mois, et l'on n'attendait que les fêtes de Noël fussent finies pour célébrer leur mariage. C'était, on le comprend, une succession de galas dans la famille des marchands Timoféi et Alexiéff: rien n'était

trop beau ni trop cher pour eux ; les illusions de leur bonheur étaient au prorata de leurs dépenses ; les totaux marquaient seuls le degré de satisfaction qu'ils s'imaginaient avoir : il y avait des jours où ils s'amusaient pour mille roubles, d'autres jours pour deux mille ; on avait les petits jours de cinq cents roubles, et chaque matin, en réglant les comptes, on regardait au thermomètre des jouissances, afin de se dire : nous avons eu moins de plaisir hier qu'avant-hier ; la différence a été de cent vingt cinq roubles, soixante-quinze kopeks. Heureux les gens qui peuvent vivre ainsi !

Avdotia n'avait pas sans peine réussi à faire renoncer les époux Timoféi à vouloir greffer leur fille sur quelque vieil arbre généalogique ; la vanité des marchands était robuste et tenace à cet égard ; cependant l'esprit du trafic vivait encore assez puissant chez eux, pour qu'ils consentissent à re-

tarder leurs projets d'une génétation. Les deux Crésus barbus s'étaient donc entendus, un jour après boire, stimulés qu'ils étaient à cet effet par le bon sens de la fille du village : ils avaient le vin sensé.

— Timoféi Andrévitch... avait dit Alexiéff, en donnant une accolade fraternelle à son confrère... tout ce qu'il vit tend à s'élever ; il est dans la nature de l'homme d'avoir de l'ambition, comme il est dans la nature de l'arbre de grandir chaque année d'une pousse.. Mais, frère, pour qu'un arbre soit grand et fort, il ne faut pas qu'on le dégarnisse de son écorce : pas de bêtise, entends-tu ! Ne l'oublions jamais, quand les nobles viennent nous tendre la main, c'est pour que nous y mettions quelque chose ; c'est à notre coffre-fort qu'ils font les yeux doux et qu'ils adressent des paroles flatteuses, tout en nous parlant à notre personne ; ils

n'estiment en nous que notre richesse.

— Eh ! ça se pourrait bien, Vassili Pétrovich, mon bon ami !.. Ils ont de grands airs, le jour où nous réclamons ce qu'ils nous doivent, mais ils sont bien gracieux quand ils ont à nous demander quelque service...

— Si je voulais marier Iakoff à quelque fille du haut parage, j'en sais plus d'une qui ne demanderait pas mieux, à condition que je nourrirais sa famille, que je donnerais au père de l'argent pour jouer à la préférence, à la mère des chiffons et tout ce qui s'en suit... Mais je sais aussi qu'on détournerait la tête à mon passage, qu'on oublierait de m'inviter aux jours de fête... Ah ! merci ! non ! je ne veux pas fournir le knout pour qu'on me frappe.

— Peut-être est-ce agir avec sagesse?

— Puisqu'on vient à nous pour notre fortune, la fortune est donc quelque chose?

— Pas mal raisonné, frère!

— Si c'est quelque chose, nous avons notre prix, nous qui la possédons. Les nobles qui n'ont rien sont-ils véritablement des nobles, d'après leurs propres idées, leur propre conduite, hein? je te le demande... Timoféi Andrévich, ne vaut-il pas mieux ne se rien refuser, ne rien demander à personne, pouvoir ce qu'on veut, à quelque prix que ce soit, que d'être un pauvre employé sans feu ni lieu, forcé de vendre sa conscience dans les fonctions de son service? On vit pour soi, bien plus que pour l'honneur de porter un collet brodé.

— Vassili Pétrovitch, tu parles comme un Allemand.

— Avec notre richesse, nous pouvons nous procurer tout ce que l'argent procure aux plus grands seigneurs, n'est-ce pas? Nous avons du vin de champagne comme eux; nous le buvons dans une belle et grande maison bien chaude et bien meublée. Nous ne comptons pas par paysans, c'est vrai; mais nous n'avons pas des milliers d'individus à nourrir dans les mauvaises années.

— Je n'avais pas songé à cela, ami!

— Nous n'avons souci de rien, nous; si les récoltes manquent, nous vendons chèrément les denrées que nous avons achetées pour rien dans les années d'abondance. Tout est profit pour nous quand tout est gêne pour eux. Nous savons garder et pré-

voir, grace au besoin qu'on a de notre argent, pour satisfaire au luxe de tous les jours : la terre est stérile, tant mieux ! la terre est généreuse, tant mieux ! Nos palais sont entre des greniers et des caves; les leurs sont entre des cuisines et des écuries; chez nous tout se conserve, chez eux tout se consomme.

Les vapeurs du vin, quand elles n'enfantent pas d'extravagants projets, servent quelquefois à les détruire; la vérité apparaît dans le nuage sans que son éclat éblouisse nos regards, les travers du raisonnement s'endorment et la raison, toute troublée qn'elle soit, s'éveille pour des conseils trop souvent inutiles... D'ailleurs, il y a des degrés en toute chose. Les deux marchands étaient toujours prudents, par habitude. Le résultat de leur conversation fut d'arrêter le mariage de leurs enfants, comme une opé-

ration commerciale, l'affaire offrant, de part et d'autre, des avantages égaux et le résultat d'une fortune colossale.

Depuis que l'hiver avait concentré dans Moscou les nobles, dispersés dans les campagnes durant la belle saison, la foule était devenue pour Avdotia l'objet d'une attention plus soutenue ; son regard était, toujours et partout, à la recherche de l'être aimé qu'elle aspirait à voir, dont le souvenir suffisait à son âme, depuis le jour de leur première rencontre. Elle ne pouvait l'oublier, c'était dans l'espoir de le rencontrer encore qu'elle avait si avidement accepté la proposition de quitter le village. Mais elle avait ignoré jusqu'alors que l'antique ville des Tsars, comme une veuve délaissée, n'était plus qu'un vaste lieu d'exil pour les ambitions déçues, qu'une sorte d'hospice pour les vieilles renommées éclipsées, qu'un point de réunion pour les bou-

deurs et les mécontents, où seulement le plus petit nombre consacrait un culte de patriotisme et d'amour à la cité sainte, au sein des traditions historiques. La déception vint lui apprendre que tout homme jeune, noble et riche, devait, par devoir et par ambition, briller sous les regards des gloires actuelles, à Saint-Pétersbourg, dans l'atmosphère de la faveur, au sein du luxe...

Oui, c'était vainement que, dans les spectacles, son œil inquiet cherchait l'élégant prince, à la gracieuse tournure, aux traits chéris!.. Dmitri Serguévith ne paraissait point... Au théâtre russe, au théâtre français, dans les solennités de l'*assemblée de la noblesse*, auxquelles les marchands peuvent assister comme spectateurs du haut des tribunes particulières, nulle part son jeune maître ne venait animer la foule par sa présence, et pour elle, rompre l'isolement

de la pensée.. Le découragement se glissait peu à peu dans son ame; la grande ville ne lui semblait plus qu'un aride désert; la vie qu'elle y menait commençait à lui causer de l'ennui, du dégoût même; elle n'y avait pas la liberté d'une constante rêverie... Le bruit l'étourdissait dans les plaisirs continuels que le prochain mariage de Varinka occasionnait; il lui semblait maintenant qu'elle n'avait plus rien à faire, rien à attendre de la capitale des Tsars; il lui fallait le passé du village, ou bien, comme une chance d'espoir et d'avenir, la ville où la cour et la mode enchaînaient le prince Dmitri.

Depuis huit jours elle n'avait pas joui d'un seul instant de loisir; il avait fallu composer le trousseau de la future mariée, choisir les étoffes, les bijous, passer une partie de son temps chez les plus célèbres

marchandes de modes, et Iakoff n'achetait rien sans consulter Avdotia, sans choisir aussi pour elle des présents toujours refusés... quel prix pouvait-elle y attacher? Elle était au dessus de cette coquetterie sans but qui veut la parure pour la parure; d'ailleurs, la simplicité semblait ajouter au charme de sa personne, le goût qu'elle avait reçu de la nature le lui disait; la finesse de ses traits, la pureté des contours ressortaient d'autant plus qu'ils étaient moins déguisés par les ressources de l'art: une robe de mousseline blanche fermée sur ses épaules, traînant à terre, naïvement ajustée à sa taille, à ses bras, formait son costume de prédilection, ses cheveux lissés sur sa tête étaient sa plus belle coiffure. Le hâle ne bistrait plus sa peau; des nuances d'une exquise délicatesse animaient son visage d'une teinte égale; l'éclat de ses regards et de ses lèvres y brillait comme de beaux saphirs et le corail

le plus vif; enfin la grace de son maintien, la naïveté de ses poses, la distinction de l'ensemble de sa personne, produisaient un charme auquel il était difficile de résister. Partout, elle eût été remarquable, mais près de Matrona et de ses filles qui étalaient une profusion d'atours, bariolés et ridicules, elle l'était encore davantage. La femme du marchand voulait que la toilette prouvât la richesse; pour elle, le prix des ajustements en faisait le seul mérite; aussi, fidèle aux traditions du luxe moscovite, exigeait-elle que les modes françaises se pliassent à son orientalisme, malgré leurs frêles constructions : elle eût mis des diamants et des perles à une capote de gaze, si on le lui eût laissé faire.

Quoique Iakoff fut revenu à Varinka, il se sentait toujours attiré involontairement vers la fille du village, et sa fiancée, malgré

ses distractions sans nombre, malgré son triomphe, ne pouvait se défendre d'une inquiétude trop justifiée. Elle combattait sans doute l'humeur naturelle qu'elle ressentait, mais il en perçait toujours assez pour éclairer Avdotia. La pauvre enfant, disposée qu'elle était, par la tristesse secrète de son ame, à ne pas trouver de bonheur dans la vague agitation de sa vie, en vint bientôt à souffrir vivement de sa fausse position, à s'en faire un malheur insupportable; il lui tardait que les noces fussent terminées pour demander à son oncle de la laisser retourner à son isbâ; elle assistait aux fêtes avec la résignation du martyre: ses études et ses lectures seules pouvaient la distraire de ses ennuis. Se livrant au travail avec une ardeur qui augmentait ses progrès dans les arts et qui développait le sentiment social sur lequel repose la civilisation ; elle se créait un monde idéal au sein du monde

positif, et la solitude lui semblait cent fois préférable au contact de tout ce qui l'approchait... Heureusement le jour du mariage allait luire, elle n'avait plus longtemps à lutter contre le ver rongeur que la déception avait placé dans son ame avide d'émotions.

Tout était mouvement et bruit dans la magnifique demeure de Timoféi. C'était la première fois que les deux marchands millionnaires étalaient leurs magnificences aux yeux de leurs confrères, ils voulaient se bien poser du coup, afin de pouvoir ensuite rentrer dans leurs habitudes. On avait fait un choix parmi les marchands des deux premières guildes (1); on y avait adjoint quel-

(1) Les marchands sont divisés en catégories qu'on appelle Guildes, d'après le prix de leur patente. La première Guilde a des droits qui équivalent presque à ceux de la noblesse.

ques employés : le dîner de noces devait être de soixante couverts, et cent-cinquante personnes étaient invitées à la grande soirée qui succèderait au repas ; les chanteurs les plus célèbres devaient s'y faire entendre. Tout avait été réglé en conseil de famille, sans regarder au prix ; il ne restait plus à décider que la grande et importante question du festin, relativement au choix du cuisinier.

Serait-il russe, français ou allemand ?

De nombreux artistes culinaires sollicitaient la faveur de signaler leur savoir-faire dans cette circonstance, et, ainsi qu'il est d'usage, ils demandaient à présenter leur menu, à faire valoir leurs titres et leurs droits... c'était pour les entendre qu'on s'était réuni.

— Avant toute chose, s'écria Matrona, songez-y bien, Vassili Pétrovitch et Timoféi Andrévitch, il nous faut un Général... (1) il y en avait un au mariage d'Arkip Smirnoff, le fabricant de bougies: j'en veux un et des plus décorés.

— C'est entendu, Matrona Afanaciévna, c'est entendu, répondirent les deux marchands, en inclinant révérencieusement leur tête barbue.

— D'abord ça porte bonheur, continua la digne femme... et puis à qui voulez-vous qu'on fasse les honneurs du repas, si ce n'est à un grand personnage? rien ne produit d'ailleurs un meilleur effet, ça orne une table.

(1) Le titre de Général est un des plus élevés dans la hiérarchie russe.

— Oui, oui, encore une fois, c'est convenu, répartirent les deux pères, l'un après l'autre.

— Mais, non pas un Général civil, poursuivit Matrona, avec l'autorité de son droit de mère de l'épousée; je veux une Excellence à uniforme, un militaire!.. ou faute de mieux un Chambellan... je veux qu'il ait une plaque à droite et une à gauche... ça coûtera ce que ça coûtera... on ne marie pas sa fille tous les jours.

— Sois tranquille, Matrona, nous aurons notre affaire, nous aurons peut-être deux Excellences.

— Ça ne serait pas de trop, un du côté du mari, l'autre du côté de la mariée... quand on fait tant que de faire les choses, il faut les bien faire.

Les esprits ainsi préparés on donna audience aux postulants.

Le premier qui fut introduit, traiteur célèbre, promit un sterlet monstre (1), des asperges, des truffes, et des fraises, au taux modéré de vingt roubles-argent (2) par tête, non compris le vin.

— Le prix n'est rien, se hâta de dire Matrona, dès que le cuisinier eût cessé de parler : des fraises, des truffes, des asperges, et un sterlet ne suffisent pas, il nous faut un Général... avez-vous un Général ?

— Un Général .. répondit l'artiste, avec un léger embarras, on peut s'en procurer... ça augmentera peut-être un peu le mé-

(1) Le Sterlet est un poisson fort délicat qui se pêche dans le Volga, l'un des plus grands fleuves de la Russie.

(2) Le rouble-argent vaut environ quatre francs.

moire... mais puisque le prix n'est rien pour vous, je vous fournirai un Général.

— A uniforme ?

— A uniforme.

— Avec des décorations et des crachats ?

— S'il le faut absolument, il en aura... Alors, sans le vin, ça reviendra, par tête, à vingt-cinq roubles-argent.

— Soit, si tout est de première qualité, surtout le Général... Revenez demain, nous verrons si nous pouvons conclure l'affaire.

Le second artiste qui fut admis, appartenait à l'école allemande : il mettait du sucre et des raisins confits dans tous ses ragoûts; la liste des plats qui figuraient dans

son devis était si longue, qu'on était tenté de lui demander quel estomac pourrait suffire à vaincre cette formidable armée rangée en bataille; aussi comme s'il eût prévu la question, dans son expérience des gens et des usages, se hâta-t-il d'ajouter:

— Et puis, j'ai mon Général.

— Vous avez un Général! demanda vivement Matrona, quel est ce général?

— Le conseiller-d'Etat actuel, Fischermann.

— Qu'est-ce que celà? s'écria la digne marchande, en se signant dans l'horreur de son indignation; pour qui nous prend-on? un Fischermam? un général civil! non, non, *mein herr* le gâte-sauce, nous n'avons que faire de vous et de votre Excellence... Nous

aimerions mieux le *Quartalnik* (1) qu'un Fischermann! c'est bon pour de pauvres marchands... ailleurs! ailleurs! nous avons mieux que ça, et nous valons mieux que ça!

Et se levant par l'effet du transport de sa pieuse colère, Matrona conduisit jusqu'à la porte de son salon doré, où l'audience avait lieu, le pauvre cuisinier consterné.

On introduisit alors un de ces hommes de mérite qui sont accoutumés à l'emporter sur tous leurs concurrents: il portait la tête haute et les cheveux frisés; une cravate blanche en mousseline claire, un gilet de velours noir, un habit bleu à boutons de métal, ciselés, témoignaient de quelqu'un qui sait son monde; il marchait ferme sur ses jarrets et sa manière de saluer, fort équi-

(1) Officier de police du quartier.

voque, avait quelque chose de protecteur et d'intrépide.

— Je suis français, dit-il, en gasconnant son russe presque autant qu'il gasconnait sa langue maternelle ; j'ai fait mes études dans la bouche de S. M. l'Empereur Napoléon ; j'ai travaillé dans celle du roi d'Angleterre, et, depuis vingt ans, je suis chef dans l'une des maisons les plus renommées de la Russie... De quoi s'agit-il? d'un repas de noces... soixante couverts... trois services... Voici votre affaire. .

Cette espèce de harangue faite d'un ton bref, avec aplomb, produisit de l'effet sur les marchands... les noms de Napoléon et du roi d'Angleterre, jetés d'un air d'assurance, furent comme un avant-goût des merveilles qu'ils devaient attendre d'un homme si distingué.

L'artiste avait tiré de sa poche un rouleau de papier qu'il offrit aux regards de l'assemblée, et sur lequel se trouvaient dessinés les trois services, dans leurs divisions, avec des noms si bizarres, ou si savants, pour des oreilles qui ne les avaient jamais entendu prononcer, que les cœurs en bondissaient d'orgueil.

— Voyez! voyez! disait le chef en indiquant, sur son *plan*, chaque objet à mesure qu'il le nommait :

= Premier service, = Quatre potages : = potage à la Reine, — soupe à la tortue, — ouka de Sterlet (1), — potage printannier.

= Huit hors-d'œuvre : = thon mariné à la provençale, — olives, — sardines, —

(1) Soupe au Sterlet.

radis roses, — boudins à la Richelieu, — pieds à la Soubise, — langue à la Talleyrand, — laitances de harengs de Hollande..

— Monsieur, interrompit Matrona dont le ravissement n'avait plus de bornes... tout cela doit être exquis, nous n'en doutons pas; mais encore est-il nécessaire de savoir ce que l'on mange: qu'est-ce que le boudin à la Richelieu?

— Cette préparation savante fut inventée pour célébrer la prise du Port-Mahon par le maréchal de Richelieu, propre père du duc de Richelieu, gouverneur général d'Odessa.

— Est-il possible!... Et les pieds à la Soubise?

— Ces pieds de cochon furent servis au

maréchal de Soubise pour le consoler, après la bataille de Rosbach, livrée contre Frédéric-le-Grand, roi de Prusse... Ce dernier remporta la victoire.

— Et la langue à la Talleyrand?

— Le prince de Talleyrand-Périgord, — le Périgord est le pays des truffes, — fit servir cette langue sur la table de S. M. l'Empereur Alexandre, le jour de son entrée triomphale à Paris, en 1814... Le Prince parlait peu et mangeait beaucoup... Ce fut par ses ordres qu'on inventa la gelée au marasquin, qui figure au troisième service de ce menu, ainsi que la bombe aux fruits, lancée pour la première fois sur sa table, au congrès de Vienne, en présence des plus grands personnages de l'Europe. Depuis elle a fait explosion chez les plus grands seigneurs de la Russie.

L'artiste continua son explication avec un imperturbable sang-froid. La famille étonnée ne pouvait résister à des promesses si flatteuses; mais quelques flatteuses qu'elles fussent, elles ne pouvaient faire passer par-dessus le *sine qua non* de la condition imposée par Matrona.

— C'est bien, c'est très bien, dit-elle, et quel que soit votre prix, nous concluons si vous avez un Général présentable... quel est votre Général?

— Comment mon Général, et pourquoi mon Général? demanda Félix Beauchamp, — c'était le nom du cuisinier, — mon Général n'a point à faire ici.

— Mais nous n'avons rien à faire de vous sans votre Général; il faut qu'il préside à la

fête, qu'on boive à sa santé... Et d'abord a-t-il des plaques?

— S'il a des plaques!.. son uniforme en est couvert : quatre d'un côté et deux de l'autre... puis, au cou, des croix, des diamants, un portrait!

— Ciel! s'écria Matrona suffoquée par la joie, voilà un vrai Général! il nous le faut! nous l'aurons!

Et elle faillit se jeter dans les bras du cuisinier.

De leur côté, Timoféi et Alexiéff s'inclinaient et souriaient d'un air caressant.

— Ah ça! dit Beauchamp, tout stupéfait des exclamations de la marchande et des Salamalecks des deux barbus, expliquez-

vous, je ne vous comprends pas : je suis à Moscou depuis quinze jours, et c'est pour me faire connaître que je tiens à composer votre repas...

Avdotia assistait, sans rien dire, à cette scène dont elle souffrait et qui l'amusait en même temps. Comme le cuisinier se demandait tout haut, sans s'en apercevoir, dans sa langue maternelle, s'il était dans une maison de fous, elle s'approcha de lui, et lui adressant la parole en français :

— Non ! Monsieur, dit-elle, personne ici n'a perdu son bon sens. Il est d'usage, parmi les riches marchands, de solliciter quelque grand seigneur de venir présider les grands repas qu'ils donnent : c'est un honneur qu'ils rendent et qu'ils reçoivent... D'ordinaire, quand ils ne sont pas protégés par quelques-

uns des hommes hauts placés, il se trouve des gens qui les leur procure.

— Ah bien! bien! s'écria Beauchamp, je comprends maintenant la chose... Mais diable! mon Général n'a pas pour habitude d'aller dîner chez les marchands, ni même chez les seigneurs qu'il ne connaît pas.

— Qu'est-ce que vous dites tous les deux? se hâta de demander Matrona.

— Je dis qu'il n'est pas toujours facile d'avoir un vrai grand seigneur à sa table, même quand je suis chargé de faire le dîner...

— Nous vous paierons tout ce que vous exigerez... eh! les Français font ce qu'ils veulent dans ce pays... un beau cadeau vous attend en outre, et s'il est nécessaire

d'en faire un aussi au Général... qu'à cela ne tienne...

— Y songez-vous, lui ! recevoir un cadeau !... c'est un trop grand personnage...

— Mais les plus grands personnages sont ceux qui reçoivent le plus de cadeaux... est-ce un Comte ? est-ce un Prince ?

— C'est un Prince.

— Et son nom ?

— Le prince Alexandre Pétrovitch Bélikovsky.

En entendant ce nom qui avait figuré avec éclat dans l'histoire contemporaine, la famille ouvrit des yeux qui brillaient comme des lanternes, et Alexiéff se rappela

que sa défunte femme avait eu l'honneur de lui appartenir, en faisant partie de son domaine de Prioutinsky.

— Vrai! s'écria le cuisinier, nous y avons passé une partie de l'été... Ah! dam! si nous sommes en pays de connaissance, il faudra bien que les choses s'arrangent... Ah ça! vous viendrez au moins l'inviter, si vous voulez qu'il assiste à votre repas?

— C'est notre devoir.

— Alors laissez-moi préparer les choses; maintenant que je vous connais... et, je le vois, vous êtes de bonnes gens... je vais tenter l'assaisonnement... c'est mon intérêt n'est-il pas vrai?... j'aime Moscou, je voudrais m'y fixer... Aussi bien le Général n'a plus besoin de mes services, et je ne serais pas fâché de me faire une clientelle.

— En ce cas comptez sur nous.

— Ce soir, je viendrai vous rendre une réponse.

— Jusque-là nous vous promettons de ne traiter avec personne, de ne voir même aucun autre de vos confrères.

— A merveille!

Et une poignée de main, bien cordiale, avait engagé de part et d'autre la conscience; puis le Français s'était retiré en laissant les Timoféi charmés d'avoir affaire à un homme d'un mérite si incontestable; le cuisinier du prince Bélikovsky qui devait leur procurer l'honneur de l'avoir à leur table, en habit de général, avec tous ses cordons, était pour eux le plus honnête Français que la Russie eût jamais vu, il méritait une couronne...

De son côté, le digne Beauchamp, surpris de la somptuosité de cette demeure, sachant par ouï-dire quelle était la générosité des riches marchands Moscovites, et surtout flatté de la douceur avec laquelle une jeune fille de cette famille lui avait parlé français, quitta la Basmannaia, résolu de tout mettre en œuvre pour mener à bien une opération qui avait le double avantage de lui procurer de beaux bénéfices et de le poser comme il avait le juste orgueil de vouloir l'être, en cuisinier digne de soutenir la renommée de l'école française.

Félix Beauchamp, nous devons le dire, n'était pas un de ces hommes tout d'une pièce, d'un caractère carré, ne dérogeant jamais soit à ses principes, soit à ses habitudes. Son esprit avait quelque analogie avec le grand art qu'il professait; il assaisonnait tout selon le goût des gens; et, avec

lui, d'après le dicton proverbial, la sauce faisait passer le poisson. Ainsi que tout bon Français doit le faire, il ne doutait jamais de sa capacité; cependant les échecs,qu'il avait reçus dans le commencement de son séjour en Russie , l'avaient forcé de transiger quelquefois avec la bonne opinion de soi-même qu'il devait au sol natal : il s'était fait diplomate. De diplomate à cuisinier il n'y a que la main. Une fois la recette trouvée, il l'avait perfectionnée, et grace à *la manière de s'en servir*, il régnait despotiquement, non pas seulement dans ses cuisines, sur ses aide-de-camp et sur les laveuses de vaisselle, ce qui était rationnel et normal, mais encore sur son maître, auquel il savait faire vouloir toutes ses propres volontés. Quand il avait mis dans sa tête, c'est-à-dire quand il entrait dans ses intérêts qu'on mangeât telle ou telle denrée, il fallait en passer par là ; il eût déguisé la

viande en poisson et *vice versà,* plutôt que de renoncer à son idée. Ce n'est pas lui qui se fût passé une épée au travers du corps parce que la marée n'arrivait pas, comme feu Vatel, d'illustre et consciencieuse mémoire ! il eût fait de la marée, lui ; il eût improvisé des turbots avec de vieilles merluches, pourvu qu'il les servît en quenelles : il poussait la science du condiment au point de faire de l'accessoire la chose principale.

L'influence que Félix Beauchamp exerçait sur l'esprit du prince Bélikovsky se trouve tellement liée à cette histoire, qu'on nous pardonnera sans doute de nous étendre à son sujet ; sans lui tous les évènements que nous avons à raconter perdent leur vraissemblance, c'est la clé de voute qui fait l'aplomb de l'édifice.

Depuis quinze ans qu'il avait l'honneur d'ajouter à l'éclat de la renommée que son maître s'était acquise, comme un grand seigneur qui sait vivre et bien vivre, il avait pu faire une étude de son caractère; il le connaissait dans ses qualités et dans ses travers .. nul n'est parfait dans ce monde... Et chaque matin, quand il allait prendre ses ordres et régler le menu, il savait dès l'abord ce qu'il pouvait tenter, comment il devait s'y prendre pour arriver à ses fins, s'il avait quelque projet. Il était résulté une telle habitude, de part et d'autre, de se voir et de se parler, que le Prince, avant de prendre un parti, dans mille circonstances étrangères à l'art de manger, le consultait en employant cette formule de bonhommie: — Voyons Félix si tu étais à ma place que ferais tu? — A quoi Félix répondait toujours, en frottant gravement son menton avec une main: — Excellence, si j'étais à

votre place, etc, Et, disons-le, plus d'une fois le bon sens du cuisinier avait guidé l'homme d'Etat; il lui fournissait des assaisonnements pour faire digérer les évènements coriaces.

Jamais il ne serait venu à l'esprit du Prince de se séparer de Félix, ni à la pensée de Félix de quitter une maison qu'il regardait comme la sienne, si le temps ne détraquait tout, hommes et choses, dans sa marche régulière et inexorable. A force de bien vivre, le grand seigneur avait détruit sa santé et sa fortune; l'une et l'autre demandaient des ménagements; aussi se disposait-il à quitter le climat un peu âpre de Saint-Pétersbourg, pour aller se rétablir sous un ciel plus doux, physiquement et financièrement, et c'était dans le but de se préparer à cette excursion qu'il venait de faire un séjour dans ses propriétés, où il avait traité

vendu, bataillé avec ses intendants, avec ses voisins, avec des usuriers et avec le Lombard de Moscou. Peut-être n'aurait-on pas tout-à-fait tort de penser qu'une intrigue de cour n'était pas étrangère à cette résolution de changer d'air, ni aux transactions qui venaient de s'effectuer.

Quoi qu'il en soit, après avoir pesté pendant six mois, le Prince aujourd'hui se trouvait dans une meilleure disposition d'esprit. Les quatre millions de roubles qu'il avait réalisés, en lui promettant l'indépendance, produisaient sans doute cet accord parfait, pour nous servir d'une expression harmonique du Basile de Beaumarchais, qui résulte toujours de la certitude d'avoir deux cents mille roubles à dépenser par an, en supposant qu'on ne veuille pas placer en viager. A l'âge du Prince, et dans la situation de sa santé, ses capitaux, en pays étranger,

lui eussent certainement produit cinq, ou au moins quatre cent mille francs de revenu. Personne ne pouvait sonder ses intentions à cet égard, car il était resté garçon, et les parents qui devaient hériter de ses richesses, plus riches que lui, restaient fort indifférents à ce déplacement de fortune, qu'ils n'étaient pas d'ailleurs maîtres d'empêcher.

Les quatre millions de roubles pouvaient donc facilement passer du portefeuille de leur propriétaire dans une banque étrangère, soit à Paris, soit à Londres, sans que personne non seulement y trouvât à redire, mais même s'en doutât; et c'était de Moscou que le Prince arrangeait ainsi son avenir, tout heureux maintenant de l'idée de se créer une existence nouvelle, et de faire peau neuve.

Pour que le changement fût complet, le

vieux Général avait résolu de n'emmener avec lui personne de ses gens ; il voulait vivre entièrement à la manière des pays qu'il se proposait de parcourir : de cette volonté invariablement arrêtée, il advenait naturellement une séparation entre son cuisinier et lui, séparation pénible; mais ils se consolaient, chacun de son côté, le grand seigneur par l'espoir de retrouver l'appétit, à l'aide de préparations nouvelles ; l'artiste par la certitude de pouvoir employer fructueusement ses talents avec des estomacs moins blasés.

Résignés tous deux à se quitter, ils ne s'en aimaient que davantage.

## X.

Le prince Alexandre Pétrovitch Bélikovsky était un homme d'une soixantaine d'années. Sa haute taille ondulait encore comme celle d'un jeune officier, grace à cette prison qu'on appelle uniforme, et dans laquelle il avait été constamment enfermé, depuis son enfance. Le corps contraint à l'élégance en avait contracté l'habitude, et la vertu du courtisan produi-

sait l'illusion à cet égard... On ne doit pas vieillir quand on vit à la cour : la jeunesse est d'étiquette ; l'âge et les rides ne paraissent jamais tant qu'on est en faveur... mais on les trouve au jour de la disgrace.

Le général Bélikovsky, en quittant Pétersbourg, s'était vu dans le miroir de la vérité ; les douleurs longtemps combattues se firent subitement sentir... Aujourd'hui n'avait-il pas du temps pour souffrir? Son visage amaigri, pâle, trahissait quels efforts il avait tentés, durant sa longe carrière, pour plaire, ou du moins pour ne pas déplaire ; ses traits nobles, d'un bel ensemble, avaient longtemps conservé l'empreinte d'une aménité naturelle, dans l'aménité de convention qu'il avait cru devoir se faire pour l'exercice de son haut emploi ; et, maintenant, délivré de la nécessité de paraître ce qu'il fallait qu'il

fût, on distinguait encore l'impression factice au sein d'une vie libre, entièrement dégagée des liens de la représentation, tant la contraction avait été longue et forte. Son parti étant pris de ne plus se courber sous le joug de la faveur, il trouvait une sorte de bonheur à se laisser aller, et l'âge venait voûter tout-à-coup l'homme que l'esclavage doré tenait si ferme et si droit sous les regards de la cour. L'esprit tranquille, le cœur calme, sans remords au fond de sa conscience, il eût encore espéré un avenir et du bonheur, si les ressorts usés n'eussent fait préssentir toute la fragilité de son existence. Une sorte d'amour de soi, assez naturel chez le vieillard longtemps dévoué aux autres, lui faisait comprendre la secrète douceur de vivre enfin pour lui seul, quoique bien tardivement; l'inutilité de ce temps qu'il avait sacrifié à des chimères semblait lui faire une nécessité de

ne plus perdre un jour du court laps de temps qui lui restait à vivre, et d'en tirer tout le parti possible.

Heureusement ou malheureusement, d'après la manière d'envisager la situation, le prince Alexandre, vrai type du grand seigneur, avait de la dignité dans le caractère et des sentiments généreux ; jamais on n'avait eu à lui reprocher d'abuser de sa faveur ni de compromettre sa haute position ; aussi avait-il compromis sa fortune. Habitué à se faire un scrupule de toute action répréhensible, au point de vue des principes, il devait répugner à sa délicatesse, de démentir, à ses derniers moments, une vie qu'il avait soutenue honorable et pure sur le terrain glissant de l'impunité, dans la carrière des honneurs. Dans ses rêves de vieillard, il voulait mener une existence consacrée tout entière à la satisfac-

tion de ses désirs, sans qu'il éprouvât de désirs, goûter le bonheur, sans trop savoir par quels moyens il pouvait se le procurer : ce qui lui restait de force était plus imaginaire que réel, c'est-à-dire que le cerveau étant plus actif que le corps, l'ame jouait son rôle, quand l'enveloppe réduite à l'inertie du spectateur, restait dans une passivité à laquelle il fallait se résoudre. Mais résigné, ne cherchant pas à lutter, il retrouvait cette sorte de mélancolie rêveuse qui, dès sa jeunesse, avait influé sur sa destinée. Car, de bonne heure, libre de ses actions et de ses richesses, il avait été préservé de cette perversité qu'on reproche aux heureux du siècle par le romanesque de son esprit. S'il n'y avait, dans une carrière sans remords, d'autres avantages que de procurer de doux souvenirs à la vieillesse, puisqu'elle retourne toujours à ses premières impressions, ne se

rait-ce pas déjà une récompense terrestre?

Evidemment le prince Bélikovsky, puisque les affaires pécuniaires qui l'avaient attiré dans l'intérieur de la Russie étaient terminées, prolongeait son séjour à Moscou dans un intérêt quelconque; mais si l'on s'était livré à des interprétations à ce sujet, il eût été bien difficile de deviner le véritable motif de cette halte faite au sein de l'hiver, de la part d'un vieillard à qui l'on avait accordé la permission d'aller vivre à l'étranger. Qui se fut douté en effet qu'il redemandait les illusions et l'ardeur de la jeunesse aux lieux, aux monuments qui avaient été les témoins de son bonheur. La seule vraie passion qu'il eût éprouvée dans sa vie avait commencé là, s'était développée là; les émotions du passé renaissaient dans son cœur, et ce cœur retrouvait dans ces impressions réveillées à dessein, une espèce de jeunesse rela-

tive où les sens ne pouvaient plus jouer aucun rôle et ne comptaient que pour mémoire. Cependant il y avait encore, dans ces reflets du passé, des prestiges qui bercent une ame aimante puisqu'ils arrêtaient ses pas au moment où il allait quitter sa patrie et l'antique ville des Tsars, peut-être pour n'y plus revenir ! Chaque jour il venait faire arrêter sa voiture dans la *Loubianka* (1), vis-à-vis d'une maison de belle apparence, aujourd'hui destinée au second gymnase, et son regard cherchait, au dessus d'une colonne, la petite image près de laquelle brûle constamment une huile consacrée par le plus saint patriotisme... Alors se découvrant et se signant, il priait et souriait mélancoliquement au souvenir qui s'agitait dans sa pensée. Puis, sur un signe, le cocher qui en avait reçu l'ordre, une fois pour toutes, passait lentement

(1) La Loubianka est une des plus belles rues de Moscou.

devant la grille d'un magnifique hôtel, près de là; ensuite retournant à sa demeure, par le Kremlin; il découvrait sa tête chauve sous la Porte-sainte (1), pour venir saluer le toit dentelé des Théréma (2) et les vieilles coupoles dorées des basiliques.

Cette image imperceptible est, dit-on, celle du prince Pojarski : elle reste aux lieux mêmes où ce libérateur vivait, du temps où la Horde d'or tenait la Russie vassale et tributaire. Sans doute, c'était de là, et après avoir prié devant le pieux objet de sa vénération, que le héros était parti pour délivrer sa patrie... . . .

Ce magnifique hôtel est celui qu'habi-

(1) La Porte-Sainte est une des portes du Kremlin, personne n'y passe sans se découvrir.

(2) Les Théréma sont l'antique habitation des femmes et des filles de Tsar.

tait le comte Rostopchine, gouverneur de la vieille capitale, quand Napoléon y amena sa puissante armée. A cette époque le Prince était un jeune et brillant officier.

L'amour de la patrie n'était pas seul le but de ce pèlerinage quotidien; un autre amour s'y mêlait : il faut le dire, dans cet hôtel, durant une nuit de bal et de magnificence, il avait vu, pour la première fois, la femme adorée, et, devant cette image, leurs mains s'étaient pressées pour échanger de doux serments!..

Il résultait de ces souvenirs, évoqués devant les lieux où les faits leur avaient donné naissance, un charme si placide pour le vieillard, que son humeur en prenait une égalité, une douceur auxquelles on n'était pas accoutumé quand on vivait dans son intimité, surtout depuis quelques années.

Félix Beauchamp entra chez son maître, après s'être préparé à la négociation de l'importante affaire qu'il venait traiter, et ce ne fut pas sans émotion qu'il commença l'habile tactique qu'il avait imaginée : Félix savait combien le prince tenait à ne jamais compromettre le beau nom qu'il tenait de ses ancêtres, le rang auquel ses longs services l'avaient fait parvenir et les décorations sans nombre dont la faveur avait couvert sa poitrine.

— Mon Prince, dit-il, je viens vous demander la permission de faire un dîner en ville... un grand dîner...

— Oh ! oh ! répondit le vieillard, qu'est-ce donc ? pourquoi me demander une permission dont tu t'es si souvent passée ?... n'es-tu pas libre ? ai-je besoin de tes talents pour les œufs à la coque et le blanc de vo-

laille auxquels je suis condamné par mon médecin? ne devons-nous pas nous préparer à la séparation?

— Oui, mon Prince, c'est bien triste... mais puisque nous devons nous quitter, encore faut-il que je ne mérite aucun blâme de votre haute Excellence.

— Laisse-là ma haute Excellence et fais ce que tu voudras.

— C'est un grand dîner que je vais faire, mon Prince.

— Tu me l'as déjà dit.

— Un dîner monstre... chez des marchands...

— Dîner monstre, c'est l'épithète.

— Vous n'avez jamais assisté à un dîner de marchands, mon Prince?

— Non, grace au ciel!

— C'est dommage... ça ne laisse pas que d'être curieux... un repas de noces!... car c'est une noce, mon P[illegible], des marchands qui ont autant de millions...

— Que de poils à la barbe, n'est-ce pas?

— Et la barbe est touffue...

Le Prince ne sortait pas de son indifférence : Beauchamp s'en effrayait plus que d'une colère... Il avait essuyé tant de tempêtes, qu'il savait comment les calmer. Mais pour manœuvrer contre le calme, il lui fallait des moyens dont il n'avait pas l'habi-

tude : il s'apprêta donc à ramer.

— Voyez combien je suis bête ! continua-t-il d'un ton insinuant, je me disais : le Prince qui n'a jamais assisté à des noces de marchands, sera peut-être charmé d'en voir une, avant de quitter Moscou.

— Pas le moins du monde, mon cher Félix.

— Et moi qui n'ai, en quelque sorte, convoité cette occasion que pour vous en faire profiter, mon Prince.

— Contente-toi des bénéfices. Je te remercie de ton zèle.

— C'est que cette abondance, cette profusion de toutes choses ont vraiment un

côté original... figurez-vous, mon Prince, une maison... que dis-je! un palais, comme il n'en existe pas quatre dans la ville... tout y est or et soie... les habitations sont si somptueuses dans la Basmanaia.

En entendant ce nom, le vieux Prince tourna vivement la tête du côté du cuisinier, et son regard étincela.

— Ah! c'est dans la Basmanaia, dit-il avec une émotion visible, — puis après l'avoir maitrisée, il grommela entre ses dents : —Le luxe qui nous ruine enrichit les autres; nous perdons chaque jour du terrain. C'est nous qui bientôt irons tendre la main aux marchands...

Un geste de courroux termina cette exclamation. En l'apercevant, le cuisinier di-

plomate sentit l'espoir rentrer dans son ame ; la glace de l'indifférence était rompue, n'y avait plus qu'à faire vouloir. Il poursuivit :

— Oui, oui, mon Prince, c'est dans Basmanaia... les enrichis m'ont dit que leur habitation actuelle avait vu jadis de magnifiques fêtes, quand elle appartenait à la famille ***.

— Quoi! c'est dans la maison des *** que doivent avoir lieu ces noces? demanda le vieillard avec un intérêt qui fit bondir de joie le cœur de Beauchamp.

— Oui, mon Prince.

— Et tu voulais que j'y assistasse ?

— Je voulais... je ne puis rien vouloir... seulement je croyais pouvoir procurer une distraction à votre haute Excellence.

— Mais, en effet ces noces de marchands ont, dit-on, une sorte de bizarrerie curieuse, il faut tout voir dans ce bas monde.

— C'est exactement ce que je pensais, mon Prince.

— Mais comment parvenir à ce but?

— On se fera un grand honneur de venir vous inviter.

— A quel titre?

— D'abord parce que la mère du marié appartenait autrefois à votre famille.

— Ah ! c'est une raison ! je dois donc faire un cadeau?

— Nullement. C'est à vous au contraire qu'on ferait un superbe présent, si vous daigniez y consentir. . Les marchands tiennent à honneur d'avoir à leur table un grand seigneur dont les rayons reflètent sur eux.

— C'est de la folie.

— Non, mon Prince, c'est de la vanité.

— Mal placée, mon cher Beauchamp.

— Mais, non, mon Prince, il est toujours flatteur de faire boire son vin à un homme de votre sorte, et de lui prodiguer les honneurs qui lui sont dus.

Le Prince courba la tête sous le poids d'une douce rêverie, durant laquelle l'adroit artiste culinaire garda le silence. C'est qu'un des plus doux souvenirs de sa jeunesse se réveillait dans le cœur du vieillard, au nom d'une demeure où, dans les fêtes somp-ueuses qu'on venait de rappeler à sa mémoire, un touchant épisode de sa vie avait eu lieu, triste péripétie du drame de son unique passion : c'est là que la femme aimée lui avait dit un éternel adieu!...A cette pensée, qui le navrait encore de douleur, le vieux général sentit des larmes mouiller ses paupières... Mais le culte de ses souvenirs avait pour lui maintenant un charme secret, même dans ce qu'ils avaient d'amer et de cruel... Il soupira, puis relevant la tête :

— Félix, dit-il, je veux aller chez ces bonnes gens, je veux revoir cette maison;

autrefois si remarquable par ses magnificences.

— Eh bien, d'honneur! mon Prince, vous ferez là une bonne action; d'ailleurs, avant de vous mettre en route pour les pays étrangers, ça vous préparera aux choses étranges.

Le soir, Beauchamp, tout surpris de sa victoire, fut conclure son traité avec les marchands, ravis de se voir au comble de leurs vœux.

Le lendemain Timoféi et Alexiéff vinrent, révérencieusement, faire au Général une invitation dans toutes les formes. Le jour des noces, le grand seigneur se laissa couvrir de tous les insignes de ses dignités, comme un enfant, par son valet de chambre, que le cuisinier avait gagné à cet effet.

Jamais autant de diamans n'avaient brillé sur sa poitrine, même aux plus grand galas de la cour.

La demeure princière de la Basmanaïa étincelait de l'éclat des innombrables bougies; tous les salons qui aboutissaient à la chapelle particulière de cette maison étaient illuminés; quoique cette chapelle fut desservie par un prêtre qui y était spécialement attaché, dans cette grande circonstance un des hauts dignitaires du clergé de Moscou devait officier et donner la bénédiction nuptiale.... Déjà les chants sacrés retentissaient... Iakoff, entouré de quelques jeunes gens, attendait, selon l'usage, qu'on amenât sa fiancée... et quand elle parut, conduite par les principaux amis de sa famille, sa riche parure, qui annonçait plus d'ostentation que de goût, faisait valoir Avdotia,

dont la simplicité ordinaire semblait trouver un nouveau charme.

En la voyant, le jeune homme s'arrêta plein de trouble et d'indécision. Il comprenait au fond de son cœur, qu'elle était toujours le but de ses désirs, l'objet de son amour; mais si ce mouvement ne pouvait être interprêté par la foule, il n'échappa ni à l'épousée, ni à la pauvre fille. Varinka n'était pas encore irrévocablement liée à son fiancé; un mot, et tout son espoir de bonheur se trouvait détruit... Le regard qu'elle jeta sur sa cousine contenait un sentiment de jalousie et de haine, si énergiquement exprimé que l'innocente orpheline en tressaillit d'effroi.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, pourquoi m'accuse-t-elle de l'indifférence de son fiancé. Je ne suis pas coupable et je la rends

malheureuse ; suis-je destinée à porter le trouble dans une famille qui me comble de bontés... ? S'il en est ainsi, je dois fuir : que fais-je à Moscou ? la grande ville n'a réalisé aucune des espérances conçues au sein de la vie calme de mon village...j'y retournerai puisque celui que je venais chercher n'est point ici... C'est vers Pétersbourg que le but de mes recherches s'est reculé... Je n'y puis aller...

Un profond soupir avait terminé le soliloque... elle venait d'être rendue à la solennité de la cérémonie par l'arrivée du général Bélikovsky couvert de toutes ses plaques, circonstance qui, dans l'assemblée, rendit chacun à la nécessité du maintien et du recueillement obligé.

La présence du prince Alexandre au milieu de ces marchands contrastait plus par

l'aisance et le naturel de ses manières que par les broderies de son costume; mais personne ne pouvait apprécier cette vraie distinction qui admet la simplicité de la tenue et du langage sous les marques de la puissance... si ce n'est peut-être Avdotia... La villageoise était si heureusement douée à cet égard, qu'elle fut vivement impressionnée de l'espèce de grace naïve dont le noble vieillard se trouvait paré... son cœur battit sans qu'elle en comprît la cause... tout ce que la sympathie a de plus attractif agissait sur elle.

Tandis que la fille du village se trouvait instinctivement agitée d'une sensation à la fois imposante et douce, en contemplant les traits pleins de bonté du grand seigneur; lui, continuait, de son côté, le rêve des souvenirs de sa jeunese, et la touchante impression qu'il en recevait ajoutait sans

doute à l'expression de sa physionomie. Quand la cérémonie fut terminée, les marchands Timofiéi et Alexiéff se précipitèrent à sa rencontre pour lui faire les honneurs de la maison : tous les spectateurs se tenaient dans un respectueux silence... Seul il trouva de gracieuses paroles à dire aux nouveaux époux, aux membres de la famille ; la bienveillance et l'habitude d'une politesse exquise donnaient du prix aux moindres mots. Peut-être la situation, en se prolongeant, n'eut-elle pas tardé à produire la fatigue et l'ennui sur le Prince objet de tous les soins et forcé d'y répondre, si une circonstance ne fût venue tout-à-coup la transformer en une sorte d'extase.

La nouvelle mariée tenait trop à donner une excellente idée de l'instruction qu'elle avait reçue, pour ne pas hazarder quelques

phrases de français en présence du Général, soit avec Machinka sa sœur, soit avec Avdotia, sous prétexte de lui faire quelques recommandations insignifiantes ou de lui donner quelques ordres. Le Prince était accoutumé à entendre parler français, bien ou mal, ce petit manége ne pouvait pas être pour lui l'occasion d'une remarque; dans sa préoccupation, peut-être n'eût-il même fait aucune attention à ces phrases grotesquement prononcées, si la reponse n'y eût été faite d'une manière élégante, et d'une voix dont le timbre, l'accent et les modulations lui causèrent une surprise si grande que son cœur cessa de battre et qu'il prononça, sans le savoir, le nom de la personne dont il croyait entendre la voix, comme par l'effet de la puissance de l'imagination, dans le charme et la force des rêves du passé, ou comme par une espèce de miracle.

— Élisabeth! Élisabeth! s'écria-t-il involontairement.

Et se retournant aussitôt, il aperçut pour la première fois la jeune fille qui avait parlé.

C'était Avdotia.

Si sa voix avait fait vibrer toutes les fibres sensibles dans le cœur du vieillard, son aspect, comme une apparition fantastique, ajouta à l'impression qu'il recevait une sorte de terreur solennelle, mais remplie d'une ineffable douceur. La magie de ses souvenirs semblait se réaliser... la pensée d'autrefois s'était faite chair et vivante... Trente années venaient d'être retranchées à son existence.. la seule femme qu'il eût aimée, d'un amour saint et vrai, était là, sous ses regards, ravissante de jeunesse et de gra-

ces, dans la merveilleuse élégance de sa simplicité, dans les mêmes salons où jadis il avait coutume de la voir...

Et le nom d'Élisabeth erra encore une fois sur ses lèvres.

Les émotions que recevait le Prince Alexandre avaient une force d'évocation telle qu'il ne put les soutenir et se maîtriser; il fit un effort pour se retrouver dans la positivité de sa vieillesse, pour revenir à la tristesse de la vérité. Mais la vision qu'il avait devant lui, donnait du charme à toute chose ; elle jetait même un reflet sur les personnages qui l'entouraient... il se laissa conduire au banquet et honorer comme il plaisait à ses hôtes de le faire : pour lui désormais le drame de sa complaisance lui procurait un intérêt de cœur, il avait près de lui la parfaite image de la femme

dont le souvenir seul lui avait fait prolonger son séjour à Moscou.

Par un raffinement de politesse ou, pour ne pas se hâter de détruire ses illusions, le Général ne se hâta pas de questionner au sujet de la jeune fille ; il était si heureux de la regarder que cette douce occupation semblait devoir lui suffire et lui faire supporter le repas interminable, pour lequel, il faut l'avouer, Félix Beauchamp s'était surpassé. Et tandis que les nombreux convives se délectaient des savantes manipulations de l'artiste, l'homme blasé de ces jouissances de tous les jours se délectait de ses pensées..

— Elle avait cet âge, une pareille grace de pudeur et d'innocence la parait, quand nos cœurs liés par l'amour ne prévoyaient pas que la volonté tyrannique d'une mère,

viendrait trop tôt, rompre l'accord formé par la nature... Je lui dus cette foi du sentiment qui m'a fait supporter avec dignité les honneurs dont on a comblé ma vie ; je lui dus de comprendre les grandes choses et de ne pas être blessé par les petites ; je lui dus de comprendre la sainteté de nos devoirs envers Dieu et envers les hommes... Par elle, enfin, mon cœur s'est épuré au creuset de la douleur. Elle vient aujourd'hui, par son image, fermer le cercle de ma vie.

Ainsi, au milieu du bruit, malgré le choc des verres, le vieillard rêvait.

Quand on se fut levé de table, après avoir reçu les remerciements et les félicitations de ses hôtes, le Prince s'approcha d'Avdotia et lui adressa la parole en français : il voulait la contempler de près pou

découvrir, par l'appréciation des nuances les plus légères, une ressemblance plus grande avec la femme regrettée, et cet espoir se réalisait dans les petits détails de physionomie ; il voulait la faire parler pour entendre le son de cette voix qui l'avait frappé, pour en recueillir les accents avec volupté, comme il eut fait aux jours de sa jeunesse.

— Mademoiselle, lui dit-il avec bonté, permettez-moi de vous demander qui vous êtes.

— Je suis Avdotia, la nièce de Timoféi Andrévitch, répondit-elle ?

— Et vous habitez cette demeure avec votre famille ?

— Oui.

— Depuis longtemps?

— Depuis six mois que j'ai quitté le village.

— Le village... et quel village?

— Nikolsky.

— Il y a beaucoup de village de ce nom: à qui appartient-il?

— Au Prince Dmitri Serguévitch T***.

En disant ces mots, le cœur de la jeune fille battit avec force.

— Le Prince T***, s'écria le vieillard avec émotion... l'héritier du comte Lévadine.

— Oui, monsieur le Général.

— Et vous êtes née sur ses terres?

— Ma mère n'a quitté la comtesse Élisabeth Pavlovna, qu'après l'avoir mise au tombeau.

L'émotion du Général, en entendant ces paroles, fut si vive que ses genoux fléchirent... il fût infailliblemen' tombé à la renverse si la jeune fille, se hâtant de le soutenir, ne l'eût fait asseoir sur le sopha près duquel cette conversation avait lieu.

Comme dans cette assemblée les regards se tenaient constamment fixés sur le Général, il se manifesta un mouvement qui fit soudainement comprendre au noble vieillard tout ce qu'une pareille scène pouvait avoir de ridicule; il se hâta de rassurer les marchands inquiets, et sa main tremblante pressa la main de la jeune fille pour la

rassurer; puis, prétextant la chaleur, il prit congé de ses hôtes en les remerciant avec sa grace accoutumée. Mais avant de partir, s'adressant encore à la jeune fille et toujours dans une langue qui était à peu près un mystère pour tout le monde, il lui témoignale plus touchant intérêt.

Cette manifestation de la bienveillance du grand seigneur pour l'orpheline excita, dans le cœur de Matrona et de ses filles, une jalousie dont on lui fit sentir aussitôt toute l'aigreur par des airs de dédain et de mépris. Le seul Iakoff comprenant, par ses sentiments secrets, le sentiment de la préférence bien naturelle qu'elle avait fait naître chez l'homme du grand monde, lui adressa un regard de douce pitié, quand il la vit discrètement quitter l'assemblée pour se retirer dans sa chambre.

Seule, la pauvre villageoise, non moins impressionnée de l'accueil plein de bonté qu'elle avait reçu du grand seigneur, qu'affligée et surprise du traitement assez brutal de sa famille, versa des larmes sans trop savoir quelle cause les faisait couler. Quelque chose de vague et de solennel s'agitait en elle, sans qu'elle pût s'en expliquer le motif. A la fois craintive et rassurée par une sorte d'espérance sans but, elle restait immobile ; les yeux fixés sur l'image sainte devant laquelle brûlait une lampe, et dont l'auréole d'or reflétait l'éclat des pierres précieuses, il lui sembla que les regards de la mère de Dieu répondaient aux siens par une scintillation prestigieuse. Elle s'inclina dévotement. Alors le souvenir de Dmitri Serguévitch vint se mêler à celui du vieux prince... Mais se défiant des embûches de l'espérance, elle fut aussitôt rendue au

besoin qu'elle éprouvait de retourner à son village.

—Non, non, pensa-t-elle, je ne serai pas plus longtemps pour la pauvre Varinka, pour sa mère, un sujet de jalousie et d'inquiétude. Le bon Mikaïl r'ouvrira son cœur et ses bras à l'orpheline; l'obscurité convient à celle qui ne doit pas avoir sa part de bonheur sur la terre.

Alors, après sa prière, elle s'endormit bercée par la pensée de revoir bientôt son Isbâ et le bois de mèlezes où, au retour de la belle saison, elle pourrait encore aller cueillir des fraises.

## XI.

Le lendemain, Félix Beauchamp entra de bonne heure chez son général.

— Eh bien! mon prince, dit-il, comment les choses se sont-elles passées? j'espère que ces riches marchands ont compris tout l'honneur que vous avez daigné leur faire?

— Félix, reprit le Prince, qui n'avait au-

cune confidence à déposer dans le cœur du cuisinier, ton festin était splendide.

— Oui, oui, l'apparence y était... un homme qui entend son affaire travaille toujours selon les gens qu'il doit contenter. Pour vous, mon prince, je fais mes gelées au marasquin avec du marasquin; mais, pour les palais accoutumés aux choux, je les fais avec du kirch : ce qui est haut en goût leur semble préférable. Tout est profit.

— Sais-tu, Félix, qu'il leur faut d'immenses richesses pour supporter de pareilles dépenses.

— Elles le sont, en effet; mais dès aujourd'hui la vie sordide va reprendre son cours jusqu'à la première circonstance solennelle, dût-on l'attendre dix ans. Chez le gentilhomme qui sait vivre, le luxe est un

besoin de tous les moments ; chez les marchands, c'est un accident dont la vanité profite et que doivent exploiter les gens habiles...

— Qui te ressemblent.

— Pourquoi pas moi, aussi bien qu'un autre ? En somme, mon Prince, votre présence a tout assaisonné mieux que feu Carême n'eût pu le faire. Le grand seigneur titré, chamarré est toujours la plus belle pièce d'un pareil festin.

Cet aveu tardif eût sans doute choqué la dignité de caractère qui faisait d'Alexandre Pétrovitch un vrai Russe ; mais, sous le charme des impressions reçues la veille, il ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre, et il congédia l'artiste avec bonté afin de rester seul livré à ses souvenirs.

Retourner à la Basmanaia, revoir la délicieuse enfant qui se trouvait en quelque sorte liée avec son passé, par le hazard d'une ressemblance inexplicable, tel était le projet qu'il couvait avec l'impatience d'un jeune homme. Cependant, sentant la nécessité de laisser passer quelques jours, par la crainte de paraître ridicule, il se résigna, quoi qu'avec peine, à attendre.

Ce délai, imposé par la distance des rangs, fut une terrible épreuve pour le vieillard. Accoutumé à commander, à se voir promptement obéi, il retrouvait, dans l'attente des impressions qui lui rappelaient sa jeunesse, cette angoisse de l'impatience, qui, n'en doutons pas, eût été moins cruelle, si elle eût eu une cause moins noble, un intérêt plus positif. Le souvenir d'Elisabeth Pavlovna l'agitait uniquement dans le besoin qu'il éprouvait de revoir sa vivante image, cette jeune

fille qui la lui rappelait telle qu'il l'avait adorée, comme si les ravages du temps l'avaient épargnée par une faveur miraculeuse..... Nous l'avons dit, dans le délabrement de sa santé, le prince était réduit à des soins extrêmes; pour lui, la vie n'était active que par les facultés de la pensée.

Cependant, dans les rêves du passé, un rêve d'avenir se glissait pour sourire à l'imagination du vieillard, rêve timide, vague, incertain, passant et repassant sous ses regards sans s'y arrêter. Il était seul au monde, il allait partir, uniquement occupé de lui-même, pour ne songer qu'à lui ; mais sous le ciel plus favorisé qui devait lui offrir le soleil, qui devait lui faire sentir la douceur du climat, la beauté des sites, être l'objet des soins constants des autres, sans avoir jamais les illusions d'un doux échange, répugnait à la délicatesse de son cœur; il

comprenait maintenant tout ce qu'il y avait eu d'égoïsme dans sa résolution; il se reprochait de vouloir quitter sa patrie... mais le docteur avait parlé et parlait chaque jour pour hâter le départ.

— Partir! pourquoi partir? se disait-il parfois, durant ces tiraillements de l'incertitude, n'est-il pas moins cruel de mourir aux lieux où l'on a reçu la vie, où l'on a aimé... A Moscou, je verrai cette jeune fille, ce sera là consolation de ma vieillesse; je l'aimerai parce que j'ai juré à celle dont elle est la parfaite image de rester fidèle... Je trouverai peut-être le moyen de lui être utile...

Mais à travers ces bienveillantes dispositions, les griefs du courtisan revenaient; et les souffrances physiques anéantissaient la rêveuse émotion de l'ame. Les ordres don-

nés pour le départ s'exécutaient; le jour ne pouvait tarder. Sa volonté n'était plus assez puissante pour lutter contre de continuelles douleurs....

Ces alternatives tuèrent le temps... Cinq jours s'étaient écoulés depuis la soirée des noces, il se fit conduire à la Basmanaia.

En effet, ainsi que Féiix Beauchamp l'avait prévu, tout était muet et triste dans la somptueuse demeure ; les grands appartements paraissaient scellés; la grande porte d'entrée était fermée, et par la petite porte, qui restait entr'ouverte, l'œil du passant n'apercevait dans la cour aucune voiture, nul valet ne l'animait de sa présence : il fallait que la pensée fît un effort pour se rappeler quelle fête y avait fait retentir la joie.

Quand le laquais du Prince eut découvert

à grande peine une ame vivante dans la vaste maison, il alla prévenir son maître; une femme qui faisait l'office de portier s'étant présentée à la portière de sa voiture, il lui demanda s'il pouvait être reçu par Timoféi ou par sa femme. La servante répondit que la famille entière se trouvait chez Alexiéff, à l'exception d'Avdotia Pétrovna qui, seule, se trouvait au logis.

Le Prince n'avait pas oublié ce nom, il se sentit doucement ému de l'entendre prononcer.

— Eh bien, allez dire à la jeune fille que le prince Bélikovsky désire la voir et lui parler sans cérémonie, dans quelle chambre que ce soit, dit-il d'un ton de bonté qui impressionna la pauvre femme.

Et elle courut exécuter cet ordre.

Le vieux prince commençait à craindre de ne pas être reçu, et il s'y attendait sans trop murmurer... ce qu'il avait demandé eut été, pour les gens de sa caste, hors des convenances. Quand il vit revenir la messagère, elle lui annonça d'un air de respect, qu'Avdotia Pétrovna priait son Excellence de vouloir bien l'excuser s'il n'était pas accueillit avec tous les honneurs dûs à son rang, mais qu'en l'absence de son oncle, elle ne pouvait disposer de rien.

Le Général pour toute réponse descendit de sa voiture, et se fit conduire auprès d'Avdotia.

La jeune fille attendait dans l'anti-chambre .. mais son aspect lui imposa une sorte de terreur. Ce n'était plus l'enfant radieuse, épanouie, que sa simple robe de mousseline blanche éclairait pour ainsi dire au milieu

des splendeurs d'une fête. Elle était vêtue de noir ; ses traits altérés trahissaient des peines cuisantes, et les larmes coulaient de ses yeux, quelque effort qu'elle tentât pour les retenir.

— Qu'est-il arrivé, mademoiselle, s'écria le Prince du ton de l'intérêt le plus vif... il y a peu de jours, vous paraissiez heureuse... pourquoi ces habits de deuil?

— Le frère de mon père qui, depuis mon enfance, m'a élevée comme si j'eusse été sa fille, est mort au village, répondit-elle, en étouffant un soupir. Et quand vous m'avez vue au sien d'une fête, je ne pensais pas que je dussele pleurer sitôt. Cette triste nouvelle m'a été donnée le lendemain des noces de ma cousine, par l'intendant de Nikolsky, que les intérêts du Seigneur amènent à Moscou. Mais, pardon, monsieur le Général, ce

sujet de tristesse ne peut toucher que moi seule.

— Il doit être partagé par tous ceux qui vous souhaitent le bonheur dont vous êtes digne, mademoiselle, et je suis de ce nombre.

Avdotia fit une profonde révérence et indiqua avec un geste gracieux, le petit salon dont la porte était ouverte.

Quand ils y furent entrés, le vieillard, très ému, garda le silence pendant quelques minutes, comme s'il eut eu besoin de recueillir ses esprits et de se préparer à ce qu'il avait à dire. Avdotia près de laquelle il était assis ne crut pas devoir parler la première.

— Les regrets que vous ressentez de la perte de votre oncle, mademoiselle, conti-

nua le Prince, en s'exprimant en français pour n'avoir pas à employer et à entendre les formules que la langue russe imposait, prouvent d'autant plus en sa faveur, que vous devez facilement oublier votre village dans cette riche demeure.

— Hélas, monsieur, répondit la jeune fille avec un naïf abandon, je voulais y retourner au contraire. La simplicité de mon existence y était pour moi préférable à celle que je suis forcée de subir à Moscou. Je projetais d'aller, près du vieux soldat qui m'a prodigué tant de soins pendant mon enfance; je voulais mettre mon bonheur à soigner ses derniers jours. Mais Dieu ne l'a pas permis. Maintenant je suis seule au monde.

— Seule! répartit le gentilhomme, en retrouvant tout-à-coup les projets qu'il avait vaguement formés, et vous ne dési-

rez point prolonger votre séjour dans cette demeure ?

— Non Monsieur.

— De sorte que si l'on vous procurait une place... convenable... honorable... vous l'accepteriez ?

— Sans doute; ne dois-je point ma redevance à mon seigneur ?... l'intendant de Nikolsky me l'a fait entendre... j'appartiens au village, il voudra m'y marier peut-être.

— Et vous voudriez éviter cette situation, si peu d'accord avec l'éducation que vous avez reçue ?...

— Oh! oui, Monsieur... s'il était possible... On dit qu'à Pétersbourg il me serait facile de trouver un emploi... mais je n'y connais

personne... et l'intendant ne consentira point à m'accorder de passeport sans garantie.

— Cet homme est à Moscou, m'avez-vous dit?

— Oui.

— Écoutez, Avdotia, je dois vous l'avouer vous avez avec la feue comtesse Lévadine, une ressemblance qui m'a frappé la première fois que je vous ai vue, et je n'ai pû me défendre d'en ressentir une surprise tout à votre avantage... car il faut que vous le sachiez, Elisabeth Pavlovna fut ma fiancée... j'ai juré devant Dieu de n'avoir jamais d'amour que pour elle, et j'ai tenu mon serment... Mais cet amour qu'on ressent pour son enfant, vous me l'inspirez, et depuis que je vous ai vue, je n'ai songé qu'au

bonheur de vous revoir. Sans savoir s'il pouvait se réaliser, j'ai formé le délicieux projet de vous protéger et d'aimer en vous la fille que m'eût donné la femme adorée, si l'on n'eût rompu les liens formés par la plus douce sympathie... Vous vouliez consacrer votre vie à un vieux soldat? eh bien, voyez en moi celui que vous regrettez, et je mettrai mon bonheur à vous le rappeler par une affection toute paternelle... Cet aveu est bien brusque, Mademoiselle, mais à mon âge on n'a pas de temps à perdre.. Je dois quitter Moscou... De votre côté vous devez prendre un parti... Je verrai votre oncle Timoféi; je saurai le convaincre que votre situation auprès de moi sera ce qu'elle doit être, et selon les convenances les plus sévères... L'intendant de Nikolsky n'aura rien à m'objecter... je sais comment agir à son égard...Votre seule volonté va maintenant faire votre destinée... je suis vieux et

souffrant, la tendresse paternelle peut redonner à mon existence une joie que je n'espérais plus de goûter... c'est pour moi que je vous implore, Mademoiselle, et croyez-le bien, je saurai mériter mon bonheur...

Pour toute réponse, Avdotia fondit en larmes, ses genoux fléchirent devant le vieillard, et, s'emparant de sa main, elle la baisa sans qu'il fît aucun effort pour la retirer: il comprenait que son rôle de père commençait... Déposant, de son côté, un baiser sur le front de la jeune villageoise, il la releva en l'appelant sa fille.

—Vous y consentez donc? poursuivit-il en essuyant les larmes qui s'échappaient aussi de ses yeux... je vous remercie!.. accordez-moi, dès ce moment, l'autorité que me donnent mon âge et le titre dont vous m'investissez: mon droit commence pour tout ce

qui concerne vos intérêts, laissez-moi l'exercer...

Alors, après l'avoir pressée dans ses bras, l'excitant au courage :

— Allons, ma fille, remercions Dieu l'un et l'autre de la grace qu'il nous accorde.

Et tous deux s'inclinèrent en se signant vers l'image de la chambre.

— Maintenant, continua le Prince, dites-moi, Avdotia, ou mieux Eudoxie, pour traduire votre nom, dites-moi la raison qui vous fait quitter votre famille de Moscou... je veux le savoir, afin qu'il me soit plus facile d'agir sur l'esprit de Timoféi, pour répondre aux objections.

— Je ne puis craindre qu'on s'oppose à vos nobles intentions.. peut-être ai-je fait naître un peu de jalousie...

— Oui, sans doute... et ce mot m'explique tout Mais la supériorité doit consoler de l'envie qu'elle excite. Dans le monde où nous vivrons, ma fille, on sait apprécier le mérite, on sait le reconnaître pour lui rendre hommage. Préparez-vous à partir: il faut rompre le plus promptement possible avec ceux qui cessent de nous convenir.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de Timoféi. La jeune fille les laissa; elle courut s'enfermer dans sa chambre, pour s'y livrer pleinement aux sentiments nouveaux qui s'emparaient de son ame.

Le prince Bélikovsky était un de ces hommes dont les volontés sont toujours sa-

tisfaites, parce qu'elles n'ont rien que de juste. Quoique le marchand Timoféi fût secrètement envieux de la situation de sa nièce, ne pouvant rien contre un arrangement qu'il n'était pas maître d'empêcher, il crut devoir s'y prêter de bonne grace. L'intendant du Général s'entendit avec celui du domaine de Nikolsky, sans que ce dernier se doutât de l'importance attachée à la permission qu'il accordait; et, quinze jours plus tard, toutes les formalités remplies, le vieillard et la jeune fille quittaient Moscou, sans qu'Avdotia sut encore où elle allait. Elle s'était fait un scrupuleux devoir de ne pas questionner son protecteur, son père, le gentilhomme qui répondait à tous les instincts de son imagination, qui peut-être allait la conduire à Pétersbourg... A Pétersbourg où vivait le prince Dmitri Serguévitch! Mais bientôt son espoir fut détruit. C'était la route de Smolensk qu'on avait prise.

— Dans quelques jours nous serons à Varsovie, lui dit Alexandre Pétrovitch... avant peu de temps nous serons en France.

Avdotia se résigna dans sa pensée.

## XII.

Il y avait cinq ans que le prince Dmitri Serguévitch T*** avait rencontré Avdotia, la jeune et naïve villageoise, et jamais pour elle un jour ne s'était écoulé sans que le souvenir de toutes les circonstances de cet évènement n'agitât son cœur. Cependant des distractions sans nombre, l'aspect de pays nouveaux auraient pu justifier l'oubli ; le développement des facultés intellectuelles,

la connaissance des usages, auraient même dû le produire, sous l'influence de la pudeur, par les notions du bien et du mal, dans leurs relations avec son âge et son sexe. Mais, par une faveur spéciale, comme il arrive parfois dans la folie, le temps l'avait à cet égard conservée dans une sorte de prolongation d'ignorance et d'innocence telle que ses illusions restaient complètes. Quand, par la pensée, elle retournait à cette époque, elle se retrouvait moralement ce qu'elle était alors, comme si rien n'était changé pour elle ; l'impression d'autrefois revenait vive, acre, douce, extase et sentiment, sans que sa conscience éclairée par la science de sa vie nouvelle la fît rougir, la forcât à repousser ce souvenir. C'était, au contraire, la source qui fournissait à son existence la sève dont elle avait besoin ; elle s'y retrempait pour l'espérance

Il faut jeter un coup-d'œil rétrospectif sur ce laps de temps.

D'abord, dans les premiers moments de sa nouvelle vie, le regret de la patrie; un ardent désir de la revoir, formaient le monde invisible de sa pensée, au milieu de Paris, dans le bruit et l'agitation de la vie élégante à laquelle elle était condamnée. Car le prince Bélikovsky, ranimé sous l'influence d'un climat plus doux, et sans doute par l'effet de la vive affection qu'elle lui inspirait, avait voulu l'initier aux mœurs du monde, lui faire apprécier tous les avantages de la civilisation.

Les titres, la grande fortune, le renom d'une longue carrière honorée reflétaient sur la vieillesse du prince un éclat que le luxe rehaussait encore.... Il s'était posé tout de suite dans la société parisienne

en prince russe; on retrouvait en lui un de ces types de grands seigneurs devenus si rares par l'envahissement des mœurs bourgeoises. Sa maison semblait être le refuge des traditions aristocratiques ; les étrangers de distinction tenaient à honneur d'y être reçus, et les plus illustres familles françaises lui faisaient de séduisantes coquetteries. La jeune fille était donc dans la position la plus favorable au libre développement des heureuses facultés dont la nature l'avait douée ; son éducation se complétait devant les modèles du savoir-vivre et de l'élégance, et son zèle à profiter de l'instruction ne lui laissait point passer de journée sans qu'elle n'y ajoutât quelque perfectionnement.

En arrivant à Paris, le Général avait présenté Avdotia comme sa fille adoptive. Il existait en elle tant d'ingénuité, tant de

graces pudiques; le vieillard, souffrant et courbé par l'âge, était si vénérable dans la simplicité de son langage et de sa conduite; leurs rapports offraient, de part et d'autre, une échange d'affection, de prévenances et de soins si touchants, que personne n'eût osé concevoir un injurieux soupçon sur cette intimité: d'ailleurs on en ignorait l'origine et la date. Les plus curieux, dans leurs suppositions pensaient que l'adoption, moyen de réparation, était le mensonge qui voilait la vérité, pour arriver à mettre d'accord la nature et la société. Puis entre eux, près d'eux, constamment, une noble personne, que des malheurs avaient réduite à l'état subalterne de dame de compagnie, se trouvait pour témoigner de l'emploi du temps, de la pureté des actions. Ce n'était pas dans la crainte du monde que le Prince avait placé sa jeune amie sous la sauvegarde et le patronage d'une femme d'un

âge et d'une éducation respectables aux yeux de tous; la crainte ne pouvait naître que par l'idée du mal, et cette idée ne s'était jamais présentée à son esprit; mais il fallait qu'Avdotia eût une liberté convenable, une contenance dans l'autorité qu'il avait voulu lui voir exercer dans sa maison. L'usage russe à cet égard le guidait, et le hazard, ou plutôt la loi des affinités, ce magnétisme des sentiments, lui avait fait rencontrer dans madame de Cerney une amie digne de son cœur plus qu'un gouvernante.

C'était une femme de quarante ans, si parfaitement conservée qu'elle eût pu nier quinze années; mais le chagrin soutenait sa raison, fortifiait son ame, lui faisait dédaigner les consolations de la vanité. Précipitée d'une haute position par la ruine et la mort de son mari que le jeu de la Bourse

avait séduit, il lui fallait pourvoir à son existence, et plus encore à celle de sa mère que ses propres désastres avaient également rendue pauvre. Courageuse et fière, elle s'apprêtait à quitter la France pour la Russie, où, par les conseils et les recommandations de madame Récamier, elle pouvait, mieux que partout ailleurs, utiliser ses talents, quand le prince Bélikovsky, arrivé à Paris depuis quelques jours, avait demandé à madame Swet***, dame russe fixée en France, une gouvernante pour sa fille adoptive. Dans une première entrevue, entre des personnes faites pour s'apprécier et se comprendre, on avait sympatiquement tout décidé et tout conclu. Dès le lendemain, Avdotia se trouvait dans les bras d'une amie, et le Général jouissait des avantages d'être en rapport continuel avec une femme que la distinction de ses manières et de son esprit recommandait autant

que sa naissance et la position sociale qu'elle avait occupée. Dès le lendmain on apprit, dans le faubourg St-Germain, que madame de Cerney avait en quelque sorte réparé ses malheurs ; puis, dans l'effusion de la joie que cette nouvelle faisait naître, on s'enthousiasma pour le vieux Prince et pour la jeune orpheline qu'il avait adoptée. Ensuite, comme on exagère tout dans le monde, soit en bien, soit en mal, on fit de tels récits sur les richesses du Moscovite et sur la beauté d'Avdotia, que les nouveaux venus eurent, sans y prétendre et presque sans le savoir, l'avantage de faire évènement : la mode, qui parfois s'entend avec le goût et l'équité, les intronisa tout d'un coup d'un de ses plus gracieux sourires.

Avdotia était une de ces personnes favorisées qui inspirent à tous indistinctement de la sympathie, vers lesquelles on

se sent entraîné par quelque chose d'irré-sistible : il lui suffisait de se montrer pour plaire. Il est vrai de dire que le titre de prince et les millions de son bienfaiteur formaient une auréole autour de sa tête, la *nimbaient* comme les saintes images de son pays. Mais si la richesse ajoutait à l'éclat de sa beauté, il faut convenir également que le vieillard dut en grande partie son succès aux graces de sa pupille. On eut, sans doute, ressenti beaucoup de bienveillance pour le grand seigneur maladif ; mais la renommée ne s'attachait qu'au père légitime, naturel, ou par adoption, le mot ne devait plus rien changer au fait, du moment qu'on l'avait sanctionné par une admission franche et sans réserve. Qui d'ailleurs, à voir Avdotia, eut nié son droit à faire partie de la meilleure compagnie du monde ? Existait-il, dans la coterie aristocratique de Paris, une personne qui la surpassât ? Son

charme était un blason qui s'attachait à ses moindres actions ; puis, ajoutons-le, madame de Cerney ne pouvait être la gouvernante que d'une princesse. On s'extasiait devant la jeune Russe ; on se taisait pour l'écouter, ce qui tient du prodige ; et son nom, ce nom de villageoise, si vulgaire en Russie, était devenu, dans la capitale du monde civilisé, pour la société la plus merveilleuse, avec l'acception que ce mot prend dans le vocabulaire des gens comme il faut, le synonyme de distinction, d'élégance et de bon goût. Toutes les Eudoxie au berceau devinrent des Avdotia.

Nous le savons, en quittant Moscou, la paysanne de Nikolsky était digne d'être remarquée, mais dans la famille de son oncle, dans le voisinage des filles de marchands. Comment en était-elle arrivée, en si peu de

temps, à paraître avec tant d'avantages aux yeux des femmes du grand monde, toujours promptes à saisir les moindres ridicules, dans le langage, ou dans les manières, ou dans la toilette, pierre de touche où la pureté de goût ne souffre pas d'alliage? C'est qu'elle n'oubliait jamais, dans le secret de sa pensée, son point de départ; c'est qu'elle ne cherchait pas à rien changer à ce que la nature avait fait pour elle; c'est qu'elle restait simple de cœur, et que le cœur était chez une source féconde d'inspirations. Elle observait avec une grande justesse, adoptait et repoussait ensuite avec un tact exquis. C'est ainsi qu'il lui avait suffi de traverser la Pologne et l'Allemagne pour pénétrer dans les finesses du savoir-vivre; c'est ainsi qu'elle était remontée analytiquement jusqu'à la cause, cette aristocratie du goût dont le geste et la voix commandent à toutes les parties du globe. Puis, à Paris, observant

toujours, grace à la timidité, à la réserve que commandait son âge, elle continuait ses études psycologiques... d'ailleurs madame de Cerney, avec sa grande expérience et l'autorité de sa raison, achevait, sans qu'elle s'en doutât, de polir le diamant.

Le voyage de Paris à Moscou avait donc été une transition en quelque sorte hiérarchique ; le Prince expliquait avec toute la délicatesse d'un cœur généreux, ce qui pouvait étonner sa jeune compagne; et cette espèce d'initiation progressive était, pour le maître et pour l'élève, un nouveau lien. La reconnaissance était réciproque. Avdotia devait au noble vieillard l'inappréciable avantage de connaître la vie par les nuances du savoir-vivre; et lui devait à la gracieuse enfant le sentiment qui, seul, donnait du prix à ses derniers jours.

— Nous sommes sur une terre qu'on ne touche pas sans qu'il en résulte l'émancipation avec toutes ses conséquences, lui avait-il dit, après avoir franchi le Rhin; bientôt nous allons vivre dans une ville où tous sont égaux devant la loi, moralement, quoique divisés matériellement comme dans tous les pays, en maîtres et en esclaves; maîtres par la richesse, esclaves par le besoin. De ce moment, mon enfant, tu es libre par le seul fait de ta volonté. Le prince Dmitri Serguévitch T*** a perdu tous ses droits sur la fille de Nikolsky; la somme que j'ai déposée entre les mains de l'Intendant lui paie ta rançon: ta conscience et la mienne peuvent être rassurées à cet égard, nous ne lui portons aucun dommage. Maintenant, oublie le village qui t'a vue naître.

— Oublier! mon père, avait-elle répondu en étouffant un soupir; je le tâcherais en

vain; ne demandez pas l'impossible. Le souvenir qui ne se perd jamais dans la mémoire, tant que le cœur bat, c'est celui de la première impression ressentie par l'ame, quand elle s'ouvre au sentiment. On n'oublie pas l'être qui nous a donné la vie... Je n'ai pas connu ma mère, il est vrai; mais sa tombe est au village, et près de cette tombe j'ai passé mes jeunes années... Quand je m'endors, chaque nuit, je revois ces lieux chers à ma pensée, je les revois sans que je les appelle, involontairement, parce qu'on ne rompt pas comme on le veut le lien secret et invisible qui nous attache, même de loin, à la terre où l'on nous a bercé, où nous avons aimé pour la première fois.

— Oui, oui, répondit le vieillard en soupirant aussi : c'est l'amour de la patrie, plus fort que nos griefs contre ceux qui sont res-

ponsables du bonheur des nations; il survit à nos rancunes, quelqu'opiniâtres qu'elles soient... Cependant, chère Eudoxie, il faut écouter ma vieille expérience; je connais le monde avec lequel nous devons nous trouver en contact: ses préjugés sont plus puissants que ses prédilections, et la prudence exige qu'on ignore ton origine, bien qu'elle soit rachetée par des qualités que toute femme serait fière de posséder, fût-elle née sur le trône. Pour ta tranquillité ne trahis jamais le secret de ton humble naissance, car ton bonheur c'est le mien... Ce n'est pas à moi qu'on ferait un crime de t'avoir sortie de ta condition, et cependant je souffrirais plus que toi de te voir humiliée!.. Tu es mon enfant, ton existence actuelle est mon ouvrage; entre nous tout devient solidaire. Pense à ton berceau, nous ne pouvons rien changer au passé; mais dans l'intérêt de l'avenir que jamais un mot

ne révèle rien de ton enfance. Le mensonge est né du despotisme des conventions sociales. Avec la présomption d'une origine noble, fut-elle illégitime, toutes les graces dont le ciel t'a parée deviennent des vertus; dans le doute elles plaideraient encore en ta faveur; avec la certitude du contraire, elles serviraient de base aux suppositions les plus injurieuses, et peut-être viendrait-on jusqu'à m'envier la honte de t'avoir déshonorée... A mon âge on sait tout prévoir... Ce n'est pas que je craigne, de la part de la société où mon rang et ma fortune me donnent le droit de vivre, une investigation qui doive nous inquiéter; partout les étrangers ont des priviléges. D'ailleurs les gens bien élevés sont indulgents et justes, en France surtout: ma vieillesse et mes infirmités nous protégent. Mais nous pouvons rencontrer des compatriotes, et ce sont eux dont il faut redouter la curiosité: les Russes sont des

questionneurs impitoyables; le besoin de connaître est sans doute leur excuse. Il est donc sage d'être sur ses gardes et d'arrêter ce qu'il devient nécessaire de dire. L'indiscrétion de la demande justifie presque toujours la subtilité de la réponse.

C'est par de tels conseils que le Prince mûrissait l'esprit de la jeune fille, et suppléait aux enseignements que donne l'habitude dans la vie du grand monde. Avdotia, d'un cœur droit et d'un esprit juste, les recevait pour en profiter avec une réserve toute exceptionnelle, sans qu'ils altérassent en rien sa candeur native; elle les comprenait dans leur exception individuelle, pour elle seule, sans leur donner la valeur d'un axiome.

Ainsi préparée par la voix de l'expérience au rôle passif qu'elle devait remplir près de

son bienfaiteur, dans la vie parisienne, au contact des gens du monde, qu'une haute position sociale attirerait inévitablement autour d'eux, elle devenait d'autant plus apte à recevoir les enseignements successifs qui lui étaient réservés, qu'ils devaient lui être donnés par Madame de Cerney, modèle de bon goût et de distinction.

La sympathie, une appréciation réciproque des qualités essentielles qu'elles possédaient, avaient unies la jeune femme et sa noble gouvernante par une amitié de sœur, malgré la différence de leur âge, dès le premier jour. Elles s'entendirent sur toute chose : la docilité de l'une avait pour principe l'immense avantage de se laisser guider par la femme supérieure qui possédait la science du monde ; l'autorité de l'autre semblait commandée par l'intérêt le plus tendre ; d'ailleurs, des deux côtés, le désir

de s'entr'aider, de se plaire, adoucissait les aspérités imperceptibles de leur situation personnelle. Le vieux Général, heureux de cette harmonie, confiait entièrement à leurs soins le gouvernement de sa maison, et même renonçant au droit de vouloir, car il comprenait qu'il ne saurait plus en faire usage, il leur avait laissé la direction de sa propre existence, de l'emploi de son temps.

— C'est moi qui suis l'enfant, leur disait-il en souriant avec mélancolie : je m'abandonne à vous ; gâtez-moi un peu, mais cependant ne me laissez commettre aucune faute... grondez-moi, si je le mérite.

Et les deux femmes avaient fait, de la demeure du vieillard, une sorte d'Élysée où le goût donnait du prix au luxe, où la mode régnait dans ce qu'elle a de gracieux : la fraîcheur et la jeunesse berçaient le courti-

san de nouvelles illusions; sa vie s'écoulait mollement sans qu'il sentît ses souffrances. Résigné à l'inertie corporelle et consolé, sans le savoir, par l'idée du bien qu'il faisait, des erreurs sans nombre qui l'avaient enchaîné dans l'activité de sa vie passée, il remerçiait à chaque heure le ciel qui lui donnait un enfant pour embellir ses derniers jours.

Avec quelle joie il assistait aux leçons, aux travaux d'Avdotia! Dans leur existence, c'était elle qui agissait; et lui, spectateur enchanté de ses délicieuses émotions, il vivait par l'analyse, par l'intelligence, au développement des facultés de sa charmante compagne. Il repassait paisiblement par la vie du monde, grace aux rapides progrès qu'elle faisait dans la musique, dans la peinture, dans l'art si difficile de suivre les lois du savoir vivre sans s'abdiquer entièrement, sans

renoncer à se manifester dans sa manière d'être et de sentir, sans effacer son originalité native. Pouvait-elle donc y gagner, elle, enfant du village, fille Slave, sortie d'un Isbâ, pour entrer dans la demeure sombre d'un marchand, puis dans un palais où l'or manquait d'éclat, comme l'ame au corps? Oui, car il résultait de cet ensemble de souvenirs, de brusques transformations, d'enseignements promptement assimilés aux qualités naturelles, un charme particulier, un attrait piquant que le titre d'étrangère rehaussait encore dans la société parisienne. A son égard les gens du monde ne s'étonnaient de rien ; la jolie Russe leur semblait d'autant plus remarquable qu'elle n'était pas une copie servile du type universel. Mais le Prince s'étonnait de tout, lui, dans sa muette admiration ; surpris, confondu, il en était venu, aux dernières heures de sa vie, à ne plus rien comprendre aux principes sur les-

quels son éducation et sa longue carrière avaient été basées.

—Par quel secret merveilleux est-elle si promptement devenue supérieure à toutes les autres? pensait-il. La pâte dont elle est pétrie, fine, transparente, qui s'adapte aux formes du monde dans ce qu'elles ont de plus élégant, est-elle bien celle dont nos paysans sont formés? Son esprit saisit sans efforts toutes les subtilités du langage, pénètre dans les profondeurs du raisonnement... Est-ce que l'aristocratie ne serait que la brutale loi du plus fort, que le rêve présomptueux de la vanité? Cette société scrupuleuse du faubourg St-Germain qui l'adopte, qui la flatte, qui la vante, qui la comble de billets écusonnés, n'est donc autorisée à ses démarcations par rien de plus positif qu'une vaine croyance? Madame de Cerney, cette noble dame dont le coup-d'œil est si sûr, à

qui nulle infraction aux lois de l'étiquette n'échappe, qui semble scruter l'ame d'après le préjugé toujours en éveil de la naissance, n'est-elle pas en conctat continuel avec elle, ne la suit-elle pas dans les petits détails de la vie intime, dans les minutieuses et secrètes occupations de la vie des femmes?...

Mais en la voyant recevoir les visites que les plus nobles jeunes filles et jeunes femmes venaient lui faire, contemplant avec joie l'aplomb gracieux de ses manières, le naturel exquis de son langage, il chassait les pensées importunes, pour n'être troublé par rien dans la certitude des succès qu'il lui voyait obtenir.

Et puis, pouvait-il, au fond de sa conscience, lui refuser une admiration qui imposait à son ame une sorte de respect,

quand il la voyait observer avec ponctualité les pieuses coutumes imposées par la religion, quand il surprenait en elle tout ce qui révèle le culte de la patrie, cette autre religion du cœur? lui qui, dès l'enfance, avait imité les usages et le scepticisme des vieilles civilisations caduques!.. Pour le monde, Avdotia était ce que doivent être toutes les filles nobles les mieux élevées; mais pour elle, dans sa vie murée, derrière le rideau de sa chambre, où la seule madame de Cerney pénétrait, elle était la fille russe, avec tous les préjugés de son pays; elle se signait devant l'image sainte au bas de laquelle une lampe brûlait constamment; elle crayonnait un mêlèze, un bouleau; elle lisait les livres russes qui formaient sa bibliothèque particulière : un roman de Zagoskine, les poésies de Lermontoff, la *Fille du capitaine* de Pouschkine, un recueil d'anecdotes sur Souvoroff semblaient là comme pour lui

conserver la pureté de son patriotisme : elle ne chantait que les mélodies populaires... et, quand sa voix apportait à l'oreille du vieux Prince la chanson d'une jeune fille qui désire de la pluie afin de pouvoir aller cueillir des fraises, chanson naïve, connue de tous, il y avait quelque chose de si touchant, de si plaintif, dans ses accens qu'il sentait les larmes accourir à ses paupières.

Il y a toujours chez le vieillard, quelque dévoué qu'il soit, une espèce d'égoïsme involontaire qui provient du pressentiment de sa fin ; toutes ses facultés se concentrent dans le vouloir, dont la fermeté lui donne un reste d'illusion sur une force inerte... Le prince Bélikovsky, par affection pour Avdotia, cherchait donc à détruire en elle, autant qu'il se croyait le droit de le faire, le sentiment de la nationalité, parce qu'il devait nuire à la tran-

quilité de la pauvre orpheline, quand il ne serait plus là pour lui tenir lieu de patrie... Il ne ressentait pas comme elle la force des souvenirs ..la priver du seul bonheur qu'elle eût peut-être, était une tentative impossible: le rêve d'autrefois durait encore pour la fille de Nikolsky.

## XIII.

Le vieux Prince l'avait prévu avec raison, dès qu'il eut une maison, dès qu'on le sùt établi dans Paris, il n'arrivait pas de Russe qui ne tînt à honneur de venir lui rendre hommage. Et lui, suivant les nobles traditions de sa famille, offrait à tous l'hospitalité distinctive de la race slave; sa fortune était encore assez grande pour qu'il pût l'exercer selon sa coutume: avec deux cents

mille francs de rentes, un vieillard qui ne connaît pas le besoin des dépenses ruineuses, qui ne joue qu'au Wisth, chez qui l'ordre est établi par deux femmes intelligentes, peut faire, à Paris, grandement les choses. Il avait un excellent cuisinier, une cave abondamment fournie des vins les plus estimés, deux voitures, six chevaux. Le premier étage de l'hôtel qu'il habitait dans la rue de Varennes, au faubourg Saint-Germain, présentait de vastes salons et de petits boudoirs dont le luxe datait du temps de Louis XV, et le nombre de ses valets était juste ce qu'il devait être, pour qu'il n'y eût aucune confusion. Tout Russe observateur pouvait comprendre, à la manière dont tout était disposé, ordonné et maintenu, qu'une française présidait à la direction de cet ordre de choses.

C'est qu'en effet Madame de Cerney en-

seignait à sa jeune amie le grand art, complètement ignoré en Russie, de tenir une grande maison; elle savait que le gaspillage équivaut presque à la lésinerie.

Aucun Russe, portant un nom connu, ne venait donc à Paris sans se faire écrire à la porte du prince Bélikovsky; le lendemain, le vieillard envoyait régulièrement sa carte, et le surlendemain une invitation à dîner.

C'était toujours avec une joie indicible, qu'Avdotia voyait un nouveau venu. Elle semblait vouloir lui dérober ce parfum de la patrie dont il était encore imprégné; elle cherchait en lui ce je ne sais quoi d'ineffaçable qui tient aux habitudes plus encore qu'au type particulier des nations: l'éclat du regard l'impressionnait moins que la contenance toujours un peu raide, résultat de la

hiérarchie des rangs. La physionomie bien caractérisée du mélange de la race slave et de la race tartare, la laissait sans émotion; mais le parler, l'inflexion de la voix, la douceur et l'énergie des sons, soit que l'hôte parlât le russe ou le français, faisaient battre son cœur; elle y retrouvait le charme des sensations... Etait-il dans la force de l'âge, il lui imposait une sorte de respect, comme si la paysanne existait encore en elle; était-il jeune, élégant, sa secrète folie troublait sa raison, et le sentiment national en devenait l'excuse, pour la partie saine de son intelligence.

D'ordinaire quelques gentilshommes français, quelques grandes dames, bien chaperonnées par leurs opinions légitimistes, formaient le noyau de la société du Prince. Ces anciennes intimités avaient commencé avant la restauration; les doyens amenaient

les jeunes rejetons, et la maison n'avait rien de trop austère. Dans ce groupe, les Russes de passage ne voyaient donc pas trop Avdotia qui s'y trouvait mêlée, et c'est ainsi qu'on évitait les questions indiscrètes, bien qu'on se fût préparé aux réponses; mais quand il arrivait une famille, père, mère, enfants, soutenus par l'aplomb que donnent une grande fortune, un nom illustre, une haute position, le subterfuge devenait plus difficile. C'est ce qui advint un jour quand, inopinément, le Prince vit arriver chez lui la Comtesse***, sa nièce, fille unique d'une sœur qui était morte en laissant d'immenses richesses, et mariée à l'un des grands dignitaires de l'Empire. Le Comte et sa femme avaient voulu surprendre le vieillard.

Après les premiers embrassements, abordant une question qui, dans l'intimité de l'entrevue, n'avait à la rigueur, rien d'em-

barrassant pour un homme à qui l'âge et les liens du sang donnaient l'autorité, le vieux Général avait commencé ainsi l'entretien :

— Quels sont vos projets ?

— Nous passerons six mois à Paris, cher oncle.

— En ce cas nous nous verrons souvent.

— C'est pour nous plus qu'un devoir, c'est un plaisir.

— Ecoutez, Comte, écoutez, Comtesse, je dois vous demander votre bienveillance pour les personnes qui vivent dans ma maison... Je ne suis pas seule ici ; j'ai près de moi une jeune fille avec sa gouvernante.

— Une jeune fille, cher oncle?

— Oui, ma nièce, et ne riez pas avec votre malignité habituelle, d'abord par respect pour le frère de votre mère, vieillard à cheveux blancs, courbé par les infirmités; puis aussi pour l'enfant innocente et pure que je vous recommande; nous ne méritons ni l'un ni l'autre qu'on nous transforme en héros de roman .. mon séjour à l'étranger ne protége aucune aventure galante.

— Et cette jeune fille est?...

— Une orpheline que je traite comme si j'étais son père.

— Une Française, cher oncle?

— Une Russe qui fait honneur à notre pays.

— Et c'était un secret pour nous ?

— Ne concevez-vous pas qu'on ait des secrets qu'il faille cacher ?

Et le regard perçant que le Prince jeta sur les deux visiteurs, alternativement, les força, l'un après l'autre, à baisser les yeux.

— Cette orpheline, continua-t-il s'appelle Eudoxie ou pour mieux dire Avdotia.. Avdotia Pétrovna .. je ne l'ai fait connaître sous aucun autre nom dans ma société française... la plus scrupuleuse qui soit au monde... Je vous prie donc de n'être pas plus curieux que mes amis... au nom des liens du sang...

Et sa voix, en disant ces paroles, avait un accent de gravité inaccoutumé.

— Nous avons tous, ajouta-t-il encore, mais avec une sorte de bonhomie railleuse, quelques faiblesses à voiler... Moi, je suis libre au moins d'agir sans trahir personne... je ne suis pas marié... On peut à la rigueur tout divulguer de ma conduite... Si j'étais un homme jeune comme vous, mon cher Comte, ou si j'avais une femme aussi jeune et jolie que vous l'êtes, ma nièce, je me croirais lié envers le monde, et je ne m'exposerais pas au scandale... ni même à cacher ce qui est répréhensible... Mais je suis en France, et de plus dans des conditions d'indépendance que tout le monde n'a pas... Je dois dire que ma protégée, ma pupille, si vous l'aimez mieux, a pour chaperon madame de Cerney, qui m'a été procurée par les personnes les plus honorables : c'est aussi une femme au-dessus de tout soupçon... Vous comprenez donc que ma vieillesse n'est pas dans un complet isolement,

ainsi que vous avez pu l'imaginer...

— Vous m'en voyez enchantée, mon oncle, et je suis impatiente de connaître cette jeune fille que vous honorez d'un intérêt si vif.

— Bien! vous prenez la chose comme le bon goût et la raison vous en font la loi... si vous n'aviez pas cinquante mille paysans(1), e vous parlerais de mon héritage...

—Fi donc! cher Prince, s'écria le Comte, pouvez-vous penser qu'un intérêt de for-

(1) Dans l'Empire Russe, dont l'étendue est si vaste, on doit le comprendre, les terres n'ont de valeur que par le nombre d'habitants qu'elles portent, aussi est-ce par ce motif qu'il est encore d'usage d'apprécier la fortune des propriétaires par le chiffre de leurs paysans. C'est la seule manière dont on doive interpréter la locution qui motive cette note.

tune puisse entrer pour la moindre chose dans nos rapports avec vous ?

— Tant mieux ! les sentiments vrais et désintéressés font les relations agréables... Pour que vous ne soyez pas dans l'obligation de troubler ma jeune compagne par une seule question, vous saurez qu'elle a été élevée loin de toute espèce de société, à Moscou, et qu'avant de se dévouer à ma vieillesse... et c'est beau de voir une fille de dix-huit ans se résigner à soigner un homme infirme, à être le soutien de ses pas chancelants... elle n'avait pas même entrevu ce qu'on appelle le monde : soyez indulgents.

Alors sonnant un valet, il lui ordonna de prier mademoiselle Avdotia et madame de Corney de se rendre auprès de lui.

Quand les deux femmes parurent, la Comtesse, qui se livrait déja, dans sa pensée, à toutes les suppositions dont son imagination était capable, sur cette singulière relation, s'arrêta tout-à-coup, forcée qu'elle était d'admirer la beauté, l'élégante simplicité de sa jeune compatriote et même celles de l'étrangère : elle subissait un ascendant irrésistible qui confirmait la vérité de tout ce que son oncle venait de lui dire. Alors jetant aussitôt un regard sur elle-même, elle eut presque honte de se voir attifée et surchargée d'atours. Quant au Comte, l'impression qu'il ressentit naissait d'une admiration prise à un tout autre point de vue.

— Ma chère enfant, se hâta de dire le Prince, en prenant la jeune fille par la main, j'ai demandé à ma nièce, qui vient d'arriver à Paris, la permission de vous présenter à

elle : je vous crois toutes deux dignes de vous connaître.

Puis, à son tour s'emparant de la main de la grande dame :

— Madame de Cerney, ajouta-t-il, j'ai l'honneur de vous présenter la Comtesse*** et son mari... Je n'espérais pas de voir ma solitude parisienne embellie par un évè-nement qui me comble de joie, et je serais tenté de m'écrier avec votre vieux Cor-neille : « Rome n'est plus dans Rome, elle est tout où je suis. »

Cette façon d'agir, de la part d'un homme qui connaissait toutes les convenances, éta-blissait les rapports avec l'autorité d'un art merveilleux, selon ce qu'il voulait qu'ils fussent; et la Comtesse, aussi grande dame

de manières et d'éducation que de position sociale, comprenant toute la délicatesse du procédé, fit les avances d'un bon accueil. Elle fut gracieuse par devoir, par justice et par sympathie; car les deux étrangères exerçaient sur elle leur inévitable séduction. Le Comte de son côté se montra fort galant, fort empressé. Les premiers moments d'une connaissance forcée, toujours si pénibles par le soin qu'on met réciproquement à s'observer et à se voir venir, furent abandonnés au naturel sous l'influence du cœur, pour plaire au vieillard dont la volonté sauvait en cette occasion les embarras d'une présentation, et plus encore, commandait, de part et d'autre, un acte de justice. Il était enchanté de la façon dont se passaient les choses.

— Enfant, dit-il, cette journée m'appartient; je la réclame, selon mon droit; nous

dînerons ensemble, et puis ensuite je me mets à vos ordres ; nous irons au spectacle, où vous voudrez.

— Oui, mon oncle, s'écria la Comtesse, dans un petit théâtre, je vous en supplie; j'ai hâte de connaître Paris par les côtés qui n'appartiennent qu'à lui, et dont nous n'avons pas une idée, nous autres qui sommes enchaînés par les grandeurs, qui avons l'opéra continuel de la cour.

— Bien ! nous irons au boulevart, ce sera aussi du nouveau pour Avdotia... La pauvre fille ne connaît des théâtres que la Comédie-Française, pour mademoiselle Rachel, et l'Opéra italien pour les belles voix et les bons compositeurs.

Ce fut seulement alors que la Comtesse aperçut dans le salon un piano ouvert, en-

combré de partitions. Elle jeta sur la jeune fille un regard d'une expression charmante, en se rappelant que son oncle aimait la musique. Après quoi, revenant à l'épanchement de la joie qu'elle ressentait de sa manière de vivre dans la grande cité :

— Nous sommes en hôtel garni, mon oncle, continua-t-elle, et nous allons dîner chez le restaurateur. C'est très amusant de faire sa cuisine soi-même, avec une carte, selon le caprice du moment, sans se douter l moins du monde de ce qu'on choisit… Et nous avons mangé des noms incroyables !

— Faisaient-ils au moins passer les choses ?

— Bah ! l'étrangeté assaisonne tout. Quand il n'y aurait que la bizarrerie de s'enfer-

mer entre quatre murailles, dans une rue infecte, sous prétexte de manger du poisson frais, ce serait déjà piquant, pour nous qui n'apprécions rien dans l'immensité de nos demeures.

— Vous êtes bien heureuse en effet, ma nièce, vous me rappelez un bon temps !... j'ai aussi fait des dîners au rocher de Cancale... Mais maintenant, je ne connais plus que le blanc de volaille.

— Et comment votre cuisinier l'appelle-t-il?

— La faculté de médecine défend qu'on le déguise.

— Un petit costume de débardeur, ça ne pourrait pas nuire, mon oncle.

— Et comment connaissez-vous ce mot là, Comtesse?

— J'ai suivi un cours de littérature française, mon cher oncle; d'ailleurs, depuis les *Mystères de Paris* et le *Juif errant*, on n'ignore plus de rien.

— Folle!... madame de Cerney, voilà nos dames russes : dès qu'elles ont franchi la frontière de leur pays, elles ne connaissent plus d'entraves.

— Il faut bien se donner les illusions d'un voyage, et chercher des *impressions* comme Alexandre Dumas. Continuer la vie de Pétersbourg, ça ne vaudrait pas la peine de le quitter. Certes, là-bas, mes femmes de chambre se trouveraient à l'étroit dans l'appartement que nous occupons. La rue de la Paix, est moins belle que le quai de la

Néva ; notre cuisinier vaut tous ceux de Paris ; nous ne manquons ni de truffes, ni même de marée (1), coûte que coûte ; mais il en est de tout cela comme des eaux minérales : elles ne font d'effet, que quand on vient les boire à la source. Et puis quel bonheur de se dire : je suis à Paris !

— J'admire votre patriotisme.

— Vous auriez tort de ne pas le reconnaître, car hier, en voyant sur la carte de la Maison Dorée : *kaviar de Russie*, j'ai saisi cette occasion de signaler l'amour de mon pays... On fait ce qu'on peut...

—Et vous avez mangé du kaviar ? bon!

(1) La mer Baltique et le golfe de Finlande, sont sans poissons : la marée qu'on mange à Pétersbourg, ainsi que les huitres arrivent des côtes de France.

— Il était détestable, c'est une justice à lui rendre.

— Comme les huîtres que vous achetez aux *Miloutines* (1).

— On ne peut pas tout avoir... Soyez certain qu'il manquait quelque chose au paradis terrestre.

— Sans doute, le péché. Sous ce point de vue, Paris est plus complet, j'en conviens. A propos, comment vous a t-on permis d'y venir?

— Ah! comment! demandez au Comte: Un scandale affreux, presque une disgrace.

(1) Boutiques de marchands de fruits, à S.-Pétersbourg, à peu près comme celle de Chevet, au Palais-Royal.

Et le vieillard s'effrayant, le Comte se hâta de le rassurer.

— Ne vous alarmez pas, Prince; une aventure dont on a déjà perdu le souvenir, je n'en saurais douter... il s'agit de mon neveu Léon***, pour qui j'ai pris fait et cause dans une querelle avec Dmitri Serguévitch T***, et il en est résulté un duel.

— Vous vous êtes battu ?

— Moi? non! les deux fous...

Avdotia tressaillit en entendant prononcer le nom de l'être qui avait été le mobile des circonstances bizarres de sa vie; le souvenir du jeune Prince vivait dans sa pensée; ses traits s'offraient chaque jour à sa mémoire. N'était-il pas toujours le but secret de ses vœux, de ses désirs? ne lui consacrait-elle

pas le culte d'une reconnaissance sans motif: elle l'aimait, comme on doit aimer Dieu, d'un amour dégagé de tout intérêt personnel, avec le sentiment du devoir; c'est lui qui la liait à la Russie, qui animait son passé, qui la soutenait pour l'avenir... Mais aussitôt, par le secours d'une force qui venait du cœur, elle dompta l'impression, toute vive qu'elle fût; elle étouffa le cri que la surprise et la crainte lui arrachaient et qui vint expirer sur ses lèvres... Elle comprit que le regard de son bienfaiteur devait être tourné vers le sien pour lui imposer silence, pour la rappeler aux convenances de sa vie actuelle... Elle resta calme, entre madame de Cerney et la Comtesse, sans que rien révélât le trouble, l'angoisse dont elle était intérieurement dévorée.

Le vieux Prince en effet, les yeux fixés sur elle, la guettait. Lui seul put deviner

une émotion qui, pour lui, ne se attachait qu'au lien de la vassalité. Il la vit dans l'apparente impassibilité qui trompait tout le monde; et pleinement satisfait, il se reprochait en quelque sorte l'appréhension qu'il venait de ressentir. Cependant avec cette merveilleuse intelligence qui s'augmente par la délicatesse des sentiments, comprenant qu'il devait profiter de cette occasion pour familiariser sa fille adoptive avec le danger auquel elle venait d'échapper, il voulut qu'elle s'accutumât à entendre le nom de son Seigneur, puisqu'il pouvait être souvent prononcé devant elle. Il feignit donc de prendre de l'intérêt à l'aventure.

—Un duel ! dit-il ; on se battra donc toujours en duel !

— Oui, mon oncle, dit la Comtesse, tant que les hommes porteront une épée au côté.

— Cette arme, ma chère, ne doit être tirée du fourreau que pour la défense de son pays... mais parlez, je désire connaître le motif et l'issue de cette querelle... qui vous a compromis.

— Après tout, le malheur tourne à notre avantage, répartit la grande dame: il nous vaut le bonheur de vous voir.

— A Paris, ma nièce... pour compléter votre pensée... eh! bien, cette aventure?...

Avdotia, du fond du cœur, remercia le vieillard généreux, comme s'il eût été initié au mystère de l'affection indéfinie qu'elle nourrissait en elle, comme s'il eût partagé l'anxiété de sa situation. Au mot de duel une sinistre idée s'était emparée d'elle, et si son visage restait muet, on eût pu compter les battements de son cœur à l'agitation de sa robe; mais elle respira plus librement quand

elle entendit la Comtesse répondre à son oncle par ces mots :

— Et d'abord, puisque vous vous intéressez à ceci, sachez que l'infraction aux lois de la discipline, pour arriver à suivre celles de l'honneur... et dans le cas dont il s'agit, je pourrais dire de la folie... n'a eu d'autre suite que les arrêts forcés pour les deux champions.

— En France, dit le Prince, en manière de parenthèse, les choses finissent par un déjeûner...

— Maintenant, continua la Comtesse, que vous n'avez à déplorer la mort de personne, sachez que nos deux braves, comme les coqs de la fable, vivaient en bonne intelligence, lorsqu'il arriva je ne sais quelle danseuse, chanteuse, actrice, française ou espagnole,

à laquelle tous nos jeunes merveilleux cherchèrent à plaire : Léon et Dmitri plurent, à ce qu'il paraît, au même titre, et de là vous comprenez...

— Parfaitement.

— Je ne saurais trop vous dire comment il se fait que mon mari se soit trouvé pour quelque chose dans cette aventure ; c'est à lui de vous de l'expliquer... s'il le juge convenable.

— Je croyais, Madame, que Dmitri T*** vous avait, au contraire, mis au courant des quiproquos, dit le Comte.

Et comme un secret mouvement de jalousie semblait dominer dans ces interpellations réciproques des deux époux, le Prince

se hâta de déclarer qu'il ne désirait pas en savoir davantage.

Aussitôt madame de Cerney, par l'effet d'une prudente circonspection, crut devoir rappeler à sa pupille que l'heure de sa leçon de peinture venait de sonner.

Et se levant toutes deux, elles laissèrent les trois Russes dans une complète liberté.

— Ma chère compatriote, s'écria la Comtesse, en adressant un geste amical à la jeune fille, nous verrons ensemble votre musique avant le dîner, et je peins aussi... voilà des duels entre nous qui se termineront comme en France.

Quand Avdotia fut enfermée dans sa chambre, car la leçon de peinture avait été le prétexte que madame de Cerney avait

fait valoir pour terminer cette entrevue, elle resta quelques moments dans une sorte de torpeur où l'ame, les sens, toutes les facultés semblaient s'anéantir; son sang glacé ne circulait plus dans ses veines; elle respirait à peine... la pensée même avait cessé d'agir... mais, peu à peu, sortant de cette léthargie, elle se souvint, elle prévit et prononça d'une voix timide, en tremblant de tous ses membres, le nom chéri qui l'avait plongée dans cet état... C'était la première fois qu'elle l'avait entendu résonner à son oreille, depuis son départ de Moscou... La Comtesse connaissait Dmitri Serguévitch! s'était trouvée en contact avec lui!.. Elle éprouva tout à coup pour elle une sympathie douce, mais remplie de trouble et d'inquiétude. Alors l'ardent besoin d'entendre encore parler du jeune Prince domina si vivement son ame, que son esprit fertilisé trouva d'ingénieux moyens

pour arriver à ce but. Comme il fallait, avant toute chose, se faire bien venir de la Comtesse, quand elles se retrouvèrent ensemble, ce n'était plus la naïve jeune fille qui se présentait à la grande dame, sous la gracieuse enveloppe qui la protégeait toujours, mais la folle de Nikolsky rendue à toutes ses erreurs, et brûlante de patriotisme. Elle eut tant de séduction pour s'attirer la bienveillance et l'attention de la femme qui contenait en elle un reflet du gard de son seigneur, qu'il devenait impossible de résister à la fascination de cet audacieux vouloir.

— Madame, dit-elle, avec l'ingénuité du maintien et de la voix qu'elle ne pouvait cesser d'avoir, je suis Russe et mon enfance s'est écoulée au sein de ma patrie ; mais je suis restée si étrangère aux mœurs des grandes villes, que je ne sais absolument

rien des usages de Saint-Pétersbourg ; je ne pourrais vous le taire, ce duel dont vous avez parlé m'a effrayée.

— Vraiment ! ma pauvre enfant, on s'habitue vite à ces récits, tant ils sont fréquents, et bien que les combats de cette nature soient sévèrement défendus.

— Il faut donc des motifs graves pour y avoir recours ?

— Détrompez-vous; un rien, un regard, un mot, le caprice.

— Vous avez dit qu'il s'agissait d'une femme...

— A peu près perdue.

— Que des gentilshommes ne pourraient pas épouser ?

— Certes! mais qu'il est de bon goût de compromettre, ou par qui la mode excuse volontiers de se voir compromis; mon neveu Léon et le prince Dmitri sont des types d'élégance; ils se disputent tous les genres de succès.

— Ils sont ennemis?

— Ils sont rivaux; ils appartiennent au même régiment des gardes, ils voient le même monde, enfin ils ont les mêmes travers.

— Ainsi vous pouviez les voir souvent?

— Chaque jour: ils sont de ma société intime.

— Et votre influence ne peut s'exercer

sur eux, au point de leur faire entendre raison?

— Chère enfant, vous vivez à Paris, je le vois, comme si vous n'aviez pas quitté la retraite où vous avez passé votre enfance; est-ce que la voix d'une femme jeune est jamais entendue, sinon pour faire commettre quelque extravagance?

— Cependant, vous avez des droits sur un neveu…

— A mon âge! y songez-vous! Léon est le neveu du Comte, et mon mari lui-même serait-il bien reçu de vouloir faire le Mentor? Dès qu'il nous arrive à Pétersbourg une jolie femme, placée dans des conditions d'indépendance et qui accepte la responsabilité d'une conduite équivoque, tous nos jeunes lions rugissent. Il suffit d'ailleurs, pour

qu'une femme devienne à la mode, qu'elle soit étrangère, ou qu'elle arrive de l'étranger.

— Je ne suppose pas, Madame, que vous ayez jamais besoin de voyager.

— Eh! un séjour de six mois à Paris ne peut pas nuire. A mon retour, je suis certaine d'avoir le prince Dmitri, pour attentif, pour cavalier servant... jusqu'à ce qu'il m'ait fait subir son interrogatoire sur toutes les questions importantes de la vie parisienne...

— Ma raison se refuse à vous croire, Madame, il me semble que rien ne doit manquer dans sa patrie.

— Les hommes ne veulent être heureux que par ce qu'ils n'ont pas. Dire beaucoup de mal de son pays, blâmer tout ce qui s'y

fait, exalter les autres nations, voilà ce qui constitue le gentilhomme russe, à Saint-Pétersbourg ; mais, l'étranger, il redevient patriote, par esprit de contradiction...

— Non, Madame, par esprit de justice, parce qu'il est mieux éclairé.

— Alors, malheur à quiconque oserait lui dire un seul des blasphêmes qu'il a fait entendre : il nie tout ce qu'il a signalé comme la vérité.

— Non, non, tous ne sont pas ainsi, le prince Alexandre, votre oncle...

— Eh ! lui-même, tout le premier, ma belle petite ! où vient-il dépenser ses revenus ? à Paris.

— Il faut à sa vieillesse, à ses infirmités, un climat doux...

— La Crimée le lui offrait, avec la magnificence de sa végétation, de son ciel... Odessa serait la plus riche ville de l'Empire, si nous le voulions. Mais il nous faut le bruit et la fumée... Voyons votre musique... est-ce Chopin qui vous donne des leçons?

L'entretien avait duré, sur le même sujet, plus de temps que la femme du monde n'en accordait d'ordinaire, elle le rompit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SÈVRES.—IMPRIMERIE DE M. CERF, RUE ROYALE, 414.